

ODETTE  
DU PUIGAUDEAU

**GRANDEUR**  
*des îles*

**JULLIARD**  
*sequana*

GRANDEUR DES ILES

DU MÊME AUTEUR :

*PIEDS NUS A TRAVERS LA MAURITANIE.* — Préface du général Gouraud. — Couronné par l'Académie française. — Plon, 1935.

*LA GRANDE FOIRE DES DATTES.* — Couronné par la Société des Gens de Lettres. — Plon, 1936.

*LE SEL DU DÉSERTE.* — Ed. P. Tisné, 1940.

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

*LA ROUTE DE L'OUEST.* — (Maroc-Mauritanie).  
Ed. J. Susse.

*LES HOMMES BLEUS DU SAHARA OCCIDENTAL.*  
Ed. « Je Sers ».

EN PRÉPARATION :

*TAGANT.*

*LE DÉSERTE OU SOUFFLE L'ESPRIT.*

ODETTE DU PUIGAUDEAU

# GRANDEUR DES ILES

RENÉ JULLIARD

*sequana*

33, rue de Naples

PARIS

## AVANT-PROPOS

**C'**EST chose belle et émouvante, de débarquer dans une île, de découvrir, prisonnier de l'Océan, un petit univers né de l'acharnement à vivre, en dépit de toutes les forces adverses, d'un fragment d'humanité amené là par quelque rude et mystérieux hasard.

Le fleuve de vie coule tantôt majestueux, tantôt humble et secret. Partout la même eau. Le microcosme, en se projetant sur un plus large écran, se pare de beaucoup d'artificiel pour sembler s'agrandir.

Quelle conquête, quelle leçon que ces petites terres semées autour de la Bretagne ! On ne sait pas comment elles ont commencé. Dans la nuit des temps puisque toutes portent le geste de leurs pierres levées, les lourdes échines de leurs dolmen tapis dans les ajoncs et les tertres broussailleux des sépultures druidiques.

Plus tard, accostèrent les saints de Cambrie, de Galles et d'Irlande qui venaient dans leurs barques de granit semer le miracle aux sables arides des îles perdues. Et les îles, docilement, se signèrent, sous le ciel changeant, de croix toutes simples, taillées aux mêmes roches, avec la même foi, le même besoin de vie spirituelle que les pierres païennes.

Aux îles, tout vient de la mer. Les hommes comme le reste, jetés là par les naufrages, le goût de l'aventure ou la fuite devant l'oppresseur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dès qu'il y eut des îliens, ce furent des marins, des pêcheurs, et tous les autres à la suite, car

*A Madame Ferdinand Bocquet.*

Copyright by René Julliard, Sequana, Paris 1945.  
IMPRIMÉ EN SUISSE

il faut que des hommes se battent d'âge en âge, sans répit, avec les courants, les roches et les tempêtes, pour former une race comme celle-ci.

La mer, c'est le domaine des hommes. Celui des femmes, c'est l'île, les maisons aux toits gris mouchetés de roux comme des plumages, et les champs de terre dure où elles poussent la charrue d'une main aussi ferme que celles de leurs hommes nouées aux gouvernails et aux avirons. Les tempêtes et les guerres les trouvent prêtes car, toujours, même aux temps où les femmes du continent ont la vie douce et paisible, elles, les îliennes, doivent labourer, semer, moissonner, accomplir tout le long de leur existence les besognes terriennes qui, ailleurs, sont le rôle des hommes.

A leurs foyers, elles sont reines. Toujours, les Bretons ont vénéré leurs femmes. Il n'est pas insignifiant qu'ils aient choisi une sainte pour patronne et une duchesse pour souveraine. Mais, pour régner sur ce peuple de marins, il faut des femmes de même trempe, avec des âmes viriles, des cœurs sans défaillances et des yeux aux regards clairs et droits. Des yeux habitués à regarder sans larmes les appareillages, l'horizon derrière lequel les voiliers ont disparu, les récifs de la Chaussée de Sein, les courants argentés qui enserrent Ouessant et les sorties hâtives des canots de sauvetage sur la mer en furie.

Bretagne, terre de légende, terre de rêve et de mélancolie... Voire ! Terre de courage surtout, pour qui la connaît bien. Et c'est dans les îles que ce courage est mieux ramassé, mieux plié aux luttes tenaces, parce que la mer y est plus mauvaise et le sol, plus pauvre.

J'ai rapporté ces notes d'anciens vagabondages sur les voiliers et dans les îles du bout de mon pays, comme un enfant rapporte à la fin des vacances des

coquillages et des cailloux luisants qui, loin de la mer, deviendront ternes et fragiles.

Pendant que je finis de rassembler cet humble butin, le canon ébranle les murs de la ville, les balles sifflent dans les rues, et ce n'est pas seulement le temps du malheur, mais tout un ancien monde qui achève de s'écrouler sous leurs coups. Un monde nouveau naît dans la joie et la douleur, et dans la pureté fugitive des commencements, et dans notre amour qui ignore son objet, un monde nouveau qui devra détruire, comme les autres, pour construire, et dont personne ne peut encore prédire ce qu'il sera.

Ce nouveau monde est plein de force et d'ardeur : il est fait de toutes nos revanches et de tous nos espoirs. En passant par le feu, il a recouvré la jeunesse. Son flot impérieux, bien des fois renouvelé, va tout vivifier, tout bouleverser, en hâte, de proche en proche, de province en province, jusqu'au fond des forêts, des plaines, des montagnes et des landes, et jusque là-bas, par delà les Coureaux, le Raz et le From-Veur, dans la plus close maison des îles.

Mais il ne pourra entamer le granit, ni dévier la marche secrète des courants, ni détourner de sa vocation l'âme bretonne assurée et tenace.

Peut-être que le bruit des moteurs brisera dans le port le cristal du silence et que le grand geste ailé des voiles s'abattra pour toujours ; peut-être que les feux des goémonniers vont s'éteindre sur les îles ; peut-être que l'artisan va perdre le plaisir du travail solitaire qui le rattachait aux racines de sa race ; peut-être que Florence va ranger sa longue robe noire aux nobles plis dans la vieille armoire de chêne, et que la beauté et la liberté vont être, une fois de plus, la rançon ruineuse du progrès.

Pourtant, avec d'autres moyens et sous d'autres aspects, les hommes et les femmes de là-bas garderont

*intacte l'indépendance de leur âme inconquise que quinze siècles de luttés et d'épreuves n'ont pu altérer. Ce peuple a pour ses devoirs autant d'amour que pour ses droits.*

*C'est pourquoi je ne pense pas que ces récits des îles, déjà anciens de quelques années, puissent être périmés.*

*Il n'est sans doute pas inutile de savoir, avant qu'elle disparaisse, sur quelle enclume a été forgé le courage des îliens.*

*Les veilles préparent les lendemains.*

*Les gars de la Domnonée, du Léon, du Poher, de la Cornouaille, du Bro-Werec'h et des hauts pays de Rennes et de Nantes ont su rejoindre les tronçons du glaive, symbole de leur fraternité; ils ont retrouvé d'instinct, à travers les landes, les forêts et les marécages, les vieux chemins des druides poursuivis et des tierns révoltés, et leurs retraites dans les îles lointaines; ils ont refait le maquis des Chouans. Comme le roi Nominé, ils ont complété le poids du tribut avec la tête tranchée du tyran. Ils ont aisément retrouvé tous les secrets des insurrections parce que, comme leurs Héros, leurs traditions étaient vivantes et pleines de sève.*

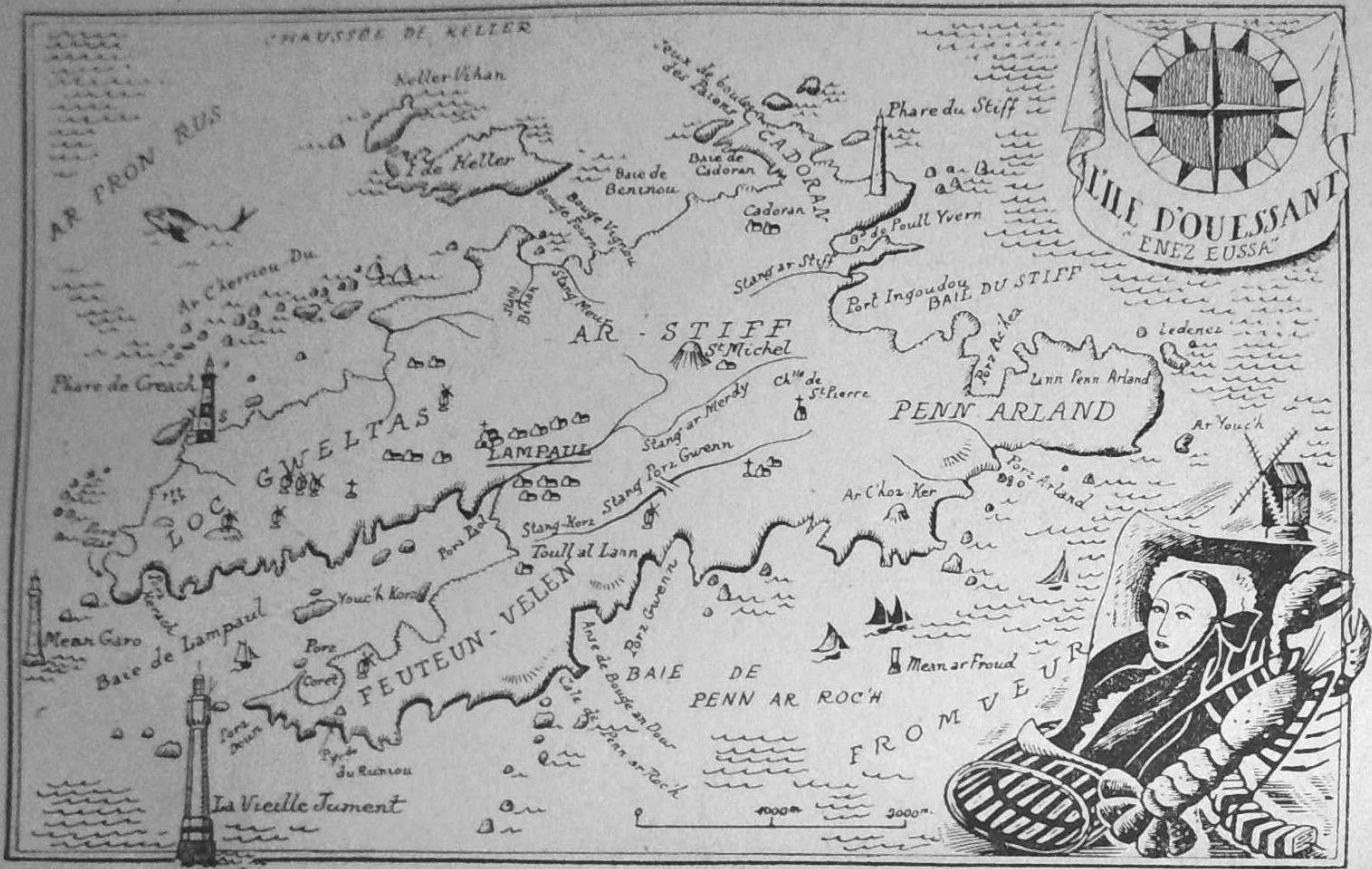
*Je n'ai rien su de mes amis îliens pendant l'obscurité de ces quatre années. Mais je sais, aussi bien que si j'avais été là, vers quelles pêches s'en allaient Yann-Noël, Fanch, Louis Piqueur ou Laurent lorsqu'ils appareillaient sans bruit dans les nuits sombres et brumeuses. Et quel air tranquille avaient comme d'habitude Garrit, Soize ou Barba, et quels voyageurs sans noms s'asseyaient près de l'âtre, à ma place de jadis.*

*Je sais quelles batailles sournoises a pu livrer un petit peuple qui, jamais, ne consent à mourir, et que*

*les gars qui refusaient de se soumettre étaient les fils adoptifs de chaque ferme.*

*La Bretagne est un pays où les Héros ne meurent pas. Ils s'endorment seulement, pour des siècles, dans l'ombre des chênes, d'un sommeil léger qui écoute vivre leur peuple. Une fois de plus, Lez-Breiz s'est levé de son ermitage du bois d'Helléan, avec sa lance d'acier. Et aussi Arthur, le héros de l'indépendance nationale, que les Bretons savent apercevoir, défilant avec ses chevaliers, à chaque aube de victoire.*

Paris, août 1944.



AR PRON RUS

CHAUSSEE DE KELLER

Keller-Vihan

de Keller

AR STIFF

Stiff St Michel

Phare du Stiff



PENN AR LAND

GWELTAS

LAMPAILL

Phare de Greach

Ar Chermou Du

Meur Garo

Base de Lampaul

La Vieille Jument

FEUTEUN-VELEN

BAIE DE PENN AR ROC'H

FROMVE



1000m 2000m



OUESSANT

I

ARRIVÉE

**O**UXISAME, Uxantisena, Ushant, Enez-Eussa, Ouessant, tous les fouets des tempêtes sifflent dans ses noms. Le gong des vagues y résonne sombrement. Tous les orages y grondent, tous les effrois y tremblent.

Ouxisame, « île vénérable », terre sacrée, seuil du Soleil couchant, ses récifs furent les gardiens du Bel-Héol kymrique, puis de l'Esus gaulois, de leurs druides et de leurs prêtresses. Entre les landes et les brumes, se mêlèrent les cultes solaires apportés d'Asie par les Néolithiques, la sagesse grecque, l'avidité latine, la foi des premiers saints, faiseurs de miracles, le mysticisme armoricain. Naufrageuse happant le long des siècles toutes les proies de ses courants !

Ouessant, île d'amour et de trépas, avant-garde occidentale, inébranlable et féroce, qui dresse ses frénésies de chairs et de rocs contre les assauts de l'Océan. Coups et caresses, il la viole de toutes parts, l'ultime terre du Ponant ; il la pénètre par chaque brèche et, en son centre même, on le retrouve, rampant sous des iris et des roseaux.

Le premier jour, elle me fit grâce de son décor de tempêtes et de brumes. Elle n'était plus l'Île d'Epouvante, mais l'autel consacré jadis à Bel, le Dieu-Soleil, à l'entrée du « Bienheureux Séjour

des Ames ». Les récifs qui dévorèrent tant de navires dormaient dans l'eau leur sommeil de monstres repus, et la côte, muraille trouée de grottes béantes, était couronnée d'armérias roses.

Agrippées au flanc des roches, perchées sur chaque aspérité, les Ouessantines noires, l'air farouche, attendaient le bateau-courrier. D'autres arrivaient en courant, se cherchaient une place avec des rires et des cris de vertige. Leurs jupes claquaient au vent comme des ailes. On eût dit une bande d'oiseaux marins, attentifs et querelleurs, venus là sécher leurs plumes.

Deux fois la semaine, elles guettent ainsi: tout leur vient de l'Océan qui souvent reprend le lendemain ce qu'il apporta la veille.

Le vent étirait leurs chevelures sombres, les rubans noirs de leurs bonnets, les longues franges de leurs châles. Elles semblaient flottantes au soleil, comme des algues dans un courant.

J'ai retrouvé quelques-uns de ces visages rieurs et durs aux portes que je heurtais pour demander abri.

— Pas de place !

— Pourtant, on m'a dit...

— Je ne loge pas les étrangers !

L'entretien se terminait par le grincement des gonds rouillés accompagné d'un grognement sournois :

— Hou ! *Ludüen !... Mouliguen !...*

« *Mouliguen* », c'est toi qui n'es pas du pays et n'en seras jamais, que personne ne connaît, arrivant avec ton chapeau, du continent, d'une autre île où tu aurais bien dû rester !

— Qu'est-ce qu'elle vient chercher ici ?...

Le hublot cerclé de cuivre qui donne un air

d'accastillage à la porte lisse et massive suit ma retraite d'un regard hostile et, derrière, peut-être bien qu'une vieille femme se signe en hâte pour conjurer le mauvais apport d'un visage inconnu.

Le bourg de Lampaul lui-même semble se défendre, juché sur sa falaise abrupte. Au bout du sentier taillé en chemin de ronde, à plein roc, les maisons grises et blanches s'accrochent comme des nids de mouettes et l'église tend le cou pour guetter, avec l'œil rond de son cadran, le danger ou l'épave jetés par le flot.

Tendues en travers du port, à demi-rouillées et enlisées dans la vase, d'énormes chaînes témoignent à marée basse du proche fond rocheux et des courants ravisseurs qui emporteraient les barques si leurs ancres ne trouvaient pas cette ferraille à quoi s'accrocher. Et quand même, il faut les tirer au sec en hiver, lorsque le vent de Suroît engouffre dans Porz paul un tourbillon de bondissante écume.

La raison d'être de ce port n'est pas la pêche, mais les Ponts et Chaussées, le service des phares, du balisage et des secours aux navires en détresse. Sur le quai, baigneuses obèses en maillots rouges et blancs, des balises oubliées dans un sommeil terrien l'immensité qui les a maltraitées, nuit et jour et sans trêve, pendant des mois.

Quelques canards se disputent au soleil, avec un gargouillis de becs et de palmes boueuses, les crabes verts laissés par le jusant au creux des flaques.

Etrange petit havre presque vide de bateaux (il y en a bien une douzaine en tout) qui commence dans la grande lutte des courants, s'allonge entre deux lourdes falaises accores et, devenu basse-cour, se termine en lavoir, là où une source d'eau douce jaillit du rocher à même la vase salée.

J'ai parlé à un enfant: il s'est enfui. Un chien a voulu mordre ma caresse. Des moutons affolés ont tourné éperdûment à bout de longe autour du piquet où ils sont attachés par couples. Et personne, dans les ruelles, ne m'a donné le bonjour qu'en Armor, l'on doit à l'étranger.

Je sais bien qu'il y a deux hôtels, mais ce que je cherche, c'est mon gîte accoutumé; c'est une petite maison blanche aux volets peints de la même couleur que la barque qui y apporte la subsistance; c'est un toit bossué, doucement infléchi et comme las d'avoir abrité tant de générations; c'est une place sur un long banc de chêne, devant une écuellée de cotriade.

Le syndic m'a dit que je pourrais peut-être trouver cet humble paradis en haut de Goubars, passé le Calvaire.

— Vous verrez bien: une maison blanche et bleue, toute seule dans la lande du Korz!

La voilà, bien droite et claire dans sa solitude, face à Youc'h Korz, l'énorme sphinx de granit accroupi sous sa fourrure d'herbes sèches au milieu de la baie.

*Youc'h* se traduit: « grand rocher » et « cri d'épouvante ». A Ouessant, ces deux significations vont souvent trop bien ensemble.

*Korz*, ce sont les roseaux qui bruissent sec dans la brise, en bas du coteau, recouvrant un invisible ruisseau, Stang Korz.

Je laisse glisser mon lourd sac de toile de mon épaule sur la marche et je prépare mon meilleur sourire.

La porte est grande ouverte. Aucun bruit qu'un tic-tac assourdi qu'on dirait le cœur paisible de la maison. Quelques pas dans le corridor me mettent au seuil d'une pièce qui m'est coutumière. Je con-

nais déjà cet être aux noires profondeurs, ces grands paniers de pêche en osier rude, et ces deux bancs de chaque côté d'une longue table où le soleil tamisé par les doubles vitres fait luire des bols à fleurs et des pots vernissés. Je connais aussi cette odeur de miches, de lait, de poisson et de fumée.

Entre le lit de tous ses sommeils, du premier au dernier, et la haute horloge peinte de bouquets naïfs qui a compté toutes les minutes de son existence et, avant, celles de sa mère et de son aïeule, une vieille femme, assise, file la laine de ses moutons. Elle est paisible, immuable, prête à toutes les légendes, à tous les symboles; une des Parques, celle qui file les jours sages, les jours de laine douce, solide et tiède. Les coques et les rubans de son petit bonnet dessinent une croix noire au-dessus des longs cheveux blancs et bouclés, pareils à la laine floconneuse posée en tas devant ses pieds. Il y a encore tant de destinées à filer!

Elle est là, silencieuse et amicale, levant vers moi deux pâles yeux bleus dans un visage puéril, et elle me sourit doucement comme si elle m'attendait.

Je lui explique ma venue, mon désir de loger chez elle. Son sourire, ses hochements de tête disent oui, bien sûr! Mais son affaire à elle, ce sont les moutons. Pour le reste, il faut attendre le retour de sa nièce. Elle, elle n'est que la « *moéreb* », la tante Marie-Michelle qui n'en sait pas plus long en français que moi en breton. Et, pour finir, de sa quenouille, elle me montre le pain et le beurre:

— Toi, assure, manger beaucoup!

Dans le silence renoué que le cliquetis du fuseau et les soupirs de la vieille *moéreb* font vivant, je prends lentement possession de ce logis qui va devenir le mien.

## II OUessantINES

Les Ouessantines n'ont pas eu de chance.

C'était trop tentant de lâcher le démon de la littérature dans cette île peuplée de femmes. C'est lui qui les a faites ainsi, méfiantes et rancuneuses. Peut-on leur en vouloir ?

Savignon les a clouées une fois pour toutes au pilori. « Filles de la Pluie », filles perdues ! Kellermann nous a présenté Roseher la Folle, une bande de dévergondées, les boniches de Joël.

Et les champs, alors ? Qui donc a défriché les landiers, rejeté les cailloux, nourri la terre nouvelle du gras fumier de mer, le goémon brun aux âpres senteurs d'iode ?

Sûrement pas les hommes ! Dès leurs treize ans, ils se font « navigateurs ». Entendez par là qu'ils naviguent au commerce. Les plus chanceux reviennent à l'île deux ou trois semaines par an, maigres congés qu'ils consacrent à pêcher des batelées de lieux et de vieilles que les femmes sèchent ou salent pour les provisions d'hiver. A part ces nomades, quelques sédentaires : infirmes, retraités, les équipages des deux bateaux de sauvetage et des phares, le recteur, le maître d'école, le médecin et le postier.

Donc, si l'on voit sur Ouessant de l'orge, des patates, des oignons, des choux et des pois, des jardins de fleurs, des meules de foin et des moutons,

c'est grâce aux femmes. Pas celles des livres, bien sûr ! Celles qui habitent çà et là, dans la lande, des maisons basses aux toits d'ardoises solidement cimentées, des maisons grises du même granit et du même gris que les récifs, avec des ourlets blancs autour des portes et des fenêtres. Parfois même, à la mode nouvelle, toute la façade est chaulée, comme celle de mon amie Barba, du village de Toul-al-Lann.

C'est une charmante petite maison, et j'aimerais bien en avoir une pareille, blanche dedans comme dehors, toute propre et modeste. Les volets d'en-bas sont percés de cœurs et de losanges ; ceux d'en-haut sont vitrés pour former doubles fenêtres pendant les tempêtes. Dans la cuisine, les boiseries, l'armoire, le buffet et le lit-clos sont peints en bleu de ciel et brun-rouge ; ils sont ornés d'à-jours, de colonnettes plates et de rosaces blanches sculptées aux tournants des moulures. Au milieu du vaisselier, entre les bols et les assiettes, une niche abrite une Vierge en terre cuite dorée, son Jésus au bras, enguirlandée de petites plumes blanches et de fleurs en papier.

Les jours où Barbara m'a invitée, dès le matin, j'aperçois de ma fenêtre une fumée devant sa maison. Elle monte tout doucement d'un petit monticule de plaques de gazon sec découpées à la pelle dans l'écorce terreuse des landes. Ces *gled*, comme on les appelle, la fougère, l'ajonc, le varech et le bois d'épave sont les seuls combustibles de cette île sans arbres.

Sous la carapace de *gled* qui brûle à l'étouffée, racines et terreau dehors, paille et mousse dedans, il y a une marmite de fonte où cuit et dore dans sa gangue de feu le *farz-valet* fourré de lard et de pruneaux, le gâteau national d'Ouessant.

Au bout de trois heures, la mince fumée vacille soudain et meurt: Barba a éparpillé les *gled*, emporté la marmite, démoulé le *farz* sur un grand plat à fleurs.

Plus tard, une autre fumée apparaît à la courte cheminée qui dépasse à peine le faite du toit. Elle annonce que Barba a allumé une brassée de fougères sous la bouilloire du thé.

Alors je prends le sentier qui monte à Toul-al-Lann.

Nous voici face à face, accoudées à la longue table étroite, avec, entre nous, la théière, les tasses de Chine et le gâteau doré, comme une tour. En signe de fête, Barba pose toujours au bout de la table un gros bouquet rustique qui fait penser que le jardin a débordé son trop-plein de fleurs par la fenêtre ouverte.

Barba est comme sa maison, de pur style ouessant.

Des anthropologues vous diraient qu'elle présente le type italiote-pélasge ou celto-thrace qui caractérise les Ouessantins. Moi, je lui vois, encadré de bandeaux et de longues mèches grises, un visage affermi et lissé par le vent; elle a des pommettes dures, des yeux bien abrités sous les sourcils droits, un peu froncés par habitude, et une bouche de silence aux lèvres bien closes. Un visage fait pour affronter sans grimaces la tempête, la brume et le chagrin. Ouessant est dure. N'y cherchez rien de tendre, pas même sur le visage des femmes; mais leurs yeux où se mélangent le vert de l'eau et le brun des algues ont le regard volontaire que donnent la lutte et les responsabilités.

Barba est coiffée du bonnet noir à coques de velours des jours ordinaires; la bride passe sous le

menton et se noue serrée sur la tempe droite. Comme c'est la saison des travaux agricoles, un fichu de coton blanc enveloppe ses épaules puissantes; de longues épingles à boules de verre en fixent les plis sur la poitrine. Toute sa personne est solide, massive et ramassée; sur Barba comme sur sa maison, rien ne dépasse et ne donne prise.

Elle vit comme bien d'autres, toute seule. Elle n'a point de fille; son fils navigue; son mari s'est noyé « dans les mers de la Chine ».

C'est elle qui m'a raconté la cérémonie de Broëlla, la veillée devant une petite croix de cire blanche qui remplace le cercueil et que, le lendemain, en tête du cortège funèbre, le plus proche parent porte à l'église sur un coussin recouvert d'un linge fin.

Après l'office des Trépassés, la petite croix est déposée dans un coffret funéraire près de l'autel.

— Cet hiver-là, il y avait déjà eu quatre Broëlla avant mon défunt. A la Toussaint, on a porté toutes les croix ensemble dans la chapelle des péris en mer qui est au milieu du cimetière. C'est une très vieille coutume d'Ouessant; vous ne la trouverez pas ailleurs, ni au continent, ni dans les autres îles... Broëlla, ça veut dire « rapatriement ». Comme ça, l'âme du défunt fait retour au pays. Voilà !

Dans une boîte vitrée suspendue près de l'âtre, de petits bouquets de papier glacé, multicolores, représentent chacun un deuil. C'est encore une coutume d'autrefois.

Aux îles, les morts gardent leur place au milieu des vivants, et les lignées y forment une chaîne continue de maillons secrets ou, pour un moment, visibles. L'Ouessant d'aujourd'hui est héritière de l'Ouxisame des géographes grecs où, il y a

deux mille quatre cents ans, des prêtres néolithiques venus de l'Est à la poursuite du soleil couchant honoraient les âmes bienheureuses sur les autels de pierre.

Par mon amie Barba, je connais le cycle des travaux îliens. Le labour d'hiver, les semailles du printemps, les moissons de l'été, la fenaison, l'arrachage des patates, comme partout. Ce qui est propre à Ouessant, c'est le découpage des *gled*, la taille des fagots d'ajoncs et de fougères et la récolte du goémon pour engraisser les champs.

— Les lendemains de tempête, on court toutes à la côte dans la nuit noire, la fourche d'une main, le fanal de l'autre, et chacune se hâte de prendre une bonne place avant que le phare du Créach s'éteigne. C'est le signal. Tant pis pour celles qui arrivent après; elles n'auront plus que les endroits dont les autres n'ont pas voulu. Ça fait souvent des disputes, vous pensez bien, surtout après les naufrages, à cause du bois flotté. Mais, à présent, avec les bateaux de fer qui tombent tout de suite au fond, c'est bien rare qu'on trouve quelque chose, et si ça vaut la peine, il faut encore le racheter au syndic...

— Et les moutons ?

— Oh ! C'est pas ceux-là qui donnent le plus de mal. On les lâche au mois de septembre après les récoltes et ils courent tout l'hiver à leur fantaisie, en deux ou trois grands troupeaux, d'un bord à l'autre de l'île. La nuit, ils s'abritent derrière les roches et les *goaskeddou*, ces murets de pierres sèches que vous voyez partout sur la lande. A la fin de l'hiver, on s'en va par bandes, avec les enfants, pour les chasser vers des enclos. C'est pas toujours facile: il y a trois mille moutons sur l'île !

Chacune emmène les siens, et aux amarres de nouveau ! tout sauvages qu'ils sont devenus, avec leurs agneaux nés dans les *goaskeddou* ! C'est à ce moment qu'on coupe les toisons. Ah ! ma fille, sur la terre, le travail ne manque pas plus à la peine des femmes que, sur mer, à la force des hommes ! Et il n'y a jamais de fin.

Les Ouessantines ont bien aussi leurs plaisirs qu'elles prennent avec cette hâte, cette dure passion qu'elles apportent à toutes choses: les noces, les processions de la Fête-Dieu et des pardons de Locqueltas et de St-Pierre, les grandes ripailles des *fest-an-our* dans les fermes où l'on a tué le cochon, après lesquelles on danse toute la nuit au clair de lune. Et les sorties de chaque semaine, la grand'messe, l'arrivée du bateau-courrier, toutes les occasions de défaire les nattes de travailleuses et de libérer les longues chevelures soyeuses.

Ces jours-là, les vieilles sortent leurs *kaseken* de drap fin; les jeunes choisissent leur plus beau tablier; le châle de velours frangé ne laisse voir qu'un liseré du fichu de cotonnade blanche autour du cou et, sur la poitrine, un large ruban broché. Quatre longues épingles à grosses têtes perlées pour tenir les châles, six plus petites, noires, pour sangler le corselet de soie. On remplace le béguin de velours noir par le *gorric* ou *gorricher* de tulle que les italiennes appelaient *gorra* au XVI<sup>e</sup> siècle, la coiffe plate, plus petite mais presque pareille à celle de Catherine de Médicis, à celle que portent encore aujourd'hui les paysannes de la campagne de Sienna<sup>1</sup>.

Pour mettre en valeur ce costume à la fois riche et sévère, tous ces velours sombres et ces

<sup>1</sup> cf. P<sup>er</sup> BIANCHI de MÉDICIS.

soieries violentes, et tous ces rubans, ces franges et ces cheveux flottants, il faut l'allure orgueilleuse et robuste, tranquillement hardie, des filles d'Ouessant.

De cette île qu'elles gouvernent, elles sont les captives, car c'est toute une affaire pour une Ouessantine que de s'aventurer jusqu'à Brest sur le bateau-courrier.

Pourtant, elles sont deux à avoir trouvé leur fortune sur la mer. L'une par goût : Nène Tual, la pêcheuse ; l'autre par force et accident : Rose Héré, la sauveteuse.

Un jour, Barba m'a montré la maison de Rose, à Guibars, une belle maison de granit au fond d'une cour où ne s'épanouit qu'un tas de fumier. Sur le côté, une étable puante et une grande meule harnachée de tresses et de torsades de paille, prête pour la chevauchée du vent.

Rose Héré parut sur le seuil, noire, haillonneuse, et s'avança au bord du chemin. Elle tenait la tête baissée. De son béguin verdi tombaient sur ses épaules des rubans effilochés et des mèches de cheveux gris. A notre passage, elle s'arrêta un instant et ses yeux, clarté bleue surprenante dans ce visage bruni par le hâle et la crasse, me lancèrent d'en-dessous un de ces regards ouessantins sauvages, méfiants et qu'on dirait maléfiques.

Pourtant, cette sorcière loqueteuse avait eu sa nuit héroïque et ses jours de gloire.

Il avait brumé, puis venté sur Ouessant, cette nuit de 1902 où Rose Héré partit de chez elle vers Feunteun-Velen. Les uns disent que c'était pour prendre sa place au goémon avant que le phare ne s'éteigne. D'autres chuchotent qu'elle n'avait pas

besoin de courir la lande si matin pour cela et qu'elle allait plutôt guetter les épaves. Mais des voisins racontèrent qu'elle s'était battue avec sa sœur et qu'elle s'en fut, une lanterne au poing, chercher asile dans les fougères.

Au pied des falaises, parmi les récifs meurtriers tapis dans les remous et le brouillard, d'autres qu'étaient aussi un refuge : des matelots anglais dans une mauvaise chaloupe, des rescapés du *Vesper* qui venait de s'engloutir au chaos de Pern. Avec eux, il y avait un Breton. Ce fut lui qui héla cette lanterne balancée en haut de la falaise.

Rose Héré hésita sans doute un instant : ce n'était qu'une pauvre fille errant au cœur d'une nuit d'effroi. Puis, elle obéit, dégringolant les roches accores de Roc'h-Toul, et attrapa le filin que les naufragés lui lancèrent. Voulait-elle les amarrer à une tête de roche, ou bien cette touline devait-elle la guider jusqu'à la chaloupe ? Elle ne sait plus elle-même. Le sûr, c'est qu'elle fut entraînée brusquement, se cassa un bras en tombant et, de sauveteuse, devint sauvée. La voici donc pilote à bord de la chaloupe. Elle n'avait jamais navigué, mais elle connaissait bien la côte pour y avoir guetté le goémon et les épaves. Ainsi arrivèrent-ils à la côte du Stiff.

Les jours de gloire, ce furent le voyage en Angleterre, les fêtes de la Cour où elle reçut des médailles et une rente à laquelle elle ne voulut jamais toucher. A Paris, de beaux messieurs galonnés la félicitèrent en épingleant d'autres médailles à son châle de velours. Pas plus que la nuit d'Ouessant, les réceptions officielles ne la troublèrent et, en pleine Sorbonne, les quelques mots français appris à l'école des bonnes Sœurs lui suffirent pour déclara-



rer tout net à Monsieur l'Amiral qu'elle aimerait mieux une maison que des discours.

Elle l'a, sa maison, avec son nom gravé au linteau de la porte. Tandis qu'elle vit là, infirme et misérable, mendiant des sous aux touristes curieux, ses rentes s'amassent dans une banque de Londres, et ni la pauvreté du ménage, ni les rossées de son mari ne la décidèrent jamais à en toucher un liard.

## III

## BRUMES

Depuis quatre jours, la brume est là, oppressante, écœurante, avec son goût de fumée, de goémon pourri et de désespoir.

Nous étouffons, sourds et aveugles, abandonnés des regards blancs et rouges de nos phares.

Le Créac'h veille cependant; c'est cette tache plus pâle où la brume au moins est visible, et il beugle de toutes ses forces, protestant contre l'enlèvement de son île. Entre lui et le phare de Kéréon s'échange un colloque monstrueux par quoi elle donne encore signe de vie, et, bien que cet étrange dialogue nous glace le cœur, nous y appuyons notre incertitude puisqu'il est notre seul guide.

L'instinct qui pousse les gosses hors du noir me chasse vers le village, vers les trente millions de bougies que le Créac'h fait tourner en vain. Bien sûr, je ne les vois pas, à travers trois kilomètres de boucaille, mais je sais qu'elles sont là, sous leur suaire feutré, et que le gardien Bernard, ébloui, ne peut en contrôler l'orientation que par leur reflet sur un petit écran d'ivoire.

Il faut tâtonner son chemin dans l'herbe mouillée; des ombres façonnées en maisons surgissent un instant à droite, à gauche, disparaissent aussitôt. Mon sabot heurte une masse molle, un mouton endormi, et son gémissement étouffé semble la plainte même de la brume.

Le recul d'avoir buté contre un talus me rejette enfin sur un tronçon de route, trait d'union entre deux inconnus. Un sol net, dur, sonne sous mes pas. J'entends le clac ! cloc ! de mes sabots. Je suis à nouveau une réalité, et non plus une ombre rampant parmi des apparences sur la lande engluée de brouillard.

Dans la rue de l'église, Jean-Pierre revient de faire des vivres pour demain. Son bateau, un vapeur des Ponts et Chaussées, est immobilisé par la brume entre Korz et Lampaul.

— Et les autres ? A la dorme ?

— Pensez-vous ! A terre, oui !

— Où ça ?

— Chez Madeleine, probable !

Il fait bon, chez Madeleine. Elle a un air paisible. La lampe se balance au plafond comme celle d'un navire et sa lumière trace un cercle de tiède intimité autour du comptoir de zinc.

Ils sont là, on dirait pour toujours, debout, épaules hautes, torsos ballants sur les jambes écartées, jarrets souples, parés pour le cas où un coup de roulis secouerait la maison. Ils parlent peu et très haut, par habitude de crier dans le vent les mots indispensables. Leurs regards cherchent l'horizon à travers la mer, le village et la boucaille. Ils sont puissants et tranquilles. Ce sont des gens de mer.

Notre arrivée interrompt leur causerie silencieuse.

— Haha ! vous arrivez à temps ! C'est ma tournée !

Le capitaine force sa voix enrouée pour crier cela, comme d'un bord à l'autre quand deux bateaux se croisent. On voit tout de suite que c'est

lui, le patron : il a une casquette bleue, un pull-over à zig-zags et une cigarette.

Madeleine verse une grosse topaze conique dans chaque verre. Jean-Pierre choisit une carte postale colorisée pour sa bonne amie de Brest (Bien le bonjour. A toi pour la vie !) aussi longuement que si en dépendait tout son bonheur futur lequel aura sans doute changé de visage avant deux marées.

Gildas, le vieux mécanicien, met une pierre neuve à son briquet avec des doigts énormes et minutieux.

— Quatre jours qu'on est ici à danser d'un pied sur l'autre dans c'te pourriture de garce de brume !

— Si ça continue, on sera rappelé à Brest avant d'avoir pu faire le travail au Stiff.

— Ça, on s'en fout... on n'y peut rien !

Ces deux vérités sont tellement évidentes que le silence se referme dessus. On n'entend plus que le dé clic du briquet, le grincement du tour aux cartes postales, et le claquement mou d'un crachat sur le pavé.

En somme, on est heureux, d'un bonheur simplifié, élémentaire, fait principalement de contrastes au souvenir de la gêne à laquelle nous avons échappé et où nous devons retomber.

Alors, tout cela étant parfaitement satisfaisant, mais éphémère — le lambic doré, la lumière tiède, le sourire de Madeleine — nous restons sans paroles, ni pensées, juste ce qu'il faut de gestes pour boire et fumer, engourdis dans notre crainte de troubler un équilibre qui ne laisse place à aucun désir et dont nous nous hâtons de tirer tout le profit possible.

Mais la brume tient bon et ne desserre pas si aisément son étreinte. Elle nous guettait à la vitre opaque, dans le courant d'air qui cingle sous la

porte, et c'est par la voix de Francis qu'elle déchire, d'un coup d'aile glacé, la rêverie que nous tissait le silence.

— Ça a 'core épaissi. On pourra jamais accoster le rafiot, tout à l'heure.

— T'en fais pas; l'principal, c'est d'avoir trouvé la terre!

— Dame oui!... Meilleur ici que dans la baie. Pays de malheur! Toujours la même rengaine: après la brume, la tempête, et puis la brume, et puis ça recommence!

— C'était un temps comme ça, le soir que Pierre Gorn, de Cadoran, s'est perdu, v'là déjà bien cinq ou six ans, peut-être... Hein, Francis?

— Oui donc! J'l'ai bien connu, Gorn, même qu'on avait été au service ensemble. Trois ans pleins qu'il naviguait au commerce dans les mers de Chine, sans revenir au pays. A la fin, il prend un mois pendant des réparations à Marseille, et le v'là qu'arrive trouver ses vieux. Ben, un soir, après la soupe, qu'on y voyait pas seulement trois brasses au-devant de soi, il lui prend idée d'aller voir sa sœur qu'était mariée à Stiff. « Tu devrais point y aller, qu'elle lui disait, la mère Gorn; ça me fait souci. Tu vas être perdu dans c'te boucaille...

— Perdu? Non, mais j'connais pas la route, peut-être? Y a qu'à traverser l'île tout droit! Oui, tout droit! Il a si bien traversé tout droit, qu'on l'a plus revu, l'pauv'gars!

— Au matin, en allant relever ses casiers sous le sémaphore, Nène Tual a trouvé sa casquette au bord de la grève. Le bonhomme était quarante mètres plus bas. C'est comme ça avec la brume; c'est traître.

— Et puis, là-dedans, tu perds l'orientation. Tu vas au nord, suppose, d'ici à Kerzoncou. Tu

as fait la route cent fois, hein? Tu t'en vas tranquillement en fumant ta pipe. Tu vas, tu marches, et, pour finir, tu te reconnais, tout bête, dans le suet, à Porz-Gwen, si ça se trouve, ou ailleurs.

— Et Louis Braz, l'été passé, qu'a tourné toute une nuit autour de St-Michel sans pouvoir rentrer chez lui, à Kernigou. Sa femme était avec lui, à moitié folle de peur et criant que, bien sûr, ils étaient pris par les lutins.

— A terre, c'est encore rien, mais c'est en mer! Hou là là! C'est ça qu'est mauvais! La plupart des naufrages par ici où c'est pourri d'écueils, c'est la brume, ben pus qu'la tempête, qu'est fautive.

— La Roseher à Kellermann pourrait y aller de ses visions, ce soir!

Oh! camarades, pourquoi avoir dit cela? Nous étions si bien; tout était si vrai. Quel besoin avions-nous de Roseher, puisqu'il était si facile de parler de Rose Héré qui, par une nuit semblable, s'en fut ramasser le goémon et revint avec une chaloupe anglaise?

— C'est pas réglementaire, tous ces papiers-là. On croirait, rapport au nom et au sauvetage, que c'était Rose Héré. Hé bien, c'était plutôt Louise. Tu sais bien! Casque d'Or, quoi! Kellermann était toujours dans ses cotillons.

Le sourire de Madeleine a disparu sous une ombre d'inquiétude méfiante: « Est-ce qu'ils vont bavarder devant cette mouliguen? »

— Ah! J'l'ai bien connu, gast! Avant que j'étais patron sur ce vapeur-ci, je naviguais à bord du *Confiance* avec Josse que Kellermann appelle Yann, le « petit capitaine ». Pour sûr qu'il était coureur. Bon sang, quel raffût quand il venait à terre! Mais tout de même pas tant qu'on a raconté! Oh non! Du reste, il n'a pas été content. Je me

rappelle bien. C'était avant la guerre. Attendez voir, 1912, je crois. Kellermann venait souvent avec nous. Ah ! pour ça, faut l'dire, un coup de tabac lui faisait pas peur !... Enfin, tout ça, c'est des histoires à dormir debout.

Et le vieux Gildas conclut gravement, avec la naïveté du grand âge :

— On devrait point imprimer su'l papier des choses qui sont point vraies.

Un chef-d'œuvre, pour ces hommes, serait celui qui se rapprocherait le plus fidèlement de la vérité froide d'un livre de bord. Ils ignorent que la fiction par quoi un artiste fait jaillir, avec ses ombres et ses lumières, l'âme profonde d'un pays, d'une famille humaine, peut être plus vraie que l'apparence des faits. Ils se penchent sur un livre, s'y cherchent comme en un miroir et, n'y trouvant pas leurs visages, leurs noms et leurs actes, ils tournent le dos en maugréant : « Ouais, c'est des histoires ! »

Leur mécontentement prolonge l'intérêt qu'ils portent aux pages qu'ils ont inspirées et, longtemps encore, les spectres de la littérature, se levant de chaque récif, de chaque seuil, posant et arrachant tour à tour les masques des humains, tourneront leur ronde obsédante avec les fantômes des grèves et des landes ouessantines.

Il faut absolument secouer tous ces livres, cette méfiance silencieuse qui monte vers moi des êtres, des landes solitaires, des rochers hallucinants. Il faut, ce soir, lutter contre l'oppression de la brume. Tout me jette à la face : « Tu ignores le dessous de nos masques ; tu ne connais pas les routes, ni les âmes, ni les cœurs. Nous ne voulons pas de toi. Tu es l'étrangère ! »

Oui, il faut, comme les phares, protester et lutter.

— Allons à Kernigou, Jean-Pierre !

A un carrefour, un fanal traverse en clignotant, halo flou au cœur jaune qui révèle quelques plis d'étoffe, une main rougie, et plus haut, deux masses plus sombres, des chevelures mêlées de rubans noirs. Le groupe hâtif disparaît aussitôt qu'entrevu.

Ensuite, la route est opaque et déserte.

Un chaud relent d'alcool et d'humanité nous souffle au visage dès le seuil de la buvette.

Recroquevillée derrière le comptoir, une mari-torne louchonne et bancale, rompue à toutes les besognes, tordue au furies du vent, de la mer et du vice, pliée aux affronts et usée à la peine, compte ses sous, à pattes croches. Une maigre filasse pend de sa tête sans bonnet, et sa présence prête un air de sorcellerie aux bouteilles multicolores alignées derrière elle.

La salle est vide.

— Donne du rhum, qu'on revoie le soleil !

Ici, c'est le repaire des « femmes perdues » de l'île.

Nous causons à voix basse, intimidés par la sorcière.

— La patronne est la veuve d'un colonial, « M<sup>me</sup> Reuter », vous savez bien, dans « Les Filles de la Pluie »...

Soudain, il y a de la joie plein la terne salle fumeuse. Janik Arlann est entrée. Elle est venue sans bruit, pareille à une grande voile noire surgissant de la brume à l'entrée d'un port. Elle rit de ses yeux gris, de ses dents saines, de ses cheveux blonds bien lisses sous le bonnet de velours aux coques dressées comme les oreilles d'un chat à l'affût, de tout son visage fièrement effronté, de toute sa chair abondante serrée dans son corselet, épanouie sous les plis de sa jupe.

Maintenant, tout est bien; il peut bruiner dehors; les phares peuvent gueuler. Nous n'avons plus besoin qu'on nous veille puisque Janik Arlann est là, avec son immense joie de vivre.

Un verre de rhum la pousse sur la voie facile des confidences.

— Une île vierge, ici, qu'il vous a dit, le gardien du Créac'h? Ah! mes enfants, allez donc voir la virginité d'Ouessant, le soir derrière les roches, dans la fougère! Moi, je l'ai été, vierge, jusqu'à mon mariage, et à ne rien de rien savoir. C'était dans l'temps... Les filles d'aujourd'hui n'ont point tant de patience! Et je vous réponds que je n'ai plus été après! Seize ans que mon mari est mort, oui, mais pas si bête que de me priver! C'est dommage de vieillir, j'aimerais ça autant qu'autrefois, garne!

Elle dit cela avec le clin d'œil allègre d'une coquette qui sait bien qu'elle a encore le temps. Et le grand rire croule, rebondit, rejaillit comme une chanson venue de toutes ces folles nuitées qui l'ont faite une femme de bonne humeur.

— Hein! Jean-Pierre, tu te rappelles le p'tit gars de l'an passé, que j'aurais pu être sa mère, je lui disais?

— Ah! oui, le baliseur?

— J'sais pas s'il était baliseur, mais j'sais bien où qu'était sa balise, oui donc!

— Dites, Janik, vous avez connus les coloniaux à Ouessant?

— Si j'les ai connus! Ah! c'était plus gai qu'maintenant!

— Pourtant, on a dit qu'ils mettaient le pays à feu et à sang, qu'ils poursuivaient les femmes à coups de fusil et brûlaient les maisons?

— Tout ça, ma pauvre fille, c'est du roman. Bien

sûr qu'il y a eu des horreurs entre soûlauds et soûlards, une vingtaine peut-être, toujours les mêmes qui traînaient avec eux. Ce qu'on n'a pas raconté, c'est que des hommes mutilés sont allés mourir à l'hôpital militaire de Brest. Ça a rendu les autres fous, vous savez bien. Ils en ont tué une, maltraité d'autres. Y en a eu deux qui ont été flambées comme des poulets! Mais les femmes qui restaient chez elles, ils les laissaient tranquilles. Ma sœur et moi, on habitait à toucher la caserne; on était jeunes et pas vilaines; ben, ils ne nous ont jamais rien dit. Ah! oui, tous ces livres, ça a fait du tort à l'île!

— Voyons, Janik, il y a bien, je crois, en moyenne, cinquante hommes... dangereux, permissionnaires ou autres, qui vont et viennent dans le pays. En revanche, il y a près d'un millier de femmes solitaires. Ne se lassent-elles pas de chercher l'introuvable?

— Se lasser? Ma pauvre fille, vous n'y connaissez rien! C'est-y pas toujours ce qu'on a le moins qu'on veut le plus? Feu et flammes, les Ouessantines! Les hommes mariés sont pas hors de combat pour cela. Y a aussi les voyageurs, les touristes, les pêcheurs du continent qui viennent faire escale. Et puis quoi, quand elles ne trouvent pas, elles vont à Brest, ou bien elles se débrouillent entre elles! Ici comme partout, du bon et du mauvais, et ceux qui ont parlé d'Ouessant n'ont voulu voir que le mauvais. Croyez-moi, y a encore plus d'honnêtes filles que d'autres!

Certainement. Et pourtant, non, Ouessant n'est pas « comme partout ». Je pense à d'autres villages bretons, les hommes en mer, les femmes à la terre, et la grande paix des consciences pures sur tous les fronts.

Mais ici, est-ce bien la Bretagne ? Tant de races disparates ont modelé ces visages sous les cheveux à la tusque et les bonnets italiens !

Des sabots trébuchent aux marches. Voici la garde d'honneur du *Café colonial*. Quelques filles, belles et laides, jeunes et vieilles, entourent deux soldats, gardiens du fort désaffecté — « Des fois qu'les Anglais viendraient le voler ! » — et le Bossu, vieux joueur d'accordéon habitué à pré-luder aux ruts de l'île.

L'effronterie coudoie la placidité paysanne venue de loin chercher aventure et des fillettes aux sages frimousses roses, parées de bonnets bleu vif et de châles brodés, se blottissent timidement dans l'ombre maternelle.

Plusieurs visages me sont déjà connus : je les ai vus au pardon de Locqueltas, gravement inclinés vers des chapelets, devant les bannières de la Vierge...

— Ces dames au salon ! rigole Jean-Pierre.

La plus célèbre est Katell Anglès. Toulon, Marseille, Recouvrance l'ont recrachée ici avec une figure amaigrie où le vice s'est accroché à tous les angles. Des verroteries clinquantes retiennent aux tempes deux minces nattes de misère. Elle n'a pas encore bu, ce soir, et sa voix est caressante, avec un accent étrange mêlé d'ouessantin et de méridional — brume farouche et soleil facile.

Quelle hérédité croisée d'anglais, d'espagnol et de celte, naufragés et naufrageurs, coule dans le sang de cette femme et a élaboré son triste charme ?

Elle porte sur elle une ombre mélancoliquement méprisante qui l'enveloppe, malgré tout, d'une sorte de dignité. Peut-être un souvenir : le mari péri en mer, autrefois. Rien n'est resté qu'une

Broëlla, une tombe vide et un gouffre de débauche insondable et sans merci, comme la mer. Double naufrage. Une épave flotte encore : sa fille, presque une enfant, aux doux cheveux blonds et aux yeux apeurés.

— Si j'avais voulu, je me serais bien remariée...

Officiers de marine... Touristes (américains millionnaires, bien entendu)... Mensonges, mirages, reflets sur l'eau trouble et trompeuse.

— Eh ! Katell, tu m'emmènes dans ton taudis, ce soir ?

— Veille à ce que tu dis, vaurien ! Je suis une honnête femme, moi. Si je fais des folies de mon corps, faut qu'on m'en donne beaucoup d'argent... parce que je ne veux pas déshonorer ma fille !

Katell se signe toujours devant le Calvaire, en allant guetter les touristes de l'hôtel ou rassembler les matelots ivres sur le port.

Le Bossu s'est tassé dans un coin, et la plainte de son accordéon met en branle tous ces corps avides.

Jupes noires, châles effilés, cheveux brillants, longs rubans moirés tournent de plus en plus vite, se mêlent, se séparent, se retrouvent... Plus vite, les corps se rapprochent... Plus vite, plus lascifs, les visages se colorent sous la hardiesse des bonnets aux coques pointues... Plus vite, plus audacieuses, les étreintes se resserrent... Plus vite, plus vite, plus près... Le musicien s'arrête et, dégrisé un instant, le tournoiement de désirs et de soies s'écroule, haletant, sur les tabourets.

Les longues crinières sombres, calmées, retombent en homogènes nappes de satin d'où monte, comme une odeur, l'envie sensuelle de toucher à cette substance luisante qui doit être douce et chaude.

Sur le visage de Janik Arlann, je n'ai vu qu'une joie saine, sans perversité, une joie sans honte d'animal bien portant.

Va, maintenant, taille dans la lourde densité d'un air devenu eau, ta longue route incertaine, seule avec, pour guide, ton instinct indécis et, pour appui, ton faible courage tremblant.

De sa sourdine épaissie, la brume a dompté le Créac'h qui semble en fuite, très loin, et ne nous envoie plus, à contre-vent, qu'un gémissement inachevé. Mais Kéréon, vent à nous, crie sur trois notes graves, chaque 120 secondes, à travers le coton mouillé :

— Je suis là. La nuit passe. Dormez en paix !

Partout autour de l'île, invisible et muette, la mer, aplatie sous la brume, tend les pièges de ses courants, dresse ses écueils, horde monstrueuse guettant la mort dans l'ombre complice.

Mais partout aussi, les phares, les bouées, feux aveuglés, montent leur garde attentive. Des hommes captifs veillent des hommes errants. Des cris fraternels s'élancent de chaque danger aux appels des navires en péril.

Puisque l'évasion est impossible, organisons notre prison mouvante. Je dois entendre Kéréon à gauche, un peu en arrière, et je ferai le détour par Lampaul pour garder plus longtemps la grand'route.

« C'est la lande qui est mauvaise ».

L'étrange soirée ! Joie assombrie en grimace de peur ; brume obscure et lumières dansantes ; marins réfugiés sous le regard paisible et le clair sourire de Madeleine ; femmes aux costumes endeuillés menant leur bacchanale ; méfiance ; effronterie. O Ouessant la Folle !

Rien, pas une âme dans les rues que le brouillard remplit bord à bord.

Je crois bien avoir doublé le Calvaire... Oui, c'est cela : voici la montée... Et cette ombre doit être la maison de Rose.

Derrière un petit talus dur à franchir, la lande et la peur s'ouvrent devant moi.

La sécurité, c'est une ligne sinueuse de gazon rasé par les sabots entre les hautes herbes. De chaque côté, la lande tout unie coupée de précipices et qui, brutalement, à droite, s'effondre dans la mer.

D'abord, cela va très bien : Kéréon à gauche et le sentier droit devant moi. En tâtant à chaque pas la frêle limite que tracent les herbes, peut-être est-ce possible de ne pas s'écarter. J'avance bien soigneusement, glissant sur un gâchis de feuilles mouillées, de boue et de limaces écrasées.

Des phrases, des refrains de danse tournent dans ma tête, pêle-mêle, roulés dans des spirales vaporeuses, sans suite ni consistance, comme une ronde de Korrigans.

« ...Il a si bien traversé tout droit qu'on ne l'a plus revu, l'pauv'gars... Sa sœur mariée à Stiff... Feu et flammes, les Ouessantines ! Ah ah ! j'ai fini par savoir quelque chose... Son voile qui volait, qui volait, son voile qui volait au vent... Mais non, c'était sa casquette que Nène a trouvé sur le bord... Qui ça, Nène ?

Il a suffi que la corde d'un couple de moutons me fasse trébucher pour que le sentier m'abandonne juste quand il venait d'entamer une série de courbes contradictoires !

Immobile au fond de l'épaisse ténèbre immuable, je ne perçois plus que des bêlements épars et le battement angoissé de ma peur.

« ...Et puis, là-dedans, tu perds l'orientation... »

J'entendais bien Kéréon au nord-est, quand je savais où il était, mais maintenant il fuit tout autour du compas devant mon ignorante recherche. Quel hasard chanceux peut rendre à mon désir puéril le sentier perdu, mince fil d'Ariane capricieusement déroulé parmi les touffes d'herbes ?

Il faut aller droit devant soi, à l'aventure.

« ...Il a si bien traversé tout droit qu'on ne l'a plus revu. »

Chaque pas en avant affirme la notion d'être perdue. Je suis perdue, oui, comme Pierre Gorn, Louis Braz et les autres, perdue au sein de l'obscurité, profonde comme l'inconnu de Dieu.

A grands gestes maladroits, je nage dans la brume; je brasse des remous de vapeur invisible, essayant d'écarter cette substance visqueuse et froide qui s'enroule à mes doigts, pleure dans mes yeux et, suffocante, glisse entre les dents serrées jusqu'à mon cœur glacé d'effroi.

Je marche, plongeant au creux des fossés, cognant des cailloux, me piquant aux ajoncs bas.

Est-ce que je piétine en rond comme Louis Braz, pour toute la nuit, ou bien en droite ligne ?

« ...Sa casquette au bord de la grève... »

Peu à peu, la cadence des pas endort la peur. Je glisse dans un engourdissement d'où me tirent à peine le cri d'un crapaud écrasé ou le sanglot d'une brebis solitaire.

Après m'avoir fait perdre l'instinct, ma route et ma maison, l'immense fantôme diffus me prendra-t-il même le sens de ma réalité ?

Je voudrais chanter, crier, m'entendre vivre, mais un bâillon liquide emplit ma bouche avec son goût fade et m'étouffe.

Traversant mes vêtements trempés, la brume me pénètre par chaque pore et, vapeur perdue dans les vapeurs, je ne me sens même plus existante lorsque, brusquement, je heurte du front le mur de ma maison.

Je me retrouve enfin dans mon ombre projetée par la lampe sur le blafard écran de brouillard qui bouche ma fenêtre ouverte.

Une lumière bleue doublée de roux s'élance à travers ma chambre avec un bruit d'éventail rapide.

Papillon des Iles?... Oiseau de marais! Le meurtre, cette nuit, a rôdé au creux de Stang-Korz où chassent la couleuvre, le rat d'eau et la chouette, et le petit martin-pêcheur, affolé, s'est égaré loin de ses roseaux. Dans ma main ouverte et tendue vers la nuit, il attend une minute, immobile, également effrayé de partir ou de rester.

Il est tiède et doux, il sent le nid et la menthe sauvage, et mes doigts écoutent sa vie battre à son cœur léger.

— N'oublie pas qu'il y a aussi de l'innocence et de l'azur, à Ouessant...



## IV

## STIFF

La nuit a libéré un matin clair, lumineux et pur comme une amitié. Un lambeau de brume, — affleurement d'un souvenir trouble — y traîne encore, s'accroche un instant à la stabilité du phare, flotte, s'effiloche et se fond dans la vapeur transitoire qui crée, à l'horizon, une sorte d'unité entre les bleus voisins du ciel et de l'eau.

La mer n'est plus, sous le ciel léger, qu'un immense pont luisant, non plus séparatrice, mais voie attirante vers les grandes îles du Nord, et par elle se refait l'antique royaume des Celtes.

L'île semble au bord d'une existence neuve, pécheresse repentie qui ne se souvient même plus.

Allez donc lui parler des navires dont ses crocs gardent encore le goût, et lui demander ce qu'elle pouvait bien comploter avec la mer, dans l'ombre des brumes ! Allez donc dire aux femmes :

— Ah ! Ah ! Marie-Jeanne, hier soir...

Vous ne rencontrerez que des yeux candides et, devant tant d'innocence, vous rougirez de vos basses pensées.

Les moutons ont cessé leurs plaintes. La vache de *moéreb* Marie-Michelle lève à mon passage son muffle humide où collent des brins d'herbe et me suit de ses yeux mordorés, de beaux yeux calmes de brute heureuse.

Tournent, claquent, les joyeux petits sabots, rythmant d'enfantines chansons, en ronde autour d'une claire flambée de broussailles. Tiens, te voilà, Maria, qui tournais de bien autres danses, hier soir, au « Café colonial » ! Ce matin, elle n'est plus qu'une petite fille, douze ans, bonnet couleur bleuets, joues coquelicot, une fleurette, une chanson dans l'allégresse matinale.

Parout, la vie se libère, renaît. Sur chaque route, cahotent des charrettes sonores que mènent en silence des femmes échevelées, ces extraordinaires charrettes ouessantines, longues et étroites, faites de planches disjointes qui tiennent ensemble par on ne sait quel prodige.

De tous côtés, brillent des blancheurs de lessives, des blondeurs de paillets tressés et torsadés comme des coiffures anciennes.

Des femmes coupent la fougère et l'ajonc. D'autres, accroupies, pareilles aux corneilles qui les observent, trient des pommes de terre. Au bas de Kernigou, Janik Arlann et Barba Tualek ont étendu sur un pré fauché une étrange neige, floconneuse, chaude et qui ne fondra pas, la laine fraîche lavée qu'elles fileront aux veillées d'hiver.

Voici Kernigou, apaisé, ouvrant tout grands les yeux de ses fenêtres dans le candide visage de ses maisons blanches aux tabliers de fleurs. C'est par ici que la dernière procession de Fête-Dieu a passé ; chaque année, elle visite un tiers de l'île, ce qui fait que les maisons sont repeintes à neuf tous les trois ans.

Passé Poull-Brac'h, les bruits s'éloignent, les rencontres se font plus rares, les demeures plus espacées. Et, dans l'heureuse paix de la solitude, le grand marécage des anciennes carrières présente au ciel ses miroirs enchâssés de roseaux.

Je m'en vais au nord, vers l'île Keller qui est une réduction d'Ouessant, une ébauche oubliée là, après le chef-d'œuvre accompli.

Quittant la route où se voient des traces de pas, je marche à travers champs sur un trèfle ras, doux aux pieds comme du velours. Je saute les haies, les talus; je fraie mon chemin parmi les fougères crissantes, je traverse les stangs où chantent les sources; je marche, grisée d'un silence fait de bourdonnements d'insectes, d'un murmure de vent et du respir de la mer.

Joie ! O joie de clarté, de soleil, de lumière dansante ! Harmonies chuchotées, vibrations, transparences ! Joie de l'île purifiée, renouvelée, avec ses landiers jaunes, ses bruyères violettes, ses jardins bourrés de fleurs pressées comme des paniers de Nice, sous les courbes dures des aloès et des yuccas ! (Qui donc a pu dire que les Ouessantines n'avaient jamais vu d'autres corolles qu'une cargaison de fleurs artificielles jetées par un naufrage ?) Joie d'être, en haut de cette île, comme sur un bateau, au centre d'un horizon sans accroc d'où la brise apporte à grands coups d'aile la senteur d'eaux et de terres inconnues ! Joie ivre de se sentir baigner, librement, dans toute cette pureté flottante, éparse, qui vous arrive au cœur par vos yeux, votre nez, vos oreilles, toute votre peau, et le bout de vos doigts, et vos pieds nus dans l'herbe mouillée !

Seule en pleine lande, une chaumière, en haut de Stang-Meur, regarde la baie de Beninou, ronde soie bleue que les courants brodent de méandres argentés.

Une chaumière isolée, après Ker Héré, face à Keller... C'est bien ça... Voici donc la maison de Katell Anglès.

Hélas ! Korril des landes, avais-je donc bien troublé ton domaine que tu m'as soufflé en manière de vengeance, tout bas, à l'oreille :

— Entre donc ! Tu as promis, hier, de lui dire bonjour en passant... Entre donc; ça n'engage à rien, un bonjour de hasard...

La porte est béante.

— Ho !... Il n'y a personne ?

Je m'arrête, clouée au seuil par l'odeur de l'effroyable taudis, relent des hardes crasseuses jetées par terre en tas, des bouteilles vides empilées dans les coins. Des poules, juchées sur les solives, lâchent leur fiente au hasard. Combien de temps a-t-il fallu pour dresser ce talus de balayures devant la cheminée ? Combien d'années d'arachnéen travail pour accrocher tous ces voiles gris aux brassées de paille qui pendent du toit sans plafond ?

La maîtresse de maison ? Elle dort, écroulée dans un creux de la terre battue, chair sans emploi de l'aube au crépuscule.

Et sur le lit souillé de vermine, un magnifique lapin russe, seule beauté, unique blancheur, innocence inattendue, regarde le désastre d'un œil narquois, en lissant avec soin ses oreilles roses.

Dehors, le clair matin brille déjà moins pur, et, dans mon cœur, le chant d'allégresse a une note triste qui sonne un peu faux.

Cambrés vers le large, les récifs majestueux poursuivent leur vie immobile, adorent en silence, tête haute, le soleil et l'océan et ignorent dédaigneusement la terre et son humanité faible et provisoire. Ils savent bien, eux, combien de petits jours durent une chaumière et une femme.

Je joue au vertige en haut des précipices qui crevassent la côte abrupte de Beninou : Goalgrac'h,

Bouge-Fourn, Bouge-Vignou, où accostaient les légendes dans les plis des robes druidiques. L'eau y semble éternellement inquiète. Devant chaque grotte, l'écume chassée par le remous forme des flots mousseux, effilochés comme des lambeaux de lin, et des rochers, dans les fonds, ont de froides teintes noyées.

A l'abri de Cadoran, un cotre de pierre dort, toutes voiles dehors. Peut-être est-ce là, immobile dans sa crique aux rives inaccessibles, le dernier navire païen que saint Pol, arrivant de Grande-Bretagne, pétrifia au passage; du même coup de crosse, la rudimentaire voilure a pris, vue de l'avant, la silhouette d'une Madone, élevant son Fils au-dessus des vagues.

Cadoran, où rôde encore une terreur sacrée après tant de siècles, avance parmi un chaos de rocs et de gouffres une échine puissante, voûtée sous la charge du mystère. Les *goaskeddou* s'arrêtent au seuil de cette presqu'île; les moutons ne vont pas plus loin. Après, c'est le domaine du passé.

La mer joue à grands gestes blancs autour d'une île ronde rattachée à l'extrême pointe par une étroite passerelle de roche effritée: c'est le Jeu-de-Boules-des-Paiens.

Sous Cadoran, dans une profonde caverne où l'on ne peut accéder qu'en barque, à marée basse, il y a encore une grande table de granit sculptée de caractères druidiques, dernier vestige d'un temple sous-marin où des prêtres Kymris puisaient les leçons de l'Océan tandis qu'en haut leurs collègues recueillaient celles des étoiles et des planètes.

Les Ouessantins connaissent bien l'existence de cette table gravée, mais pas un ne voudrait se risquer dans la caverne maudite dont on ne parle

jamais, à laquelle il ne faut pas penser car il est incertain que même le signe de croix puisse conjurer la vengeance des dieux abandonnés.

Le Stiff a l'allure héroïque des phares en mer. Les profondes ondulations, rondes et lisses, d'une lande farouche continuent à ses pieds la houle du large. Il dresse à quatre-vingt-cinq mètres au-dessus de la mer ses deux tours blanches, accolées, dont la moins haute, la plus ancienne, fut construite par ordre de Louis XIV. Son feu rouge est le point culminant d'Ouessant et, contemplée de la plus haute terrasse, par une nuit claire, avec son demi-cercle de feux blancs, rouges et verts égrenés de l'Île Vierge à Penmarch, Enez Eussa est l'Île-aux-Douze-Phares.

Passé le sémaphore, plus rien ne rompt la courbe austère des landes contre le ciel. On peut se croire le premier humain admis à fouler la robe pourpre et or qui revêt les longues lignes creuses ou bombées de cet étrange paysage. Pas un sentier, pas une usure. Une bruyère drue, un ajonc nain bruissant d'abeilles, de bourdons et de petits papillons bleus, où rampent des caravanes d'énormes limaces rousses et noires en quête d'un abri contre le soleil meurtrier. Ici, la vie foisonne à ras de terre. Peu à peu, insectes et fleurs disparaissent, et le sol se couvre de lichens argentés, d'armérias couchées par le vent en petites gerbes aux racines dénudées.

La lande a éternellement l'air inviolé. Pourtant, la dernière montée révèle une affreuse villa de ciment accrochée à la chute des roches. Basse et grisâtre, elle semble demander pardon d'être là. Les gens qui ont commis cela ont poussé l'incongruité jusqu'à piquer une ligne de pieux et de fils

barbelés en travers de la pointe Boc'haol, attestant leur misérable instinct de possession à la face du ciel, de l'eau et de la terre.

Une lande, ce n'est pas une propriété balnéaire; c'est le chef-d'œuvre patient du sol, du soleil et du vent; c'est le patrimoine de tous, élaboré, légué par les siècles. Et celle-ci est, de plus, un sanctuaire millénaire.

Mais Esus le Puissant, patron d'Eussa, s'est vengé.

La mer s'est ruée en hurlant au fond de la caverne sur quoi est bâtie la triste maison et, dans ses rugissements, a sombré la raison d'une femme. Terrifiée en même temps qu'attirée, il lui fallait descendre au bas de la falaise, pleurant et suppliant avec des rires aigus et des chansons incohérentes. Elle restait là des heures, les genoux dans l'eau.

— Remonte ! Sauve-toi ! Voici le flot !... Viens, oh ! viens !

— Je ne peux pas, la mer me tient avec ses mains froides... Oh ! oui, m'en aller ! M'en aller là-bas, tout au fond ! Regarde comme c'est clair !

— Reviens ! Ne vois-tu pas la mer qui monte ? Viens vite !

— Il y a des prairies, des arbres, des allées de sable fin, des jardins à l'abri des tempêtes, et des poissons qui volent parmi les fleurs !... Ah !... Je veux partir ! Emporte-moi loin des bêtes de pierre !

Un pêcheur effrayé l'entraînait hors de là. Mais, pour elle, les grands récifs s'étaient animés : échappée à l'eau, elle se heurtait aux griffes des lions et des chimères.

Un jour, on l'a emmenée. Après un séjour au continent, elle s'est jetée du train qui roulait vers

Ouessant. Le veuf n'est plus revenu. Les grands Sphinx aux rictus énigmatiques ont renoué leurs songes solitaires.

Au coin de la maison, quelques asters achèvent de disparaître. Devant la porte verrouillée, sur le gravier blanc, une touffe d'arméria a poussé, pitoyable, ronde comme une couronne mortuaire, étoilée de petites immortelles pâles.

Les tempêtes auront raison de la demeure humaine et, jour après jour, en feront une ruine harmonisée au paysage.

La pointe du Stiff a l'air inexplorée; celle de Pen-ar-Lann, plus mélancolique encore, a l'air abandonnée.

Des *goaskeddou* écroulés, recouverts de sable et d'herbe courte, ont formé des tertres dont on dirait des tombes. Quelques pierres se voient encore entre la pauvre végétation. Devant un de ces monticules, les ossements blanchis d'un mouton évoquent quelque sacrifice barbare.

Les traces des goémonniers sont encore visibles; leurs anciens fours ne sont plus que fossés herbeux et cailloux épars.

Au centre de la pointe, un talus plus haut que les autres, un éboulis de murailles parmi les ronces marquent l'ancien château de René des Rieux qui fut marquis d'Ouessant, entre l'apanage des évêques léonnards et le domaine royal sous Louis XV.

Tout parle de fuite, de ruine.

Je n'ai rencontré que deux moutons errants qui, traînant un débris de corde, avaient devancé l'heure de la liberté, un maigre chien noir courant çà et là vers un but inconnu de lui-même et une vieille barque oubliée dans une crique.

Le crépuscule me pousse sur la route du retour qui rôde entre les cultures, les champs de fougères rousses et d'ajoncs verts, contourne des stangs et des paluds et finit toujours par retrouver la mer.

Les villages, cinq ou six chaumières blanches sous la garde des calvaires rustiques, s'assoupissent parmi les lauriers chétifs et les pâles tamaris.

Avec la brume du soir, une sorte de tristesse trouble monte, scandée au cahotement des charrettes lasses. Quelques jeunes filles se hâtent, par groupes, vers Lampaul d'où la brise d'ouest apporte l'écho des premières danses.

Je n'ai plus qu'une longue fougeraie, un *radenek* désert à traverser avant Korz. Pas si désert : la fougère froissée crisse dans l'ombre d'un talus.

Ouessant entre en folie. Au sommet de sa plus haute pointe, face à la lune claire qui nous promet dans le ciel mauve une aube innocente comme mon beau matin perdu, le Stiff vient d'allumer sa lanterne rouge.

## V

## ÉPAVES

— Puisque vous allez au Stiff, m'avait dit Barba, faut voir Eugénie Tual, la femme-marin ! Sa vie durant, elle a fait la pêche, seule, toujours, dans sa petite plate. Ah ! celle-là, elle a eu du mauvais temps, gast !

Le petit village du Stiff se tient en arrière du phare comme s'il n'avait pas osé s'avancer. Mi-paysan, mi-pêcheur. Des paillets adossés aux étables ; cloués aux façades, des bouquets d'oignons et des poissons fendus en deux qui recroquevillent au soleil leurs nageoires durcies et leurs deux demi-têtes jumelles ; des faux, des bêches et des avirons abandonnés contre les murs. Une dizaine de maisons, pas plus, grises et blanches comme mouettes, coiffées d'ardoises imbriquées comme des plumes et collées au ciment, des maisons basses qui regardent, peureuses, de derrière un étang plein d'eau et de verdure, les falaises rougies de bruyères.

Quarante mètres plus bas, deux profondes échan-crures, Poull-Yvern et Porz-Ligoudou, séparées par la Queue-de-Souris. Dans l'eau limpide, le flux soulève les gémons épandus autour des roches comme des chevelures ouessantines. Quelques lourds canots noirs et trapus sont revenus avec la marée. Des voix attardées montent entre les murailles de granit, curieusement claires, semblant venir de très loin.

Eugénie Tual n'est pas là.

— Vous la trouverez à la maison; elle ne va pas en mer cette année-ci, à cause des rhumatismes.

La chaumière est close. Dans la courette, une barque dort au soleil, près d'un tas de fougères. Au lieu de varech, quelques feuilles roussies s'accrochent au chêne rugueux. C'est la dernière maison du village, au bord de la lande onduleuse comme une houle figée.

Voici que d'un creux surgit une branlante meule de fougères, puis un vieux feutre d'homme d'où s'échappent des mèches brunes et les rubans d'un bonnet. Deux bras nouveaux levés vers le fardeau cachent le visage. Enfin, une masse noire, courbée, haillonneuse, vacillant dans les embarcations des sabots bourrés de laine blanche.

Cela avance par secousses, perdant des feuilles chiffonnées le long du chemin, forme qui n'a d'humain que la volonté de ne pas s'abattre.

D'un sursaut, en froissement soyeux, la charge s'écroule; des dorures parfumées débordent la courette. Et Eugénie Tual se redresse devant moi.

Un regard aigu, exercé à fouiller la boucaille, à chercher au plus loin l'horizon, me court dessus, rapide et paisible. Cela vient de deux yeux qui ont la couleur des goémons sous la transparence verte des marées montantes. Je remarque ensuite l'habitude d'effort qui a serré les lèvres moustachues; le nez très droit, souligné de tabac morveux; un visage durci au chaud et au froid, au soleil et à la pluie, taillé avec simplicité par méplats énergiques. Et surtout cet air tranquille d'une qui en a vu de toutes les couleurs et que rien ne saurait plus étonner.

Eugénie Tual repose sa lassitude solitaire sur le plat-bord de sa barque. Elles sont noires toutes

deux et rendues à la terre, chacune la moitié d'un même outil.

La vieille louve de mer laisse aller sur le morceau de toile à voile qui lui sert de tablier ses mains déformées par cinquante ans d'aviron, et raconte, simple et résignée:

— Depuis que je tiens deboutte sur mes pieds, je suis été dans la barque avec mon père, et puis après avec mes frères, et puis après toute seule quand mon père était vieux et mes frères noyés. Mon père, il avait dit à moi: « Toi, Nène, faut pas te marier, tu resteras avec moi, tu gagneras ton pain dans le canot »... Une fois, j'ai failli périr, prise par le grand courant sous Boc'haol. Alors mon père, il voulait que je reste à la maison, mais je ne pouvais pas. Fallait que je sorte! J'ai repris un rôle avec la *Nène*, cette barque ici, tout'seule, et plus quitté...

D'une main qui semble grossièrement sculptée dans le même chêne, Eugénie caresse le plat-bord de la *Nène*, la barque ronde et lourde, trois mètres de long, qui l'a portée de récifs en courants à travers tant de marées, de calmes et de tempêtes. Ensemble, l'une supportant, l'autre poussant, les deux Nènes ont fouillé les roches où s'embusquent le congre et le homard, chassé le lieu, guetté le pironneau. Maintenant, les voilà vermoulues, tirées au sec.

— Non, jamais mariée, jamais un bon ami. Non, non! Rester à la maison, pas d'ça pour Nène! Je cherche mon pain moi-même, tout'seule. Comme ça, je suis bien libre de virer à mon idée. Je peux partir, aller au continent si ça me plaît, même chez vous à Paris. Qui donc m'empêcherait?... Ah! oui, je suis contente comme ça, tout'seule!

« Toute seule » ! Cela revient à chaque phrase, craché comme par une vieille chatte irascible. Le geste brusque d'une prise affirme la volonté d'indépendance. Savoir qu'on peut aller partout, même à Paris, et rester dans sa cabane au creux de la lande, c'est peut-être la sagesse. Et Nène, forte de son inutilisable liberté, n'a jamais dépassé le From-Veur.

— Venez à la maison !

La porte verte, à demi-cachée par un grand myrte, s'ouvre sur un péle-mêle marin et terrien, en ressemblance avec l'habitante. Il y a une armoire à l'ancienne mode, un lit-clos peint en bleu et sculpté de rosaces, une longue table flanquée de deux bancs. Aux solives, des oignons se balancent entre une glène de filin et un bouquet d'hameçons. Au-dessus de la cheminée, entourant de pieuses images enluminées comme des icônes russes, une guirlande d'ampoules électriques et de boules de chalut jaunes et vertes s'allume au soleil couchant de reflets roses. Sur le rebord de la fenêtre, quelques dahlias flambent contre le bleu verdissant de la mer.

Nène déplie pour moi ses rôles, des lettres jaunies, des photographies effacées, tout son vieux passé embrumé.

Ses rôles portent ironiquement l'étiquette « plaisance », avec interdiction de vendre sa pêche. L'injuste loi est ainsi faite : une femme a le droit de payer l'impôt, de sauver des gens, de bourlinguer toute sa vie avec la même peine, les mêmes risques qu'un homme, mais elle ne peut être inscrit maritime, donc gagner officiellement son pain et toucher une petite pension quand elle est usée.

— J'suis pas été à la pêche cette année. Trop mauvais temps. Les rhumatismes sont dans mes

jambes. Attendez voir le printemps prochain ! J'y retournerai, gast ! tout'seule !

D'un coup d'œil vers la fenêtre, Nène Tual, le menton haut, défie encore l'ennemie nourricière.

Pauvre vieille pêcheuse, tu ne navigueras plus que sur la houle des landes, coupant l'ajonc et la fougère, poursuivant tes moutons et ton rêve. La terre t'a regagnée. Mais tu dis quand même : « Je suis libre », et l'espérance est toujours jeune dans ton vieux cœur viril.

## VI TEMPÊTE

Pour une tempête, c'est une belle tempête !  
Ce n'est point qu'elle ait plus de force que bien d'autres que vous pouvez voir sur les îles et sur les côtes du Finistère à l'équinoxe d'automne. Ce n'est pas cela que je veux dire. Non, la beauté d'une tempête dépend de ce que le vent et la mer rencontrent sur leur route quand ils arrivent au grand galop des fonds du Suroît.

Quand ils trouvent Sein ou Molène, plates et douces, c'est simple: ils passent par-dessus, l'un poussant l'autre, et tout est dit. Mais quand ils se cognent à Ouessant, braquée sur eux comme une pince de crabe en défense, ça les enrage !

Belle tempête... Oui, pour celui qui, bien d'aplomb sur la lande, derrière un *goasheddou*, a le loisir d'admirer les volutes des vagues, et comment elles se gonflent et courent se pulvériser en gerbes d'écume contre les rochers. Mais le marin occupé à tirer de là sa barque et sa vie ne fait point tant de phrases. Il grogne: « La mer est grosse, vat ! ». On sait ce que cela veut dire.

Cette tempête-là nous est tombée dessus ce matin, avec le flot, dans le bateau à Louis Piqueur, là où la Chaussée de Keller borde d'un rivage sous-marin le grand courant du Nord, le From-Rus. Un mauvais endroit à cause de la force des remous qui poussent vers les écueils. Mais si nous avions

été de l'autre côté de l'île, nous aurions rencontré le grand courant du Sud, le From-Veur, et d'autres écueils. Il n'y a pas d'eau tranquille autour d'Ouessant.

Louis Piqueur n'est pas ouessantin; c'est un gars de Molène, canotier du bateau de sauvetage *Coleman* et pêcheur de langoustes. Ça lui plaît de venir mouiller ses casiers dans ces eaux pourries d'écueils et de courants. C'est son domaine à lui tout seul; là, il est sûr que personne ne lui barbotera ses casiers. Et puis, ça enjalouse les camarades.

— Les autres, ils ont toujours peur de recevoir des plumes. Dès qu'ils ont doublé la pointe de Pern ou le Stiff, les voilà perdus ! Ils ne sont plus en France !

D'une île à l'autre, ça fait toujours plaisir de se traiter de vaurien et de pirate. Ça donne du courage.

A vrai dire, la tempête n'est pas arrivée sans crier gare. On la sentait venir dans l'aube terne, dans le vent mouillé. Au sud-ouest, la mer roulait déjà son tambour de guerre. Et les mouettes l'annonçaient à cris perçants et tristes, des milliers de mouettes folles qui fuyaient la côte, tourbillonnaient comme des chiffons et s'abattaient au creux des stangs.

Louis Piqueur a bien hésité à m'emmener.

«... Puisqu'elle y tient, la Perrine ! Après tout, elle sait bien ce qui l'attend !... »

Quant à lui, il avait mouillé ses casiers hier entre Keller-Vihan et Kinzy, dormi à Porzpaol dans son bateau, et il n'est pas homme à perdre son bien sans se défendre.

Donc, on a hissé la voile sous le ciel bas; on a remonté la baie de Lampaul en louvoyant de



Feunteun-Velen à Locgweltas, doublé les feux de Nividic et de Men-Garo. Aux manœuvres, Gwennik, le frère de Louis, et son fils, le petit Denis, en avaient plein les bras.

De longs rouleaux soulevaient la barque, passaient dessous, la basculaient aux virages; des vagues plus courtes tentaient de l'entraîner dans leur danse. Des îlots blancs marquaient les roches à fleur d'eau.

Mais Louis Piqueur tenait la barre solidement calée sous son bras, et celui qui avait besoin de se rassurer n'avait qu'à regarder sa figure carrée, aux yeux durs et tranquilles, aux narines élargies pour mieux flairer le vent — une gueule de flibustier qui serait honnête homme.

On filait nord-est, vent arrière. Le petit cotre, chevauchant les remous, se faufilait comme un béluga entre les récifs. Louis Piqueur, arc-bouté à sa barre, nommait les roches qui pointaient leurs têtes noires dans l'écume.

— Tenez, celui-là, sur babord, c'est le plus mauvais écueil du From-Rus ! Y en a, des navires, là-dessous ! Quand je prends des homards à cet endroit-là, ils sont tout tachés de rouille !... Bass-Veur et Bass-Vihan où j'ai ramassé les seize hommes de l'*Arès* le 11 mai 1932, à quatre heures du matin, dans un brouillard épais... J'ai trois casiers par là... Celle-ci, vent à nous, c'est Kinzy... J'aime bien venir sur la Chaussée de Keller, y a toujours du poisson, et moi, je suis apprivoisé par ici. J'y ai mes souvenirs, comme ce soir de tempête, en 1914, où la poudre avait pris feu à bord du *Châteaurenault*. J'suis descendu dans la soute, sans ordres. Le lieutenant de vaisseau Benoît et le quartier-maître Le Gall sont venus me rejoindre; on a réussi à sortir les caisses de munitions et à les

éteindre... On a eu chaud, cette nuit-là ! J'ai même été proposé pour une prime, mais j'ai jamais rien reçu... Attention ! Regardez donc cette roche au bout de Keller-Vihan, qui a comme un grand museau pointu, la Gueule-du-Loup, qu'on l'appelle. A la saison, c'est plein de nids de cormorans... Tenez, regardez-les plonger !...

Les grands corbeaux de mer remontaient en deux coups d'aile, un poisson au bec, pour aller se poser près de leurs anciens nids, à quarante mètres de haut.

— C'est à bord du *Châteaurenault*, pendant la guerre, que j'ai sauvé le plus de monde à la fois. On était en Méditerranée. Le *Gallia* venait d'être torpillé. Avec trois volontaires, j'ai armé une chaloupe. On a ramené trois cents personnes. J'avais pas reçu d'ordres encore cette fois-là. Laisse courir ! S'il fallait toujours des ordres, le monde pourrait bien crever en attendant ! Eh ! les gars, attention à vous !

Un paquet d'eau sauta par-dessus bord comme une bête. C'était le signal. Le vent avait fraîchi. Ça écumait de partout. Vous n'auriez pas pu dire, dans tout ce blanc et cette grisaille verdie, roussie, dans ce tourbillonnement d'eau, embruns et pluie mêlés, où finissait la mer, où commençait le ciel.

En hâte, les hommes cherchaient les plaques de liège peintes en rouge et blanc, enfilées sur une tringle, qui marquaient les casiers. Les remous les avaient drossées contre les têtes de roches. D'un coup de barre, Louis Piqueur fonçait dessus, le temps que Gwennik les croche au passage avec son harpon, et redressait la barre avec une souplesse précise de poisson ou d'oiseau.

C'était un jeu passionnant.

Blanc et noir, bien d'aplomb au milieu du bestiaire pétrifié de Pern, le phare du Créac'h nous regardait peiner; de le voir, si proche, si net, et solide, on se sentait moins seuls, moins abandonnés. Et aussi, en contre-bas du phare, nous regardaient le Roi Gradlon, raide dans sa chape de granit, et la Reine d'Angleterre avec sa couronne à trois fleurons, et leurs gardes d'honneur, tous debout dans les vagues qui leur montaient aux genoux.

Dans le suroît de l'île, la pointe de Pern se tendait vers nous, comme une griffe. Les hommes se sont bien efforcés de la désarmer avec leurs phares, leurs tourelles, leurs sirènes et leurs canons de brume. Tout cela crie et tonne et fait des signes:

— N'approchez pas, vous autres du large! Ici nous sommes Ouessant, Pern, avec tous nos récifs!

Mais les petits cotres de pêche se fauillent entre les roches avant le gros de la tempête; leurs matelots sont là chez eux et ils retrouvent de vieilles connaissances, des visages habituels dans cette foule géante qui les épie, entassée le long de la côte pavoisée d'écume, de cascades et de jets d'eau. Monstres grouillants, guetteurs ou menaçants. Gueules béantes, pattes crispées. Et les moines, les saints et les chevaliers. Tous en pierres grises, saignantes de lichens roux, verdies comme des noyés, métalliques comme des écailles et des cuirasses. Les uns tirés au sec jusqu'au milieu de la lande, les autres à demi immergés dans les remous qui grondent sans fin dans les gouffres.

La mer tout autour, jusqu'au bout du monde.

Sentinelles de pierre, ils virent passer les galères grecques et romaines qui allaient aux Iles Cassitérides chercher l'étain, le murex et les pierres gemmes. Et, quatre siècles avant Jésus-Christ, les navires de Pythéas de Marseille et des premiers

géographes qui commençaient l'exploration du monde. D'après leurs récits, Eratosthène, Strabon, Pomponius Mela, Pline et Ptolémée parlent d'Uxantisenà avec crainte et vénération: des druides et des prêtresses s'y livraient à un culte mystérieux en relation secrète avec des sanctuaires grecs comme celui de Samothrace.

Plus que tout autre, disait Pomponius Mela, l'oracle de Sena attirait les pèlerins des Gaules. L'île était le seuil redoutable de la Mer Extérieure, séjour des âmes et demeure du Soleil couchant. Pour les Celtes, Gaëls et Kymris, elle était le sanctuaire de Bel-Héol, puis d'Esus, dieux du Soleil, de la Force, des principes créateurs.

Le nom lui-même de Sen ou Sena, en vieil irlandais, implique une idée d'ancienneté et de vénération<sup>1</sup>.

Ici, à Pern, parmi la horde d'apocalypse, s'élevait un temple entouré d'un cromlec'h dont l'amiral Thévenard décrit encore les ruines au XVIII<sup>e</sup> siècle, des dolmen pour les sacrifices, des menhir symbolisant le soleil, tout un peuple de pierres levées pareilles à celles de Plouhinec-en-Hennebont, vous savez bien, les pierres géantes qui, tous les cent ans, abandonnent une nuit leurs trésors pour aller boire à la rivière Intel!

Un collège sacerdotal de Druides, Ovates, Bardes et Prêtresses, vêtus de lin blanc et couronnés de lierre, portant au cou l'Œuf de Serpent et le Cercle mystique suspendus à une chaîne d'or, étudiaient les astres, les plantes, le vol des oiseaux et le sang des victimes, déchainaient les tempêtes contre le profane qui tentait d'approcher, les apaisaient, et dévoilaient l'avenir. De tous les promon-

<sup>1</sup> Cf. P<sup>er</sup> BIANCHI de MÉDICIS.

toires et des brèches ouvertes sur des chaos dantesques, depuis Cadoran et le Jeu-de-Boules-des-Païens jusqu'à Roc'h-ar-Païanet et la pointe de Pern, émanaient l'épouvante et la mort, et aussi l'espoir en les Îles Bienheureuses, patrie des âmes celtes que, seuls, les Druides apercevaient parfois, mirage féerique nimbé de l'or du Couchant.

Ouessant a été dépouillé de sa légende druidique au profit de la petite île de Sein. Or, Uxantisena était située en face « du cap le plus occidental de l'Armorique ». Regardez la carte: la côte la plus occidentale n'est-elle point l'extrémité du Léon, d'Argentan à Porzpoder? Et à l'époque de Mela, quand les Grecs et les Romains contemplaient cette forteresse dressée sur la route des Cassitérides, il n'est pas sûr que Sein fut déjà détachée du continent.

Mais, dans les souvenirs de chaque île de Bretagne, flotte une période imprécise, peuplée de Génies et de Fées, où l'âme celte peut librement dérouler ses rêves d'orgueil et puiser la notion de merveilleux qui lui est nécessaire.

Tout ce qui reste à Ouessant de son passé légendaire, c'est la table gravée de Cadoran que personne n'a vue et la Corne des Gaules, le menhir de Lampaul. La science et la nouvelle religion ont achevé l'œuvre du temps; les pierres mystiques, témoins de rites venus de l'Inde pour s'épanouir et mourir en ces lieux sauvages, sont maintenant prisonnières dans les murailles des phares et de l'église.

Du Ve au XVe siècle, saint Pol-Aurélien et bien d'autres moines navigateurs apportèrent la Croix, et la farouche Païenne courba enfin la tête. D'abord vassale des évêques du Léon qui la cédèrent à

René de Rieux, gouverneur de Brest, elle devint sous Henri IV un marquisat; Louis XV en fit un domaine royal. Etrange domaine de pierres et de tempêtes!

Vigie du vieux monde, elle en a guetté l'histoire au cours des siècles. Après les galères antiques, elle a vu les Armadas, les caravelles, les rapides voiliers corsaires, les grands navires d'or des Marines royales, lougres, flûtes, corvettes et frégates, et ses récifs renvoyèrent l'écho de bien des canonnades. La gloire navigua sur sa mer sauvage, une gloire souvent bretonne, la gloire pompeuse des grands siècles déployant ses ailes lumineuses parmi les voilures blanches, ou bien reposée noblement à la proue haute des navires. La *Belle-Cordelière* d'Anne de Bretagne, Jacques Cartier allant fonder le Canada, la *Belle-Poule* canonnant l'*Aréthuse*, la *Surveillante* s'acharnant sur le *Québec*, la flotte de Charles du Chaffault le Nantais, l'escadre qui partait pour l'Amérique au secours de l'Indépendance.

Et tous les autres, les obscurs, non les moins héroïques, tous ceux qui avaient pour adversaires les écueils meurtriers tapis dans les courants complices, ceux que l'ouragan déchirait, que la brume égarait et qui se sont engloutis sur la Chaussée de Keller, à la Pointe de Pern, dans les profondeurs glauques du From-Veur.

Maintenant, Ouessant est bien exorcisée. Elle porte son église sur son cœur, une chapelle à chaque bout; elle se signe avec ses Calvaires blancs, et les ailes noires de ses moulins.

Mais on dit que les beaux navires vaincus s'éveillent parfois, dans les crépuscules rouges des veilles de tempêtes, et que leur flotte navigue parmi les feux et les nuages des ciels bouleversés.

Ce soir, les récifs processionnaires dansent leur ronde diabolique dans ma tête meurtrie de vent. Mais la maison est paisible, seule sur cette falaise ronde où miaule doucement une petite chouette. Dans la grand'salle, en bas, la respiration opprimée de tante Marie-Michelle et le battement de l'horloge à fleurs vont au même rythme.

Ma chambre est toute vernie comme une cabine de navire.

Le jour, les croisées encadrées de vert vif y projettent à travers les vitres anciennes une lumière d'aquarium. Le soir, la Jument pose un œil orangé à la croisée du sud. Par celle de l'ouest, le Créac'h fait tourner à travers la chambre, chaque seconde minute, une courante croix de lumière. Tour à tour, une boiserie, un cuivre, le pied du lit, la grande armoire, les poutrelles vernies brillent et s'éteignent.

L'obscurité se fait et se défait. Les ombres nocturnes et les fantômes de pierre sont conjurés.

Demain, comme chaque jour, je m'en irai à travers l'île et je découvrirai un nouveau visage d'Ouessant. Son vrai visage de demain. Tous sont vrais l'un après l'autre : la douceur des villages gris, le frisson des champs sous la caresse du vent, les ravins humides et la lande brûlée, le port et les fermes, bateaux et troupeaux, les lourds épaulements du Stiff, l'écroulement de Feunteun-Velen, le bestiaire hallucinant de Pern. Visage paysan, visage marin, et celui de la Naufrageuse.

Depuis les premiers hommes, combien de martyrs ?... Combien de héros ?... Combien de crimes ?.. Dans cette solitude de fin d'Occident, souffle une folie. Chacun s'y dépasse lui-même. Naufrageurs et sauveteurs ! Pillages immondes au secret des cavernes ! Orgies autour des barriques roulées

par les lames ! Courage surhumain, dévouement sans limites qui mènent les canots de sauvetage le long du From-Rus, du From-Veur, partout où la mer tisse avec son écume des suaires pour les héros.

Qu'a-t-elle fait pour eux, la Madone géante aux voiles raidis que la nature, un instant pitoyable, a dressé à Porz-Gwen, le visage incliné sous sa capuche vers les gueux blottis dans ses jupons de pierre ? Elle est là depuis toujours, impuissante comme la consolation, figure éternelle d'une Ouessant qui n'est pas l'Île d'Épouvante, l'Île d'Esus le dieu terrible, mais la grande Veilleuse aux croix de lumière, l'Hospitalière aux barques toujours prêtes.

Le Créac'h domine tout, efface tout. Il est le guide, le premier signe de bienvenue aux marins lassés qui s'en reviennent de loin, le dernier geste d'adieu à ceux qui partent, lourds d'espoirs et de regrets. Au milieu des fantômes, il est la Pensée, l'Action, la Vie. Ses rayons d'argent filent d'un trait par-dessus les récifs et la peur. Et il est bien, il est juste que l'ultime phare de l'ouest soit rayé blanc et noir comme un drapeau breton.



GROIX

## PÊCHE D'ÉTÉ

C'EST arrivé ainsi.

Le Pardon faisait rage à Douarnenez, mêlant les *glazik* et les complets-vestons, les chapeaux à guides, les casquettes de drap bleu et les belles coiffes venues de Kemper, de Pont-Labbé et des îles — Léon et Cornouailles — amenées par la mer, descendues des montagnes ou sorties des forêts.

On rencontrait des visages taillés dans le roc vers Plogoff ou Penmarc'h, sculptés au cœur des chênes dans l'ombre hantée du Menez, venus là gravement, comme à un pèlerinage; des figures rougeaudes éblouies de toute cette naïve féerie; des gosses effarés par leur propre joie; des gars, laboureurs, pêcheurs, pompons-rouges, en quête de beuveries et d'amour; des filles sanglées dans leurs corselets de velours, rondes, saines comme des fruits et pavoisées de dentelles et de tabliers multicolores.

Tout cela grouillait, chantait, la bouche pleine et le cœur en liesse, autour des baraques étincelantes, dans les relents d'alcool et le vacarme forain. Le désir flambait aux yeux et l'ivresse s'y mêlait aux lambeaux du vieux rêve coutumier. Chacun cherchait sa joie.

Alors un instinct sûr me poussa vers la mienne, hors du tumulte, par des ruelles inconnues, de

plus en plus sombres et silencieuses, jusqu'au port de pêche désert.

Un grand thonier dormait là, épaulé à une cale, debout sur ses doubles béquilles. Un réverbère le veillait. Il était tout blanc, enchâssé dans la nuit. La lumière soulignait son galbe élancé, le relief incurvé de ses préceintes, la harpe noire de ses haubans.

Il s'appelait *Belle-Hirondelle*<sup>1</sup>.

Il semblait immobile, mais, lorsque je posai ma main, geste familier, sur la lisse, je la sentis frémir d'un soupir secret où s'achevaient les grandes houles du large.

Et, de ce soupir, monta dans mon propre regret, la nostalgie des grands bateaux berceurs, des horizons nus et parfaits, des ciels instables sur la mer palpitante, des lourds poissons surgissants, de toutes les joies, de tous les efforts qui composaient notre vie riche et simplifiée.

Voilà pourquoi je suis, ce soir, au large, dans l'O.-S.-O. de Concarneau, sur un thonier aussi beau que la *Belle-Hirondelle*, pervenche de la lisse aux préceintes, flancs de neige, et que ses voiles orangées chargent d'une merveilleuse corolle.

Mes compagnons sont pareils à ceux d'autrefois, des pêcheurs bretons, de l'île de Groix. Ce sont mes amis habituels sous des visages nouveaux, et je les aime, depuis bien des années, pour leur fortitude, leur rire sans détours, leur saine joie de vivre et leur rude bonté.

Ce matin, le *Quatre-Frères* était encore amarré à Concarneau au pied de la Ville-Close, grand sou-

<sup>1</sup> En novembre 1933, j'embarquai avec Marion Sénones sur la *Belle-Hirondelle*, pour Port-Etienne. Elle devait brûler en mer l'année suivante. (*Pieds nus à travers la Mauritanie*, Plon 1936.)

venir érigé au milieu du port, dominant la vaine agitation de la ville moderne. Le beffroi muet regarde et se souvient. Vigilant, il veille de siècle en siècle son peuple de voiliers qui dressent leurs faisceaux de mâts, de tangons et de cordages contre ses vieilles murailles — beaux thoniers couleur de fleurs et d'insectes, Concarnois, Etelois, Grésillons, Lorientais. Sur leurs carènes, toutes les teintes, délicates ou violentes, s'harmonisent dans la lumière humide.

Près d'une cale, se cognaient des sardiniers noirs. Sardines argentées, thons de zinc et d'étain se partagent l'activité du port.

Dès que le patron Penhoët m'eut acceptée de bonne grâce sur la présentation de mon livret de navigation, tout fut bien vite « paré » : la visite médicale, mon inscription sur le rôle au Bureau de la Marine, mon baluchon. Fini, les robes : pantalon bleu, vareuse et chandail, et des sabots neufs claquant sur le quai.

La *Buvette des Thoniers* a résonné de chansons, de rires, de verres entrechoqués, de la gaité sonore des marins en partance.

— Allons, les gars, il est temps !

Appareillage. Les voiles ont claqué au cri aigre des poulies. C'est leur manière à elles de saluer la brise avant de se fixer, obliques, creuses, comme de grands coquillages. Le flèche s'est envolé là-haut où le mât peint en bleu s'effile dans le ciel.

L'ancre a cédé à l'effort des cinq hommes ahanant, ployés sur le treuil.

Toutes les drisses, écoutes, aussières, toulines, bosses, tout ce qu'il y a de filins à bord a glissé, rampé, s'est enchevêtré sur le pont comme de longs serpents roux et bruns.

Martèlement des sabots, bruit mat des pieds nus. Ordres brefs en breton, jurons rauques.



Le bateau a grincé, gémi, tirillé entre les forces contradictoires des hommes et des choses.

— Un, deux, han !... Un, deux, han !... A hisser le canot !

Les sacs ornés de goélettes, d'ancre et de nœuds compliqués, sont descendus dans le carré. A la cale, au poste d'équipage, les miches, mannes de vivres, barriques. Les serpents assagis dorment au soleil, lovés autour des cabillots.

Et maintenant, souffle le bon vent qui nous poussera aux lieux de pêche.

Tout autour de nous, d'autres dundeas multicolores moirent l'eau bleue de sillages argentés. Un bateau ami, l'*Arvoris*, qui nous ressemble comme un frère, fera route avec nous. Il porte aussi sur sa grand'voile les initiales L.G.X., l'indicatif de Groix. Le premier qui rentrera à Concarneau rapportera la pêche de l'autre.

Coque rose pavoisée de voiles jaunes, un thonnier, lentement, glisse sur l'eau, énorme fleur épanouie au soleil couchant, élançant vers le ciel les pistils de ses tangons. Dans son sillage, un autre, émeraude coupé de lignes citron, voiles gris-pâle, semble une gigantesque sauterelle, et les tangons abaissés deviennent antennes sinueuses, doucement incurvées.

Nous avons doublé Beg-Meil. Sur babord s'égrène un archipel d'ilots noirs.

— Les Glénans ! me jette le patron. St-Nicolas, le Loc'h, l'Île-aux-Moutons, l'Île-Cigogne... Et celle où vous voyez un phare, c'est Penfret. Y a neuf îles en comptant les plus petites.

Au pied du phare, j'aperçois des taches blanches, la verdure d'un jardin, de quelques champs.

— Des gens vivent là ?

— Oh ! juste le gardien de phare et sa famille. Il y vient aussi quelques goémonniers, des pêcheurs de passage, c'est tout... Pourtant, autrefois, il y avait quelques îliens à St-Nicolas, à la Cigogne et au Loc'h. Et depuis longtemps, puisqu'on a trouvé des pierres druidiques et des poteries du temps des Romains. Après, les Glénans ont appartenu au monastère de St-Gildas-de-Rhuys. Quelquefois, un ermite venait se faire une cabane qui servait de chapelle. Une tempête ou l'autre finissait par emporter la baraque, et l'ermite s'en retournait chez les moines... On voit aussi des ruines. Du temps des rois, on avait construit des viviers à homards, une presse pour conserver les sardines, même un fort dans l'Île-Cigogne. Y avait assez de monde pour que le curé de Concarneau vienne baptiser les enfants et enterrer les morts. Rien n'a pu tenir le coup. Tout finissait par être démoli par les tempêtes ou brûlé pendant les guerres. C'est pas habitable ! Moi, j'aimerais mieux vivre toute ma vie sur mon bateau que sur des îles pareilles !

— Chacun son idée, interrompt Tudy, le doyen du bord, y a des gens qui aiment ça ! Mon père a bien connu à Concarneau l'Abbé de Marhallac'h qui s'était établi au Loc'h... Pourtant, il n'était pas forcé. Il avait voyagé ; il était allé à Paris, même qu'il avait été aumônier des mobiles bretons pendant le siège. Il avait un beau château, Perennon, sur la rivière de Kemper, un bateau de plaisance et tout. Et instruit, donc ! et bien estimé de son évêque et de tout le monde ! Ben, chaque samedi soir, fallait qu'il mette à la voile pour venir dire sa messe du dimanche aux îliens. Ils étaient une centaine à ce moment-là... Les Glénans, c'était son paradis, à M. de Marhallac'h, et à force de supplier l'évêque de Kemper, il avait

obtenu la permission de s'établir curé au Loc'h. Un pêcheur qui vivait là avec sa famille lui donna la main pour l'aider à construire sa chapelle de Notre-Dame-des-Iles. En planches, avec un toit en carton goudronné! Dedans, un morceau de toile à voile séparait un coin pour son habitation. Dame, vous pensez bien qu'il n'avait pas assez de bois pour se faire une cure en surplus!... En hiver, c'était pas tous les dimanches que les paroissiens pouvaient venir des îles, rapport aux ouragans. L'abbé vivait là comme un saint ermite des anciens temps, tout seul, tantôt à la prière, tantôt à la pêche. Fallait même qu'il aille chercher son eau douce à la citerne du Fort-Cigogne qu'on avait abandonné après un incendie. Il était content comme ça!

— Il est resté longtemps?

— C'était pas l'idée de son évêque de le laisser là comme un sauvage. Au bout de deux ans, il l'a nommé Vicaire général de Kemper, avec ordre de rallier au plus juste.

— Je pense qu'après lui, c'en a été fini de sa paroisse?

— Que non! Y a encore eu des volontaires, deux ou trois recteurs... Moi, j'y ai fait la Fête-Dieu quand j'étais gosse, une année que mon père m'avait emmené au thon et qu'on avait dû mouiller près des Glénans, j'sais plus pourquoi. La terre des îles est trop petite, sans même une route, mais, sur la mer, y a toujours de la place pour le bon Dieu et pour les hommes! Alors le recteur embarquait avec le Saint-Sacrement, debout devant le mât. Dans un autre bateau, on arrimait un harmonium. Les paroissiens suivaient de même. C'était beau à voir, toutes ces barques de pêcheurs et de goémonniers pavoisées de bannières et de fleurs d'ajonc, qui s'en allaient sur la mer, pleines

d'iliens chantant des cantiques! Les mouettes volaient autour de nous comme elles font quand on pêche... Au Fort-Cigogne, le gardien avait préparé un reposoir dans l'ancienne cuisine. Quand la procession a débarqué, la femme s'est mise à taper des couvercles sur les grandes bassines de cuivre, qu'on aurait dit le tonnerre, ou comme des tambours battant aux champs. Chacun faisait ce qu'il pouvait! Pendant le repos, elle a servi à toute l'assemblée des crêpes et du cidre dans la cour du fort. Après, on s'est embarqué en vitesse pour revenir à la chapelle avant la nuit... L'hiver d'après, celui de 1883 (j'm'en souviens bien, c'était l'année de ma communion), une tempête a démoli Notre-Dames-des-Iles, comme les autres. Ça s'est trouvé que les gens sont partis; le recteur est retourné au continent, et ça a été fini encore une fois.

Pendant que le vieux Tudy remuait ses souvenirs, les Glénans avaient disparu à l'horizon. Toutes petites et nues, elles avaient donc, elles aussi, cette grandeur que les îles trouvent ailleurs que dans la richesse et l'étendue: dans l'attachement tenace des iliens, leur fière pauvreté et leur courage têtu, dans le renoncement d'un ermite, dans une procession qui s'en va sur l'eau, chargée de bannières et de fleurs, sous un grand ciel d'or où volent des mouettes.

7 heures. L'odeur de la cotriade se mêle à la brise marine. Voici le mousse et sa marmite aussi noirs l'un que l'autre.

— A vous l'honneur!

Une assiette de fer à la main, chacun à son tour saisit entre le pouce et la pointe du couteau les maquereaux et les patates brûlantes qui bourrent la panse du chaudron.

Nous sommes assis en rond, l'écuelle sur les genoux, la timbale de vin violacé entre les pieds. Affreux, ce vin de thonier mêlé de je ne sais quel produit chimique pour l'empêcher d'aigrir. Quant à l'eau, elle a un tel arôme de vieille futaille !...

Donc, tout l'équipage est là, au repos, entre l'artimon et le banc de quart : le capitaine, quatre matelots et un mousse. A bord du *Quatre-Frères*, il y a en plus Petit-Louis, huit ans, que son papa emmène au thon pour la première fois, et Marquis, classique chien-marin noir et blanc, aux beaux yeux roux luisants de tendresse sous la broussaille des sourcils.

La première fringale apaisée, les hommes parlent entre eux dans cette belle langue bretonne, rude et douce à la fois, comme le caractère de la race et la beauté de mon pays. Puis, on risque quelques mots à l'adresse de la « passagère ».

— Alors, comme ça, vous voilà partie au thon ?

— Vous allez trouver le temps long ! Avec des calmes comme on en a dans cette saison-ci, la tournée pourrait bien durer dix à quinze jours !

— Va pour quinze ! On ne s'ennuie jamais à bord d'un beau bateau.

— Oh ! pour ça, c'est un des plus forts dundees de Groix, m'explique fièrement le capitaine qui tient la barre tout en mangeant. Il fait soixante-sept pieds de tête en tête, dix-neuf par le travers, cent-vingt tonneaux jauge nette ; nous sommes lestés avec quarante-quatre tonnes de scories. Et, pour la vitesse, on ne craint personne.

— C'est que la vitesse, voyez-vous, c'est tout pour le succès de la pêche. Faut que les lignes trouvent de la résistance pour être bien tendues, pas trop profond, et que le thon, qu'est malin, n'aie pas le temps de regarder l'appât.

L'appât, c'est une touffe de crins blancs ou de paille de maïs effrangée dissimulant un double hameçon argenté long d'une dizaine de centimètres. Filant entre deux eaux, ça peut vaguement avoir l'air d'un poisson.

— Quel sacré beau temps de touriste, bougonne un matelot. Pourvu qu'on trouve les vents par là !

— Encore une marée de calmouche, gast !

De questions en questions, j'apprends que les moteurs ne peuvent remplacer la voilure, car le thon est très sensible aux moindres odeurs d'huile ou d'essence, aux plus légers mouvements d'eau. Même si le moteur, employé seulement pour faire route, est stoppé pendant la pêche, le faible remous de l'hélice reversible l'effraie.

— Un armateur a essayé, l'an passé, à Concarneau. Il croyait tout ramasser avec son outil : ben, il n'a rien eu du tout !

Braves thons !...

Le mousse, qui, aidé de la large langue de Marquis, a fini de rincer la « vaisselle » à grands seaux d'eau de mer, apporte maintenant l'énorme bouillotte de thé à la menthe, et la conversation reprend dans la fumée des cigarettes et de l'infusion parfumée.

Le thon blanc, dont le vrai nom est « germon » (son nom breton aussi) apparaît dans les eaux espagnoles au printemps. Les deux cents thoniers de Groix célèbrent leur Pardon le deuxième dimanche de juin, et en route jusqu'à fin novembre avec les flotilles des Sables, des îles, du Morbihan, du Finistère. Le thon remonte peu à peu vers l'Angleterre, redescend dans le sud, puis disparaît. Le reste du circuit est mystère abyssal.

Les pêcheurs, eux, hivernent sur des chalutiers, cargos, remorqueurs, même dans la navigation

fluviale, besogne mal payée parce qu'instable. Dès le printemps, l'appel du thon, irrésistible, les ramène vers la pêche ancestrale.

— Nous, Grésillons, on a ça dans le sang; quand la saison est venue, faut qu'on parte!

— Allez, hop! les gars, au tangons!

Les tangons sont deux longues perches de châtaignier, fixées au pied du grand mât; au repos, elles s'élèvent parallèles à ce mât qu'elles dépassent de plusieurs mètres. Abaissées pour la pêche, elles forment avec lui un angle de 30 à 40 degrés. Ce sont ces tangons, incurvés vers le milieu par les balancines, qui donnent au thonier son allure si souple et vivante.

Sept lignes sont attachées à chaque tangon, reliées à la lisse par des hâle-à-bord. De l'extrémité à la base: la *ligne du large*, le *gros-plomb*, la *deuxième*, la *troisième*, le *petit plomb*, la *quatrième* et la *cinquième*. Les longueurs des lignes, le poids des plombs sont calculés de manière qu'en déhalant le poisson, on n'embrouille pas tout le système.

À l'arrière, trois lignes, les *bonhommes*, passent sous la poupe et se rejoignent à une cloche derrière le mât d'artimon en haut duquel est fixée la *dix-huitième* ou *sabaille*, la plus longue, quarante-quatre brasses.

Chacune est terminée par deux ou trois mètres de goudraïne, mince fil de laiton moins visible dans l'eau que le filin. Les lignes sont tendues à l'aube, et, à la relève du soir, on suiffe soigneusement les crochets.

Pendant que les hommes installent les lignes, je visite le *Quatre-Frères*. À l'avant, je me coule par une étroite échelle verticale dans le poste, admirant l'acrobatie du mousse quand il grimpe avec sa lourde marmite brûlante. Là est sans doute

l'explication du partage équitable de suie entre lui et le fond de cette marmite. Au centre du poste, trône, unique meuble, le poêle. Autour, le long de la carène, des cadres de bois mal équarri, bourrés d'un pêle-mêle de paillasses, vêtements, vivres, graisseux et enfumés.

Je pousse la porte de la grande cale. Dans la pénombre surchauffée, je peux m'imaginer avalée par quelque gigantesque monstre marin dont se voient, saillantes, les côtes et les vertèbres. Il a avalé avant moi, des amas de voiles et de cordages, des barriques, des boîtes de conserves, une empilée de miches, une pagaille d'objets hétéroclites. Aux flancs, encore des couchettes. Odeur mêlée: goudron, bois chaud et humide, lest et vieux poisson. Assez contente d'émerger de là-dedans vers la fraîcheur du pont.

Quel va être mon gîte, pour deux semaines?...

Le poste arrière ouvre face à la barre. En fronton d'entrée, abrités par le panneau, le compas et sa petite veilleuse. Une demi-douzaine de marches me descendent dans une pièce qui mesure bien en tout cinq ou six mètres carrés. Une table est fixée à la cloison. Au-dessus, une image pieuse et un calendrier se balancent côte à côte. À droite et à gauche, deux coffres forment bancs, en même temps que marche-pieds, pour grimper dans les couchettes, espèces de lits-clos fermés par des volets à glissières. Celles de l'arrière n'ont qu'une place; celles de l'avant, plus larges, sont partagées en deux cadres.

Un matelot arrive juste pour me renseigner:

— J'ai mis votre bagage dans votre cadre, celui en abord du mien. La paille est neuve; personne n'a encore dormi là cette saison. Vous serez comme une princesse!

Je ne suis pas absolument enthousiasmée ! J'aurais préféré une couchette solitaire mais mon futur voisin de dortoir m'explique qu'elles sont moins confortables, qu'il y a des traverses, des courants d'air... et je comprends que leurs heureux propriétaires ne désirent pas déménager !

C'est vraiment la vie de famille ! J'aurai aussi ma part du placard de l'équipage, grand comme une armoire de poupée : il y a la planche des portefeuilles et livrets, celle des objets de toilette, etc.

Toute la bande arrive en dégringolade de gros sabots pour gréer les hameçons près de la lampe fumeuse.

— C'est pas difficile. V'la du gros fil à voile ; vous faites une cinquantaine de demi-clefs autour de la hampe. Le tout, c'est de bien souquer, autrement le thon filerait avec le crochet.

Je m'applique de tout mon zèle de néophyte ; je souque à m'en user les doigts. Et mon voisin, d'une secousse d'épreuve, défile mon beau travail.

Est-ce le découragement, ou l'odeur rance de la demi-douzaine de vieux cirés qui oscillent sous l'escalier ? Je ne me sens pas tout à fait dans mon assiette. Par ce calme, les voiles qui « stoquent » rageusement là-haut nous secouent plus que ne le ferait une bonne brise. Va-t-il falloir payer mon tribut annuel, perdre vingt-quatre heures dans la misère humiliante du mal de mer ?

— Eh bien, mes amis, bon courage et bonsoir ! Je m'enfouis dans la paille de mon lit-armoire et je m'endors délicieusement, à l'éternelle berceuse que chante la mer, là, tout près, de l'autre côté du mince bordage.

9 et 10 août. — Ces deux journées n'ont eu qu'un intérêt tout personnel. Suite interminable de longs

sommeils, de grogs, biscuit et infusions, maternellement servis par le capitaine et restitués immédiatement malgré les encouragements de l'équipage : « Faut résister ! Mangez donc, garne ! C'est pas être malade, ça, seulement un peu fatiguée, quoi ! » Alors, si j'étais malade, qu'est-ce que ce serait ?

Le *Quatre-Frères* louvoie lentement à travers brume et pluie fine. Un thon égaré (« l'avait sûrement envie d'se suicider, çui-là ! ») vient s'accrocher à la ligne du large. Aucune ressemblance avec les obus étamés empilés sur les quais de Concarneau. Il est irisé or et émeraude, passepoilé de lignes noir velouté et bleu outremer ; un éclair d'effroi luit en vert glauque dans ses larges prunelles. De sa queue en hélice, de tout son corps puissant, fuselé pour la vitesse, le glissement, il martèle le pont, luttant pour sa vie qu'un coup de picot entre les yeux fait écouler en long ruisseau pourpré.

11 août. — 5 heures au soleil. C'est dimanche, il fait beau, le jus est servi sur le pont. Evidemment, le vent ne risque pas d'emporter notre flèche encore aujourd'hui, mais quand on se réveille délivré du mal de mer, on est résolument optimiste.

Je découvre que, pendant ces deux derniers jours, mes compagnons d'aventure sont devenus des amis. Ils le montrent à leur manière, en s'occupant de mon instruction maritime. On m'apprend à faire le point, à discerner, sur la mer plissée fin, la course de la bonne risée qui nous arrive, gonflant les voiles des bateaux, et les étangs blanchâtres, huileux, bancs de plankton qui attirent les affamés du ciel et de l'eau. Là où plongent les oiseaux, on a chance de trouver du poisson.

La première godaille de thon à la vinaigrette me semble délicieuse; la soupe qui suit, un régal; et le « camembert », tranche de thon cru salé et poivré que le mousse plaque comme une gifle sur la bitte d'amarrage, le plus raffiné des desserts. A quatre heures et demie, nous aurons un « rata » de thon et d'autre « camembert ». Avec le café matinal, pain, beurre et... « camembert ». Au bout d'une semaine de ce régime, on prie secrètement le père Neptune de garder ces maudits poissons pour son usage personnel. A la fin de la quinzaine, on est habitué, ayant complètement oublié qu'il existe d'autres nourritures terrestres et marines.

— V'là le vent !

Ce cri du pilote nous met tous sur pieds. La grand'voile se jette brutalement sur tribord et les lignes se tendent enfin.

— Là, là, au vent ! Le gros-plomb !

Tout gros-plomb qu'il soit, il gigote en l'air comme une simple plume, sous les secousses de la bête accrochée vingt-mètres en dessous.

D'autres lignes se raidissent, soulevées hors de l'eau, et la cloche des « bonhommes », mise en branle elle aussi, sonne un carillon de victoire. Chacun est à son poste, déhalant avec les gestes mesurés et patients de tous les pêcheurs du monde, arc-bouté au pavois, courbé devant les cercles de lignes mouillées qui ont l'air irrémédiablement enchevêtrées et, pourtant, refileront à l'eau sans une boucle. Arrivé à la goudraine coupante, hop ! d'un dernier effort, le pêcheur envoie la bête à demi-noyée sur le pont. Petit-Louis ou le mousse l'entraîne sous le vent et la saigne près d'un dalot.

— Vous voulez en déhaler un ?

Si je le veux !

Surveillée par Yvon pour qui un thon représente, non un sport, mais quarante francs qui ne seront sûrs qu'une fois amenés à bord, je saute sur la quatrième ligne.

C'est long, c'est interminable pour une débutante, vingt brasses de filin qui glissent en sciant les doigts; et ce thon a des ruses diaboliques !

— Bon Dieu, c'est au moins un béluga ! Il va tout casser !

Vous lui rendez un peu de ligne, et pfutt ! plus rien. Vous l'avez sûrement perdu ! Vous regardez votre patron avec des yeux de chien battu... Pan ! une secousse brutale a failli vous faire pêcher vous-même par votre thon !

« Si je le rate, on ne me laissera plus toucher une ligne. Celle-ci ne finira donc pas avant d'avoir usé mes mains ?... Ce qu'ils vont se fichier de moi ! »

Ah ! ça y est ! Cet éclair phosphorescent dans une éclaboussée, c'est lui !

« Voilà la goudraine ! Ni adresse, ni force pour imiter les marins ! Bon sang, comment faire ! »

Bah ! emporté par la fièvre de la lutte, vous empoignerez votre goudraine à pleines mains, juste avec le mouvement de torsion (ça glisse tellement !) le mieux fait pour vous couper le petit doigt jusqu'à l'os. Mais quand votre premier thon sera sur le pont, vous cacherez vos mains en sang dans les poches de votre pantalon, vous tarez la crampe de vos bras, et, dans votre orgueil triomphant, vous répondrez d'un air dégagé aux félicitations de l'équipage :

— C'est pas si dur que ça ! Je pourrai très bien continuer.

Pourtant, le « béluga » n'était qu'un thon très modeste, quatre ou cinq kilos. Il est vrai que le poids n'y fait pas toujours grand'chose et qu'une

bonite peut donner plus de ligne à retordre qu'un gros thon.

La « matie » ou petite troupe a filé plus loin; le vent aussi. C'est tout pour aujourd'hui. Cette risée nous a valu une quinzaine de bêtes en un quart d'heure.

Je continue mon apprentissage... Vider et laver les thons est une opération importante dont dépend leur conservation jusqu'au retour. Voici la recette:

Les ouvrir du haut en bas, trancher les ouïes, gratter soigneusement l'intérieur. Puis, par deux ou trois, les queues nouées à un « boutte » fixé à la lisse, les rejeter à l'eau quelques minutes. Enfin, ils sont arrimés au « bois », deux étages de longues perches posées sur des tréteaux entre le grand mât et le panneau du carré. Une toile, relevée matin et soir pour aérer, les protège de l'humidité nocturne et de la brûlure du soleil.

— C'est du beau poisson, presque tous des comptables !

Qu'est-ce donc qu'un comptable en langage thonier ? C'est un poisson qui pèse au minimum cinq kilos. Le « demi » pèse de 2 kilos 500 à 5 kilos. Au-dessous de cinq livres, le petit thon est appelé injustement bonite.

A Concarneau, Groix, Belle-Ile, Lorient, le thon est vendu par douzaines dont le prix varie selon l'enchère. Une douzaine = douze comptables. En apparence, cela semble normal.

En réalité, l'arithmétique des marchands l'est beaucoup moins. Comme il faut quatre demis ou huit bonites pour valoir un comptable, on arrive à ce calcul ahurissant :  $4 \text{ kg. } 900 \times 4 = 19 \text{ kg. } 600$ , ou bien  $2 \text{ kg. } 400 \times 8 = 19 \text{ kg. } 200$ , les deux combinaisons égalant toujours 5 kilos ou un comptable.

En revanche, si le comptable pèse 10 ou 12 kilos au bras du déhaleur, il pèsera invariablement 5 kilos à l'usine !

— Les Douarmenistes sont malins, eux, ils ont fait grève pour exiger la vente au poids; seulement, ils ne laissent pas les autres vendre chez eux.

— Pourquoi n'en faites-vous pas autant ?

— Ben oui, on devrait... On est habitué comme ça... C'est la coutume chez nous.

Rien à faire contre la résignation bretonne en face des problèmes matériels. Mieux vaut vendre éternellement dix-neuf kilos de poisson au prix de cinq et ne pas avoir à se disputer. Ils voient bien que ce n'est pas juste; que, trimant nuit et jour loin de leurs familles, ils n'arrivent pas à joindre les deux bouts tandis que d'autres, à terre, confortablement, font fortune avec le poisson qu'ils leur apportent.

« C'est comme ça ! »

Alors on ne songe même pas que ça pourrait être mieux.

Ce soir, à la veillée, les matelots s'occupent de la garde-robe de « c'te pauvre Perrine qu'était toute trempée à tantôt ». L'un me confectionne un tablier de jardinier dans un vieux ciré, pendant qu'un autre cloue des bottes de toile à voile sur mes sabots. Entre deux essayages, je regarde la carte avec le capitaine.

Comme notre but semble lointain ! La Grande-Sole, c'est, à 100 milles S.-O. des Sorlingues, ce petit ovale pointillé, par 12° de longitude, entre 49° 10' et 49° 40' de latitude nord, sur la ligne New-York-Le Havre. Tout à côté, au sud-est, un autre ovale, la Petite-Sole. Ces bancs, riches en plankton de toutes tailles, sont un important lieu de pêche qui attire les chalutiers et dragueurs

d'Angleterre et des côtes françaises, du nord au pays basque.

— Souventes fois, me dit le capitaine, on y rencontre des morutiers sur leur retour qui nous demandent des journaux; on échange des thons contre des morues. Si seulement le vent voulait fraîchir un peu, on serait vite rendu... Maudit temps, tous les jours qu'on espère, c'est de l'argent perdu!

Loin de « fraîchir », le vent a encore « molli ». Cette fois, c'est le calme plat. La grand'voile sans appui a repris son énervant ballottage d'un bord à l'autre, à grands fracas et grincements d'écoutes et de poulies, comme impatiente de son inutilité.

13 août. — Hier, toute une longue journée de calme passée à gémir, grogner, se rôtir à plat ventre sur le pont. Interminables parties de dames, deux qui jouent, six qui regardent.

Ce matin, une bonne brise de suroît nous a accueillis au réveil. Nous filons vent arrière, accrochant au passage une quarantaine de thons. Je me suis fabriqué de superbes gants en toile à voile... inutilisables. Pas moyen de « crocher » dans les lignes avec ça ! Le mieux, c'est d'y aller de sa peau, en attendant les calus protecteurs.

A midi, le second, Kersaho, fait le point : 47° 71' 30". Si le temps se maintient, nous y serons demain, à cette Grande-Sole, sous-marine Terre promise.

6 heures, le vent d'ouest redouble, la mer brise et tout l'équipage exulte d'espoir. Le *Quatre-Frères* est magnifique, chevauchant la houle de son allure puissante. Il va, sûr de sa force, sans roulis, souple, piquant du nez au creux des lames, et se relevant

hardiment, l'étrave empanachée d'écume. Nous sommes fiers de lui.

L'*Arvoris* approche à portée de voix. Six hommes à chaque bord gueulent dans le vent, tous à la fois, pêle-mêle, renseignements de pêche, blagues, opinions météorologiques, et parviennent à se comprendre, ce qui est proprement admirable.

14 août. — C'était trop beau pour durer. Pas de pêche !

Volupté de regarder, penchée au-dessus de la lisse, loin dans les profondeurs fraîches constellées de petites méduses rousses et mauves, longtemps, jusqu'à ce que le vertige ferme mes yeux. Le plus harmonieux des crépuscules ! La mer est une douce symphonie satinée, céruléums, véronèses clairs, moirés, mouvants, sous un ciel or pâle vers le couchant, argent bleuté au berceau de la lune.

Le petit garçon chante doucement à la proue.

Tout se mêle et se fond dans une paix infinie.

Mais claquent les voiles, geint la mâture, abandonnées de la brise. Depuis six jours, on attend le vent qui se moque de nous et ne souffle un jour que pour mieux nous abandonner le lendemain.

Minuit. La cambuse étouffante est intenable. Je monte m'asseoir près de l'homme de barre. Nuit transparente, phosphorescente. Comme la terre est loin ! Et que ce serait facile de vivre toujours ici !

15 août. — Ceci est le Grand Jour !

Dès l'aube, j'ai été réveillée par une tambourinade de thons au-dessus de ma tête et le sifflement des lignes contre la carène. Une gifle de pluie



et de vent m'accueille dehors, un fort vent S.S.E. qui nous chasse grande vitesse.

— Ah bien ! Perrine ! Nous le tenons quante même, le beau temps ! Vous allez voir la vraie pêche à c'coup-ci !

Tous les visages rayonnent à l'abri des suroïts.

Des paquets de mer sautent par-dessus la lisse, éclaboussent tout le monde et redégringolent d'où ils sont venus. Beaucoup d'autres bateaux pêchent et virent autour de nous. Par bandes, les oiseaux décrivent de grands cercles et plongent en criant. La place est bonne. Chacun cherche sa vie.

Les thons passent en « mattes », thons anglais assez gros. Par moment, c'est un affolement ; toutes les lignes sont prises. Puis, rien, le temps de nettoyer les poissons jusqu'à la prochaine ruée. Il y a du travail en tous genres, pour tout le monde.

L'abominable boucherie ! On patauge dans une bouillie de sang et de graisse, on trébuche sur des thons oubliés qui glissent d'un bord à l'autre à chaque virée. Le sang nous gicle au visage, poisse nos mains, nos cirés, coule par les dallots en ruisseaux qui se fondent dans un sillage rose. Une sorte d'ivresse barbare s'est emparée du bateau. Cette pêche est une lutte passionnante. Le thon est si fort, il se défend si bien ! Il tourne en hélice, se cabre, cède, se reprend. Tant qu'il n'est pas à bord, on n'est jamais sûr qu'un sursaut brusque ne lui donnera pas la victoire. Et quand on déhale un thon de belle taille, à la ligne d'artimon, par exemple, qui mesure quarante-quatre brasses, c'est vraiment du sport !

Plus de deux cents poissons s'alignent maintenant sur les « bois ». Pour cette époque, c'est déjà une belle pêche.

Vers quatre heures, une centaine de marsouins viennent danser autour du bateau, si beaux, jouant dans l'écume. Dos de bronze et ventres de nacre ; la ligne noire qui prolonge leurs bouches dessine une sorte de rire. Logique, équilibre parfait des formes et des mouvements. Marsouins s'ébattant entre la joie de l'air et la joie de l'eau, vous me donnez toujours l'idée de la plénitude, de l'allégresse, peut-être parce que vous êtes tellement libres !

Une chance que le harpon ne soit pas gréé. Avant qu'il le soit, les marsouins sont déjà loin, cabriolant de vague en vague.

Dans le « carré des officiers », comme nous appelons pompeusement le poste arrière, où le mauvais temps nous a chassés, le capitaine décide une distribution exceptionnelle de rhum pour terminer la fête. Après cette journée de pluie, vent et carnage, c'est bon, la quiétude, la tiédeur parfumée de thé et de rhum, tous coude à coude autour de la lampe.

— Allez, vas-y, Kersaho, toi qu'as une voix de rossignol, envoie-z'en une !

*« Dessous un laurier blanc,  
La belle s'y promène,  
Blanche comme la neige,  
Belle comme le jour,  
Trois jeunes capitaines  
S'en vont lui faire l'amour... »*

L'évocation de la belle princesse, avec ses cavaliers servants, son cheval gris et son parc en fleurs, ouvre des perspectives paradisiaques à mes compagnons qui sourient béatement.

Je regarde avec amitié ces bonnes figures hirsutes, boucanées sous les bérêts verdis. — « On

finit en mer ceux qui sont trop vieux pour les gosses ! » — Kersaho, avec son visage mince et son foulard rouge, a l'air d'un corsaire élisabethien. Yvon et le vieux Tudy représentent exactement le loup de mer traditionnel.

La veillée ne se prolonge guère, ce soir, tous trop fatigués ! J'ai à peine le courage de badigeonner à l'iode mes mains tailladées de coupures avant de m'enfourer dans ma paille. Heureusement, le déshabillage n'est pas compliqué : on enlève ses bottes, son béret, sa vareuse, et c'est paré !

16 août. — Grains, risées, vitesse suffisante pour pêcher, mais le poisson n'est « pas épais ». Cinq ou six douzaines dans toute la journée. La dernière s'annonce à la nuit tombante en carillonnant aux « bonhommes », mes lignes réservées.

Les gros poissons fuselés surgissent, luisants, de l'eau sombre ; les rayons de lune dansent sur les cuirasses argentées. Il n'y a qu'un instant, le crépuscule déployait sa féerie, nuages opalescents, longues fumées violettes sur toile de fond rose et or. Tout cela s'est mué comme par enchantement en bleus lunaires. Couleurs, formes, lumière, temps : éphémère du grand large. Tout y est plus vivant, plus riche qu'au voisinage de la terre.

Le mousse et un matelot rentrent les lignes, scandant leur besogne d'appels monotones : Choque !... Embraque !... Choque !...

Petit-Louis, adossé au mât d'artimon, les mains dans les poches, siffle un vieux refrain, le regard perdu à l'horizon. Sur son front, dans ses beaux yeux gris, flottent déjà toute la patience, tout le rêve de sa race.

17 août. — Nous avons touché le point extrême de notre course, à peu près sur la Petite-Sole. Le

compas a oscillé dans sa niche et montre le chemin du retour. Matin et soir, les vents solaires nous aident. Au cœur de la journée, le bateau, accalmé, dort au soleil et sa frange de lignes pend mollement aux tangons.

Pendant la godaille du matin, la mer nous envoie celle du soir, un magnifique « poisson d'épave » noir et argent, hérissé, diabolique, que je me hâte de peindre avant qu'il disparaisse dans la marmite. Le *polyprion* se tient à l'ombre des épaves et des bateaux, se nourrissant des petits animaux parasites du vieux bois, d'où le nom que les pêcheurs lui donnent.

19 août. — Nous sommes en panne à plus de 100 milles de la prochaine usine, en contemplation devant trois cents thons au parfum inquiétant.

Le ciel, les nuages, la mer, le bateau, nos hardes, tout est éperdument bleu et blanc.

Les journées passent, paisibles et belles, sans ennui. L'Océan comble toutes les lacunes. S'il fait beau, il nous offre les jeux des méduses, fleurs tremblantes des champs marins ; si le vent souffle rude, les jeux des vagues qui se battent inlassablement contre l'étrave. Il y a toujours de nouveaux reflets, de nouveaux remous, d'autres voiles à l'horizon, de vilains cargos noirs quand nous coupons les lignes de navigation, précises comme des routes. Il y a les vols d'oiseaux et, crevant les grands miroirs mouvants, l'aileron du marsouin ou la nageoire du poisson-lune.

Il y a surtout la sensation d'être, loin de terre, évadé de son temps, sur ce voilier où l'on mène joyeusement la vie la plus fruste, avec des marins pareils à ceux de tous les âges. Il est bon de se

simplifier, d'apprendre combien peu de choses sont nécessaires.

Evadé de soi-même, aussi, libéré, car on se fond vite dans ce total de pensées, d'énergies et d'entraides que forme un équipage.

A la nuit, on hisse maintenant les feux rouge et vert au lieu du simple fanal de mât: approche de la terre et de ses contraintes.

20 août. — Au réveil, la côte de Penmarc'h limite l'horizon au nord, longue, basse, rugueuse, échine à demi-émergée de quelque saurien préhistorique.

Branle-bas à bord. De tous les coins, partent des phrases inusitées: « Hé! Penhoët! C'est core toi qu'as l'savon? » — « Quand t'auras fini avec le rasoir, tu me l'passeras! » — « Par ici, mousse! Les ciseaux! » — « Bon sang, ousqu'est l'torchon? » — « Tu pourrais pas m'couper un peu les cheveux par derrière, que j't'en ferai autant après? »

« Le » savon, « le » rasoir, « le » torchon: quand je vous dis que les membres d'un équipage ne font qu'un!

Armée d'un seau, d'une brosse et d'un pavé de savon, j'expulse le mousse de sa cambuse que je transforme en salle de bain.

A 11 heures, la cotriade réunit des convives civilisés qui se reconnaissent à peine. Pourtant, c'est comme ça qu'on était à l'appareillage! Nul ne s'en souvenait plus!

Il est grand temps d'arriver. Le mousse annonce que, s'il faut faire encore une soupe, « faudra bouillir de l'eau de mer pour la dessaler ». Comme ce vaurien a oublié d'acheter du pain au départ, celui que nous mangeons, mijoté cinq semaines dans la cale, est depuis longtemps truffé vert et jaune par une moisissure envahissante.

Tous les sardiniers sont sortis, essaim de mouchurons noirs que traverse en bourdonnant la vedette garde-pêche.

— Hé! sacré fayot de malheur! Tu pourrais pas nous remorquer au moins, pour une fois que tu servirais à quèqu'chose au lieu d'embêter le monde!

— T'étais pas si fier quand t'étais pêcheur comme les aut', gast!

— Eh! va donc, renégat, païen, prop' à rien, qu'c'est nous qu'y faut qu'on te paye à ne rien faire!

Ignorant des injures, indifférent à notre misère, le « renégat » est déjà loin. Il n'a, évidemment, aucune intention de remorquer les cinquante thonnières qui guettent le vent.

Puisque la vedette est partie et qu'il faut bien s'en prendre à quelqu'un, c'est encore ce pauvre saint Pierre qui écopé!

Si l'on peut gagner Concarneau avant la criée de cinq heures, nous repartirons dès demain matin pour Groix. C'est, en effet, le moment d'esparmer le bateau, c'est-à-dire de nettoyer et repeindre sa coque. Si peu sale qu'elle soit après trois mois de mer, le bateau est déjà moins pêchant. De plus nous avons une voie d'eau et le gui demande une réparation.

— *Aravel!* crie un matelot, la main tendue vers l'ouest. Un reflet plus lumineux à l'horizon, un frisson qui glisse sur l'eau, s'arrête, repart, approche... Tout le bateau, de la quille à la pomme du mât, frémit d'aise, vent arrière, sous la caresse tant attendue.

A 4 heures 30, le *Quatre-Frères* est enfin mouillé dans le port. Le mousse faufile son canot comme un rat entre les énormes coques parmi le réseau

des aussières, pour « envoyer » une touline à terre. On pourrait traverser de pont en pont du quai à la Ville-Close.

Le capitaine a couru à la criée où carillonne la dernière vente. Je débarque aussi, titubant sur la cale: j'ai perdu l'habitude de la stabilité. Pêcheuses et sardinières m'entourent instantanément, avec l'étonnement effrayé des Bretonnes pour les choses de la mer:

— C'est-y vous, la demoiselle qu'a été au thon avec ceux du *Quatre-Frères*? *Ma Doué beniget*, qué cœur que vous avez!

On me pose des questions à n'en plus finir. Un groupe de touristes me regarde d'un air parfaitement dégouté!

Quand je reviens à bord, les acheteurs commencent à défiler, examinant sans mot dire notre pêche soigneusement débarbouillée de ses moisissures.

Maintenant, à l'ouvrage! Pendant que le capitaine se débrouille pour la vente, il s'agit de débarquer nos poissons en vitesse. Arrivés trop tard, nous n'avons plus trouvé de déchargeurs. Trois cents thons, arrimés par la tête et par la queue, à déficeler! Le hasard me place dans l'équipe « côté tête ». Allongée sur le pont graisseux, nez à nez avec les thons qui me bavent dans la figure une affreuse huile rance, je déficelle comme si ma vie en dépendait, fière d'être, pour une fois, vraiment utile.

Deuxième épisode: tout le monde à la chaîne pour passer les thons dans la barque, seconde chaîne pour les empiler sur le quai, encore la chaîne pour les hisser dans le camion de l'usine. Ça fait en somme neuf cents thons à « soulager »! Aussi, cinq minutes plus tard, je serai toute con-

tente de regarder, du haut du camion, les usinières qui déchargent à leur tour.

A la pesée, nous n'avons que soixante demis. Au découpage, épreuve finale, neuf poissons seulement sont trouvés avariés. Il paraît que nous rapportons la plus belle pêche de ces jours-ci!

Tournée de retour à la *Buvette des Thonniers*. Enfin, à 9 heures, nous rentrons à bord, affamés et fourbus. Ceux de l'*Arvoris* sont là aussi. La gaité est générale: les ventes ont été bonnes. La nôtre: 9.476 francs.

Attendez avant de dire que la pêche au thon est un pactole. On soustrait du total les vivres et divers frais. Puis, on divise le reste en 11 parts  $\frac{1}{4}$ : 5 aux armateurs, 1 et  $\frac{1}{2}$  au capitaine, 1 à chaque matelots,  $\frac{3}{4}$  au mousse. La part, cette fois, est de 800 francs environ, gagnée en quinze jours de pêche et trois jours que le bateau va chômer à Groix. Il y a aussi les invalides à payer. Cette marée a été fructueuse, mais en début et fin de saison, le thon est plus rare. On rentre parfois avec quatre ou cinq douzaines, même moins; on perd du temps par les calmes comme par les tempêtes. Quand cinq mois de campagne permettent à un matelot de mettre trois ou quatre mille francs de côté pour l'hiver, on peut dire que c'est une bonne année. Cela ne permettrait pas de faire vivre la nichée qui attend là-bas dans l'île, si les femmes ne travaillaient pas aussi.

Vers 11 heures, quand j'espérais pouvoir enfin dormir, un vacarme de sabots et de disputes nous fait monter précipitamment sur le pont. Kersaho y parlemente avec des pêcheurs ivres qui veulent à toute force envahir le bateau. Cela tourne vite en une interminable bagarre de marins. Les couteaux sortent des poches, les sabots

volent comme plumes, et chacun crie à celui d'en face :

— Viens un peu, si t'es pas un feignant ! Viens-y donc, que j't'égorge !

Au petit jour, chacun est à bout de souffle et d'injures, les couteaux se referment, le mousse repêche les sabots, et personne, Dieu merci ! n'a une égratignure.

22 août. — A 9 heures 30, le bateau-pilote nous traîne à l'entrée de l'avant-port avec l'*Arvoris*. Adieu Concarneau et ses drames !

Pas d'encombrement sur le pont : juste l'homme de barre, Marquis et moi ; les autres dorment à poings fermés. J'en profite pour faire ma lessive en bavardant avec Yvon.

— R'gardez voir, ce grand-là, de Lorient, qu'on laisse en arrière, c'est un Parisien !

— ???

— Oui donc, pendant la guerre, les thons avaient l'temps d's'amuser ; les dundees faisaient le cabotage. Y en a eu beaucoup d'coulés sur les mines. Fallait remplacer les bateaux perdus aux armateurs. Alors l'État les a fait construire sur ses chantiers à Paris. Ils ont été armés à Lorient, mais pour les coques, vous comprenez, c'était pas ça ! C'était plein d'aubier, et pis ça n'avait pas d'vitesse ; le gabarit n'était pas bon, quoi ! Ces gars d'Paris, y n'connaissent rien de rien, pas pus les thons qu'les thonnières. Un armateur qui veut un dundee, il fait construire chez nous, par des charpentiers qui font ça de père en fils, même qu'ils sont à moitié pêcheurs eux aussi. L'État, lui, y s'en fout. « T'as perdu ton bateau ? qu'y dit. Tiens bon, en v'là un autre, t'as pu rien à réclamer ! » Les trois quarts de ces bateaux-là n'ont pas pu

faire campagne. On les a revendus pour le cabotage, le chalut, la langouste. Y en a même qu'on a maquillés en yachts !

Un jet de chique par-dessus la lisse indique mieux que toute phrase le mépris d'Yvon pour ces Parisiens « qu'ont jamais vu de thon ». Faire construire des thonnières en pays thonnier, par des spécialistes compétents, c'eût été vraiment trop logique pour l'Administration maritime. On en a vu bien d'autres depuis Colbert !

Marquis s'agite fiévreusement. Il sait parfaitement où nous allons, aussi sûr que s'il voyait déjà sa petite maison blanche, à Clavezic. Petit-Louis aussi, qui aperçoit le premier son île. Colomb n'a certes pas été plus ému quand la vigie a crié « Terre ! » que Petit-Louis annonçant dans un grand rire :

— V'là Groix !... Et pis la Tour !

Nous taillons la route, grand large et bon vent. L'île grandit, s'allonge, massive, immense vaisseau demâté aux flancs abrupts, crénelés de précipices, d'éperons rocheux, entaillé de grottes et de petites plages. Dans la lutte, la mer a marqué ses dents. A l'extrême pointe, un phare blanc signale l'énorme épave.

A l'approche, Yvon, le bras tendu, nomme pour moi les villages clairs dont les noms chantent : Kerlivio, Moustéro, Clavezic...

Le patron a pris la barre. Jusqu'à ce que le *Quatre-Frères* soit rangé dans Port-Tudy, il ne la confiera à personne. Son visage a une expression que je lui ai déjà vue entre Concarneau et l'Île-aux-Moutons et le jour de la grande pêche : l'air têtue et soucieux du marin au combat, un air de guetter, et aussi de quelqu'un qui jette ou relève fièrement un défi. Sous les sourcils froncés, les

yeux ne lâchent pas l'alignement des « marques » : les phares de Lorient et de Groix, un rocher, un village, et, sur le bras de mer qui sépare l'île du continent, les rivières pâles et sinueuses que les courants tracent sur l'eau bleue.

— Les Coureaux... la Basse des Bretons... pas le moment de blaguer !

La barre rejetée sur tribord redresse soudain le dundee, cap sur Lorient.

Et vire de nouveau pour la dernière fois ! Droit sur Port-Tudy !

Les tours rayées noir et blanc qui marquent la passe ouvrent devant nous les colonnes d'un portique géant. Et, dans le ferraillement des raques et des drailles écorchant les mâts, dans le froissement lourd des voiles amenées, le *Quatre-Frères* s'élançe, précis et souple, la proue orgueilleuse, de cette allure triomphante qu'ont les grands voiliers qui rentrent de haute mer.

## II

## GRÉSILLONNES

Derrière ses deux bœufs roux et blancs, Garit pousse la charrue d'une main qui ne vacille point. Ses appels rauques : « Rrà !... Dendro !... Rrif !... » se perdent très loin dans l'infini du ciel et de l'eau. Ni murs ni collines ne les répercutent. Autour d'elle, Groix s'allonge, nue, et sa beauté sauvage ne requiert aucune parure.

Sur le chemin qui remonte du port, un mousse s'en va, le sac à l'épaule, ses sabots à la main et une chanson aux lèvres, la même qu'il chantait pendant ses heures de quart :

*« Qu'elle est belle, mon île, au sein de l'Atlantique  
Comme un vaisseau !... »*

Oui, elle est belle dans la simplicité essentielle de ses lignes que ne trouble aucune frondaison. Belle par la douceur de sa campagne onduleuse rayée de sillons, rapiécée de pâtures, par la gaîté de ses trente-six villages peints aux mêmes couleurs vives que ses thonniers : blanc, rose, jaune, émeraude, pervenche, azalée. Belle par la sauvagerie de sa côte sud-ouest, tailladée de ravins profonds — le Stromwrec'h, St-Nicolas, Ar-Stang — aussi farouche que celle d'Ouessant mais qui recèle la grâce de petites plages où s'abritent des canots.

Plus chanceuses que les côtes de la grande terre, les îles, prisonnières de la mer, sont défendues par elle. Leurs grèves restent désertes et l'étranger n'y apporte point la servitude et la corruption que traîne avec lui le spectacle du luxe et de l'oisiveté.

D'immenses landiers d'ajoncs et de bruyères protègent le secret des pierres druidiques. Cinq feux brûlent chaque nuit : les tours de Port-Tudy, le phare rouge de Pen-Men à l'ouest, celui des Chats au sud, blanc, et le feu de la Croix vers l'est.

Les Grésillonnes sont les reines vigoureuses et graves de ce domaine embastionné de rocs, et le même grand vent pur qui gonfle les voiles et joue avec les cordages sonores comme des harpes, là-bas, au large, fait onduler leurs moissons.

Garit est pareille aux autres, à toutes les autres que vous voyez, travaillant aux champs et aux jardins.

Elle est forte. De son geste courbé, elle fera sortir de sa terre sa subsistance et celle des enfants. Sa fille l'aidera bientôt. Ses fils embarqueront au sortir de l'école. C'est ainsi depuis toujours ; les filles à la terre, les garçons à l'Océan.

Garit façonne la terre et la terre la façonne. Sa peau, ses cheveux roussis par les embruns, ses jupes sont couleur de glèbe. D'avoir lutté contre tant de tempêtes, elle est trapue comme les plantes vivaces qui accrochent leurs racines dans les creux de roches.

Son regard se lève parfois du sillon pour fuir à l'horizon derrière lequel les thonnières labourent des prairies mouvantes inaccessibles à son imagination terrienne.

Son homme est là-bas, à des milles et des milles. Il reviendra en août, deux ou trois jours pour

esparmer le bateau ; quinze jours au désarmement d'automne ; et puis nouveau départ sur quelque chalutier ou remorqueur de Lorient, pour tout l'hiver. Toujours d'autres bateaux. Elle ne comprend pas grand'chose à ce compagnon aventureux, prodigue et joyeux, pour lequel elle tremble sans cesse, elle qui aime tant sa maison aux vieux chênes cirés par les générations et ses champs aux moissons renaissantes.

Garit est forte. C'est elle la responsable de la maison. Les années de mauvaise pêche, il y a toujours son bas de laine paysan, ses patates et son lard. C'est elle la gardienne de la maison, du champ et de l'île.

Pourtant, il ne faudrait pas imaginer que Garit est malheureuse, ni elle ni ses sœurs. Cette vie de labeur et de séparation, austère et âpre, leur a donné aussi la force d'âme et de corps d'où naît le contentement. Elles sont solidaires, toutes ensemble, comme un équipage, sur leur vaisseau de pierre. Elles sont Grésillonnes et ne voudraient point être d'ailleurs. Et, comme toutes les îliennes, elles portent à leur île un amour exclusif et têtue.

Jusqu'à se faire soldats du Roi pour la défendre ! Ça, c'est une vieille histoire.

Cela commença par un débarquement de Hollandais, commandés par l'amiral Tromp, qui voulurent brûler la Vierge de Placemanek. Rejetés à coups de fourche, en pleine tempête, ils allèrent se briser contre les récifs des Chats. On entend encore les âmes des *Flamankets*, roulées par les vagues, qui crient au secours, les nuits d'hiver.

Puis les Anglais parurent ; en 1663 et 1696, ils ravagèrent l'île.

Et voilà qu'un beau jour de 1703, le tocsin sonna de nouveau sur l'île. C'étaient encore les Anglais qui revenaient avec l'amiral Rook. Les garçons valides étaient loin, sur les vaisseaux du Roi, mais le recteur, sire Uzel, veillait, et c'était un vaillant homme.

Au son des cloches, toutes les femmes accoururent, de Port-Melin, de Créhal, de Kerlivio, de tous les villages et par tous les sentiers, traînant les gosses apeurés à leurs jupons, et poussant leurs bêtes devant elles pour les mettre à l'abri le plus près de l'église. Les vieux aussi clopinaient dans la cohue, pas bien fiers, eux qui avaient connu les pillages des autres incursions. Et chacun récitait des prières ou chantait des cantiques pour que pareil malheur fût épargné à l'île.

Sire Uzel se gratta la tête devant cette garnison ! C'était un homme tout plein d'astuce et de prompt décision.

Quand on enrôle des troupes, il convient d'abord de les habiller. Le recteur réquisitionna donc tout ce que l'île possédait de cotillons et de fichus rouges et il envoya les gamins ramasser du varech bien sec, bien frisé, à la côte.

Lorsque tout le matériel fut distribué, il y eut un moment d'accalmie: chacun se fabriquait un uniforme dans les chaumières du bourg.

Une heure plus tard, M. le Recteur de Groix prenait le commandement de ses troupes. Il les mena à Kergadouret, la plus haute falaise de l'île, et les fit défiler entre deux buttes, interminablement, toujours les mêmes.

Braves guerriers de parade coiffés de bonnets rouges sur des perruques de varech, vêtus de gilets rouges, les jupons des femmes entortillés comme des culottes; tout le monde à califourchon sur

les bêtes à cornes, un bâton à l'épaule en guise de hallebarde !

Point de canons ? Qu'à cela ne tienne: barattes et ribots, gueules braquées sur l'ennemi par-dessus un muret, firent illusion.

Si bien que quatre vaisseaux de haut bord décampèrent devant cet escadron de dragons royaux appuyés d'artillerie !

Le recteur de Groix obtint des compliments de M. de Pontchartrain, quatre vieux canons et la recommandation de faire passer, à l'avenir, ses ouailles et leurs bestiaux de l'île à la grande terre afin d'éviter « qu'ils ne viennent à servir de rafraîchissement à l'armée ennemie ».

L'occasion ne s'en présenta point, par bonheur, car il eût été certainement plus difficile de décider les Grésillonnes à s'embarquer sur la mer que d'en faire des dragons royaux !

Et une vieille peinture à la mairie immortalise cette aventure des Grésillonnes et de leur curé.

L'île de Groix a eu son poète: l'abbé Calloc'h, « Blei-Mor ». Elle a eu son chanteur et son peintre, tous deux thonnières, et du même nom: Tonnerre. On peut voir, à la buvette de Locmaria, de grandes décorations représentant des scènes antiques, des joueuses de lyre charmant des guerriers romains !

Groix, île variée, imprévue, île de joie familiale, de fantaisie, de dur courage et d'hospitalité !

Quelles étaient douces les veillées dans les maisonnettes accueillantes des villages ! Les gens simples adoptent vite ceux qui les aiment et partagent leur dure existence avec plaisir.

Je m'en revenais par la lande lumineuse de clair de lune ou mystérieuse d'ombres profondes déchirées par les éclats des phares. C'était l'heure



où les premières habitantes de l'île, les *Re-ar-Sabbat*, sortent de leurs cachettes pour danser en rond. Si elles ne faisaient que cela, on en serait quitte pour des cercles d'herbe roussie au milieu des champs, mais les vieilles sorcières volent les bestiaux, déroutent les navires, égarent le monde et font le sabbat dans les maisons isolées. Elles gagnent ainsi cinq sous par nuit, mais pas de danger qu'elles aient jamais dit qui les payait !

Et, passant près des confiseries de thons et de sardines, j'entendais les voix claires des Grésillonnes qui chassaient le sommeil par des chansons :

« ...C'est l'île de Groix, la perle d'Armorique,  
Reine de l'eau... »

## III

## AUTOMNE

Eux aussi, comme ceux du *Quatre-Frères*, je les avais rencontrés à Concarneau. Le dos au parapet du môle, ils attendaient, goûtant avec calme la douceur de ces quelques heures de halte, pendant que le patron surveillait à l'usine le découpage des thons. Trois matelots et un mousse, en toile bleue et sabots de mer.

Leur bateau était blanc, blanc comme un yacht de luxe, aussi bien la carène luisante à l'arrière effacé de fin coureur, que la voilure repliée comme des ailes lasses sous les vergues à demi amenées. Il avait un joli nom : *Laurent-Emiliane*, après lequel on pouvait lire entre la lisse et les préceintes : L.G.X., indicatif de Groix, la belle île que j'aime.

Laurent, le patron, avait d'abord refusé de m'embarquer : marée de fin de saison... Froid... Mauvais temps.

— Vous vous rappelez donc pas le cyclone de 1930 ?

Mais il était de ces hommes qui ne savent pas dire non, qui n'arrivent pas à faire peur, à cause de la petite flamme de joyeuse bonté qui danse dans leurs yeux comme un Korrigan sur la lande.

Quant à l'équipage, c'étaient aussi des Grésillons et ils étaient « contents comme ça », par nature et par goût de faire plaisir.

Baigné de lumière matinale, enlacé par l'eau et la brise, le *Laurent-Emiliane* s'avança dans l'avant-port, toute sa toile blanche soigneusement étarquée, hunier en tête. Il louvoya longtemps, vent debout, entre Cabellou et Beg-Meil, souple, balancé, doublant les autres, s'offrant au soleil par tribord, puis babord, et encore tribord...

— Une forte brise dehors !... Vente à un ris !

Avec un large rire, le patron reniflait l'air froid, vieux limier qui retrouve une trace.

Du beau temps ! Juste ce qu'il nous fallait pour aller vite, vers une bonne pêche !

Chacun son tour, nous revêtîmes à fond de cale le « costume de danse » : les sabots à bottes de toile, les cirés jaunes et bruns à rapiécages géométriques, et nous émergeâmes sur le pont, élargis, luisants et gauches comme de lourdes tortues marines.

— A amener le foc et le tape-cul !

Penché alternativement sur un flanc — « A virer ! » — puis sur l'autre, le blanc navire plongeait, remontait au rythme de la houle grandissante. Quand elle lui dressait un obstacle trop haut, dédaigneusement, il éventrait les masses d'eau verte qui roulaient en deux volutes, de chaque côté de l'étrave, giclant une neige amère et fondante. Le vent nous la jetait en rafales jusqu'à ce qu'elle redevînt eau ruisselante sur nos visages et nos cirés, retournant au torrent mousseux que les dallots vomissaient sur le pont.

— A amener la trinquette ! A prendre deux ris dans la grand'voile !

Sa belle corolle effeuillée, le *Laurent-Emiliane* traçait sa route, tranquillement, sans souci des paquets de mer qui lui rinçaient le pont, ni des

lames sourdes qui lui martelaient le ventre, cap sur l'Espagne.

La première soirée me rendit mon surnom de Perrine, et nous voilà tous dans le carré, déjà amis, coude à coude autour de la bouilloire de thé.

Comme autrefois !... Mais, à présent, ce n'était plus le calme que nous avions à redouter !

Un thonier L.G.X., c'est un petit morceau flottant de l'île de Groix. Les miches de pain en réserve dans le poste-avant ont été recuites trois fois par le boulanger du bourg. Le beurre qu'on met sur les tartines a été baratté par les femmes et les filles de chaque matelot, et ce sont elles qui ont fait pousser les patates sur lesquelles s'effritent, dans la cale, la terre séchée de Locmaria, de Kerigant ou de Créhal.

C'est bien assez de bourlinguer, quatre ou cinq mois de temps, des eaux anglaises à celles d'Espagne, sans encore rabâcher ses misères pendant les repos. La conversation des hommes, comme leur cœur et leurs pensées, est tout orientée vers la petite terre où Garit doit être bien lasse d'avoir labouré son champ ; où Marie-Anne, à c't'heure-çi, rentre sa vache Pâquerette à travers la lande et le crépuscule ; où, chaque dimanche, Jeannie fait le farz pour les petits gars Firmin et Tudy.

— Un gros farz doré, c'est ça qu'est bon, Perrine ! Vous verrez, quand vous viendrez à la maison !

« La maison », mot prestigieux qui met du sourire et du rêve sur les visages boucanés ! La maison, où l'on ne saurait rester mais que l'on évoque inlassablement au banc de quart, ou bien en bas, dans le carré, sous le regard maternel de la sainte Anne piquée de moisi qui se balance entre l'éphéméride et le baromètre.

Dans son flanc droit, un peu vers l'arrière, le *Laurent-Emiliane* emportait une bibliothèque. C'était le novice du bord qui l'avait installée au fond de son lit-clos; chaque quinzaine, il achetait quelques livres chez le libraire de Concarneau. D'instinct, il reconnaissait un beau livre, en éclairait, en exaltait sa propre sensibilité, le prêtait, le faisait aimer aux autres de l'équipage. Boterf était un garçon de dix-huit ans, plein d'ardeur et de foi.

Celui qui voulait choisir un bouquin dans la bibliothèque devait ramper sur les genoux, tête courbée à cause des lambourdes, un fanal à la main. On trouvait, rangés le long de la paroi, sur des planches clouées entre deux fortes membrures de chêne, un raccourci de littérature classique, romantique et moderne, du théâtre de Racine aux romans d'Estaunié, de Musset à Verhaeren, et Jack London, Marc Elder et Conrad.

Pour ma part, ce fut là, à bord de ce thonier, que je rencontraï le *Nègre du Narcisse* et que Marlow me conta, durant les longues heures où le mauvais temps chassait du pont ceux qui n'avaient pas d'obligation à y rester, les aventures absurdes et héroïques de sa *Judee*.

Deux semaines, nous poursuivîmes le thon, avec nos tangons étendus comme des bras au-dessus de la houle. Nous rencontrâmes des cargos, des chalutiers bretons noirs, des chalutiers espagnols gris-argent, des marsouins, des poissons-lunes et des souffleurs. De grands oiseaux tournoyaient autour de la mâture en poussant des cris aigres et plaintifs.

Le vent d'octobre hurlait, puis tout à coup s'enfuyait, disparu on ne savait où, et le *Laurent-*

*Emiliane* geignait de la quille à la pomme du mât, avec sa grand'voile en déroute qui ne savait plus sur quoi s'appuyer.

Mais les Grésillons gardaient leur belle humeur, les rires sonnaient clairs dans le carré, et rien n'interrompait la chanson monotone qu'à tour de rôle ils chantaient à la barre, les yeux vers l'horizon et le cœur vers leur île.

Un jour vint où le crépuscule, au lieu de flamboyer comme une promesse à notre proue, déploya des voiles cendrés sur des fonds écarlates derrière la poupe, comme un adieu.

C'était le mauvais temps, le froid. Les thons s'étaient enfuis dans leur hivernage mystérieux, et nous devions nous contenter des quatre ou cinq douzaines, ventres béants, le long des tréteaux.

Une nuit, personne, à bord, ne dormit. Contre les bourrasques de nordet, le *Laurent-Emiliane* tirait de longs bords à travers la Basse des Bretons, entre les feux blancs, rouges et verts de Lorient et de Groix. Les phares observaient tranquillement sa lutte. Les villages le regardaient avec les yeux clignotants de leurs lampes. Les uns comme les autres faisaient chaud au cœur.

Aux changements d'amure, la grand'voile s'abaissait babord ou tribord, d'une secousse brutale qui jetait les hommes en glissades incertaines. Chaque manœuvre qui les rapprochait de l'île faisait leur fatigue plus dure et plus légère.

Vers huit heures du matin, le beau dundee blanc à l'équipage harassé, mais joyeux, s'en revint de sa dernière bordée, droit sur son île, s'élança vent arrière, focs, flèche et tape-cul amenés, voile mi-close, entre les tours et se rangea dans Port-Tudy où une centaine de ses frères préparaient déjà leur désarmement d'automne.

Alors, chacune des femmes qui, dès l'aube, sur le môle ou le quai, les yeux sous la main en auvent, avaient guetté le *Laurent-Emiliane*, détourna la tête avec un grand coup d'aile de sa coiffe retroussée et, sans plus attendre le mari, le père ou le gars, se hâta vers sa maison pour mettre au feu la marmite et la cafetière.

Les hommes s'attardaient à bord. Depuis que le mousse avait capelé les larges boucles des toulines aux bittes d'amarrage du quai, ils avaient cessé de regarder la terre. Si près du foyer, leur joie s'était soudain masquée d'indifférence et, retranchés dans leur certitude, ils achevaient, en désarmant leur bateau, de dénouer les liens plus fort qu'aussières de chanvre par quoi les cœurs simples des marins sont attachés à leurs navires.

Maintenant, ils ont une ou deux petites semaines devant eux, bien à eux, avant que les dundees s'en aillent dormir leur sommeil d'hiver dans les eaux paisibles de Keroman, le port de pêche de Lorient.

Après, le silence se fera sur les petits ports grésillons, vides de bateaux, où les marins désœuvrés flâneront encore quelques jours avant de repartir au chalut, au cabotage, vers d'autres besognes, d'autres mers, jusqu'au printemps.

Deux petites semaines, si vite envolées, pendant lesquelles les Grésillonnes pourront chaque soir, autour de la longue table, faire le compte de leur famille, depuis le père qui tâche d'appriivoiser, à gestes gauchés et rugueux, le dernier-né presque inconnu, jusqu'au mousse qui crâne devant ses petits frères parce qu'il rentre de sa première campagne et va embarquer sur un chalutier de Lorient.

Ces quelques jours, autant au printemps, c'est la part des femmes. Tout au long de l'année, elles ont bêché, labouré, semé, fauché, déterré; elles ont veillé sur les vieux, les petits et les bêtes; travaillé, les nuits, à l'usine en chantant pour tuer le sommeil; et leur plus lourd fardeau était l'inquiétude tapie au fond du cœur. Elles ont interrogé le ciel et le vent. Au lavoir, à l'usine, aux carrefours des chemins, au seuil de l'église, elles ont échangé les nouvelles, et celles dont les hommes vendent au continent ont envié les chanceuses qui revoient les leurs tous les quinze jours à Port-Tudy.

Ce soir, de Moustéro à Locqueltas, au Bourg, à Port-Melin, à Kerlivio, c'est la fête des retrouvailles, une fête où passe en nuage de brume l'anxiété du départ prochain.

— Hâte-toi, Laurence, de cajoler ton petit gars et de terminer ce gros gilet de laine pour le tenir chaud, les nuits d'hiver.

— Je sais bien qu'il embarque avec son père mais, quante même, ça fait deuil de le voir partir si jeune. C'est un dur métier, et dangereux, le chalut!

— Rosa, la belle Rosa, toujours solitaire, toi qui ne mets plus jamais ta robe de velours, ton tablier brodé et ta coiffe de dentelle, laisse un peu tes champs, confie les gosses à la grand'mère et profite que ton mari est là pour crépir à neuf la maison où, seul, ton souci veillera avec toi.

— Et toi, Jeannette, que les travaux terriens n'ont pas encore alourdie, tu t'en vas lentement par le chemin de lande, gravement, la main dans celle de ton galant. Après-demain, il rejoindra son remorqueur et la noce se fera l'an prochain, au Pardon des Thonniers, entre deux embarquements.

De ton bonheur, la mer aura la plus grande part ; elle mêlera son goût de larmes à vos jours et à vos nuits, et, toujours, elle te le reprendra, ton Jujep — la mer qui est comme l'amour, avide, impérieuse, inconnaissable, et à qui l'on ne donne rien, tant qu'on ne lui a pas donné tout.

## IV

## LA FILLE COURAGEUSE

Il n'y a plus personne à Port-Tudy où les grands bateaux à demi désarmés, blottis derrière les môles sous la garde des mousses, se cognent en geignant. Tous les volets sont clos. Personne non plus dans la lande, au creux des chemins. La tempête est seule reine de la terre déserte et de l'eau déchaînée, une reine ivre qui mène sa bacchanale avec des cris sauvages.

Près du bourg, à mi-côte, une maison veille encore, solitaire. Depuis des années, les menaces du vent ne l'effraient plus. La découpe de son volet pose tranquillement un petit cœur de lumière au milieu de la route. C'est l'auberge accueillante où j'ai coutume de reprendre contact avec ceux de la terre, et qui est comme le prolongement de mon bateau.

Nous sommes là, face à face, le Lion-de-Mer et moi, les coudes à la table du milieu, les poings aux joues. On est bien, abrités, tandis que, dehors, le vent de suroît clame ses folies. Ici, tout est paisible, amical : l'armoire reluit doucement dans l'ombre ; la glace ternie reflète, floue comme un ancien souvenir, une couronne d'oranger sous un dôme de verre ; au plafond se balancent des boules de chalut où quelques gouttes d'océan se sont mystérieusement emprisonnées.

L'abat-jour délimite autour de nous un cercle de lumière où s'éclaire en plein le grand front que

la casquette rabattue sur les yeux a gardé très blanc entre la crinière de boucles grises et le visage boucané. Quarante ans de mer sont inscrits sur ce visage — (« De mon temps, on commençait jeune : à huit ans, je suis parti mousse ! »). C'est la mer elle-même qui l'a modelé, taillé, durci, qui a mis ce pli attentif dans la broussaille des sourcils, ce regard direct dans les larges prunelles d'or sombre, creusé ces ravines où les embruns ont coulé comme des larmes; dessiné, jour par jour, ce sourire d'un qui ne sait plus trembler; elle qui, toujours luttant et lui laissant la victoire, lui enseigna l'orgueil, la confiance et la sérénité.

— Alors, comme ça, ma fille, vous avez passé du temps avec les Sinagotes du Golfe ?

— Plusieurs mois. Il y avait des jeunes filles, seize, dix-huit ans, aussi bons marins que leurs frères; d'autres, des vieilles, qui retournaient à la mer sitôt leurs gosses tirés d'affaire.

— Ça a beau être pêche côtière, c'est dur pour des femmes ! Toutes les nuits, censément, dans les bateaux, à déhaler la drague à crevettes ! Et leurs parages sont pas toujours bien francs ! C'est leur idée, quoi !

— Les Grésillonnes aiment mieux leurs maisons et leurs champs, pas vrai ?

— C'est sûr, mais faudrait pas croire qu'elles sont toutes poules mouillées à faire leurs signes de croix pour embarquer sur le bateau de Lorient, pareil comme si elles partaient pour l'autre monde. Moi qui vous parle, j'en ai connu deux ici qu'ont fait la pêche toute leur vie. L'une, c'était une pas grand'chose ! Elle allait au thon, à chaque campagne, avec son homme qu'était patron de la *Fleur-de-Groix*. Toujours saoule, qu'elle était, mais l'cœur à l'ouvrage; jamais craintive, ni lassée, ni

rien. Une dégourdie d'culottée, cette femme-là, oui-donc !

— Et l'autre ?

— L'autre, c'était Marie-Jeanne Kersaho, une cousine à mon père. Vingt ans bientôt qu'elle est morte. On l'appelait la Fille-Courageuse, du nom de son canot... Bon, c'était une brave fille, la Marie-Jeanne. Toute gosse, elle avait du goût pour la mer; elle n'était point gênée pour aller sur les bateaux à marée haute, en se déhalant le long des amarres, comme les gars. Plus vieille, elle n'a jamais voulu se marier. « On est ben pus tranquille toute seule, qu'elle disait; j'ai pas besoin d'un mari pour m'embêter ma vie durant ! ». Le vrai, vous savez bien, c'est qu'elle avait sa mère qu'était veuve et des jeunes sœurs en remorque. La misère derrière elle ! Alors, elle a embarqué au thon avec son frère, viré à Bordeaux, en Angleterre, en Espagne, partout où il fallait. Après un bout de temps, elle a pu acheter un canot pour la sardine. L'hiver, elle pêchait des vieilles, des congres, des homards, qu'elle vendait à Lomener, ou bien elle passait les Coureaux pour envoyer son poisson au continent. Elle raccommoait elle-même ses filets, ses lignes, ses casiers, tout son grément. Ça ne l'empêchait pas de couper la fougère et de cultiver son champ comme les autres femmes. Fallait toujours qu'elle croche dans quèque chose. Une travailleuse, oui ! Toute une floppée de neveux et nièces à soutenir ! Vous pouvez demander, y a 'core bien des anciens qui l'ont connue... Enfin, elle a fait à son désir, et peut-être bien plus heureuse comme ça, avec sa petite maison et son canot pour gagner son pain... Quand sa mère a été morte, ses frères mariés, tous partis chacun de son bord, la Marie-Jeanne a pris une associée avec elle,

Anna Jégo qu'elle s'appelait, une veuve qu'avait perdu son mari et son gars en mer. C'est elle qui restait à la maison pendant que Marie-Jeanne cherchait du poisson. Pareil qu'un ménage!... Vous l'auriez vue en mer, ma fille, vous auriez dit un homme, de la manière qu'elle était grée avec cirés, bottes et suroît. A terre, elle avait des jupons, deux, trois, en gros « moulleton » à la mode de c'temps-là; mais vienne à mouiller, j'te fourre tout ça dans le pantalon ciré, qu'on aurait dit une balise, bientôt!

— A Ouessant, l'an passé, j'ai connu une délurée du même genre, Nène Tual, la Femme-marin de son surnom, une vieille de soixante ans, percluse de rhumatismes pour avoir passé sa vie à godiller autour du Stiff, à pêcher le lieu et le homard. Elle a même sauvé deux hommes dans le grand courant sous Boc'haol: une barque qui faisait eau, la brume... Nène est arrivée juste à temps!

— La Marie-Jeanne aussi a eu un sauvetage à son actif. J'veus l'ai dit, qu'c'était une fille courageuse! Le canot et la fille, même nom! Pendant une tempête d'une garce d'hiver où l'gros temps n'avait pas décessé, v'là un caboteur drossé sur la Pointe des Chats. Echoué et crevé. C'est mauvais par là! La *Fille-Courageuse* est partie de suite avec les autres canots, Marie-Jeanne à la barre, son matelot au bossoir. On lui avait dit: « C'est pas des affaires de femme, reste donc à terre, Marie-Jeanne! ». Ah! ben oui! Laisse courir, c'était la plus tenace bientôt, et fine manoeuvrière, oui-donc! Elle a réussi à sauver du monde qu'allaient s'noyer, sans elle. Vous pouvez demander, on vous dira bien!

— Est-ce qu'on ne lui faisait pas d'avanies?

On a vite trouvé des jaloux quand on ne vit pas comme les autres.

— Non, non, pas de danger. On ne s'y frottait point, à la Marie-Jeanne! Souventes fois, quand j'étais jeune, je l'ai vue retrousser ses cotillons jusque sous ses bras et se mettre à l'eau pour donner la chasse aux gamins qui voulaient blaguer avec son canot. Les femmes ne portaient point d'caleçons, dans c'temps-là, mais c'est pas ça qui la gênait!

Le Lion-de-Mer avale gaillardement une lampée de rhum, avec un gros rire auquel répond celui du vent dans la cheminée, s'essuie d'un revers de main et reprend:

— C'était une fille tout à fait forte et qui savait commander. Ses matelots n'avaient pas à broncher et, quand elle les trouvait saouls, fallait la voir cogner dessus!... Une bonne fille et un bon marin.

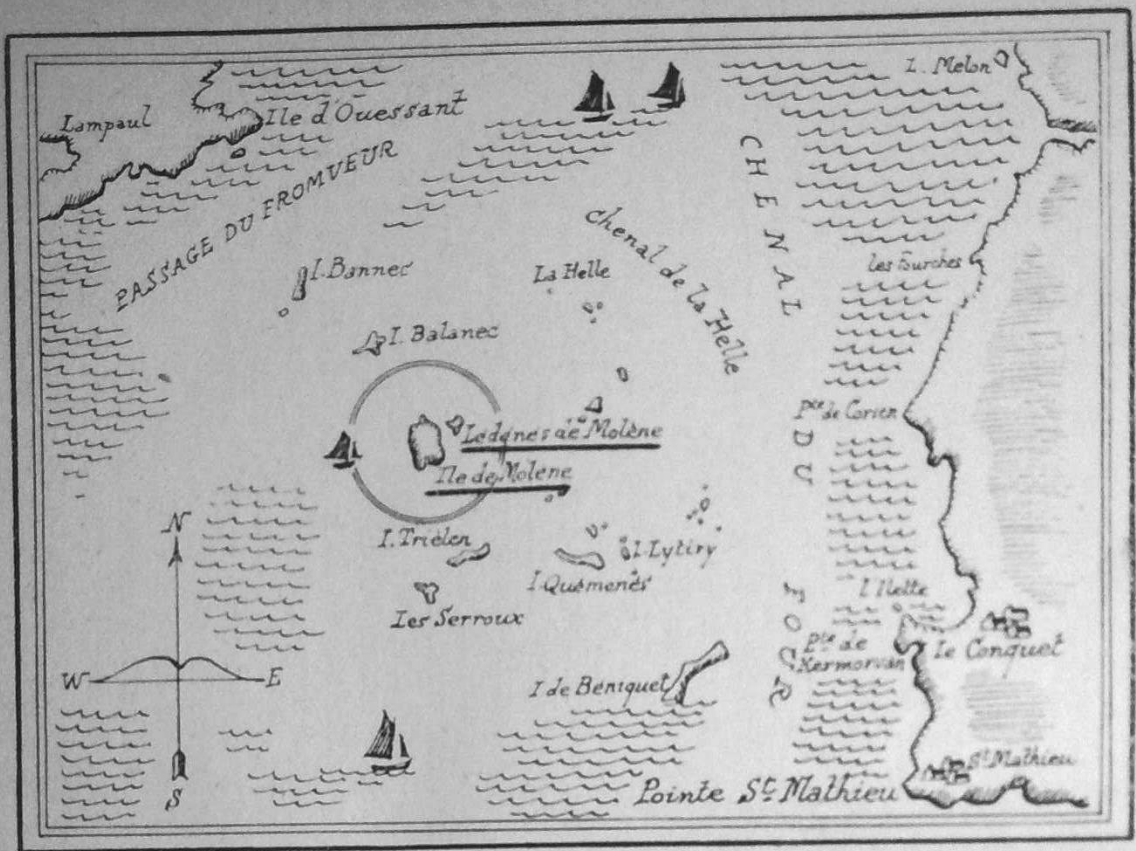
Le temps d'allumer soigneusement sa pipe, et le regard, un instant sombré au loin du passé, revient vers moi.

— Quante même, ma fille, pour celui qui sait c'que c'est que la mer, et le gros temps, la bouscaille, la misère de la vie du marin et tout, faut qu'une femme ait du cœur pour s'risquer!

Et, sur cette indiscutable vérité, le Lion-de-Mer vide son dernier verre, le repose d'un coup de poing sur la table et se lève en secouant son odeur de vieille barque.

— Allez! *Kenavo* et bonne nuit!

Sur le seuil, il s'arrête un instant à flairer le vent, puis s'en va dans la nuit, en traînant ses sabots, avec sa vieille connaissance, la tempête...





ARCHIPEL DE MOLÈNE

TOUT le jour, j'avais marché, sac au dos, les cheveux brossés de vent et les yeux pleins de sable, sur la route qui va de Landéda à Guissény. Une drôle de route, tantôt terrienne, tantôt marine, qui se tortille entre des haies au milieu d'emblavures, grimpe des collines presque à pic, enjambe l'Aber-Wrac'h, traverse des villages et, tout à coup, se décide à filer droit vers l'est, à travers les maigres champs d'un paysage aride, brûlé jusqu'au roc par le sel de la mer.

La mer ? Elle est là, toute proche ; on entend sa voix toujours rude en ce Léon du nord ; on respire son haleine froide ; on l'espère à chaque tournant, mais elle reste invisible.

C'était elle que je voulais voir, elle et son peuple de goémonniers, ses paysans, ses serfs qu'elle mène à coups de tempêtes.

L'hiver, ils ramassent à la fourche des charretées de *talipenn*, le goémon d'épave qu'elle jette sur les grèves. Au printemps, elle leur abandonne la *fleur de mai*, plus riche en iode. Mais le beau goémon, c'est le *talitrouc'h*, les grandes laminaires d'été, brunes, grasses, glissantes comme des peaux de reptiles, qu'on doit aller chercher là où elles poussent, à deux ou trois mètres sous l'eau, et faucher toutes vivantes.

Les goémonniers ligotent leurs faucilles de paysans à de longues perches et s'en vont moissonner le *tali*, comme ils moissonnent leur blé, avec cette « guillotine ».

Mais cette moisson-là se fait autour des récifs, dans les remous d'une mer perpétuellement irritée. Il faut des barques solides, des bras vigoureux, des gars et des filles qui ne craignent ni le froid ni le chaud, ni de chavirer avec leurs bateaux trop pleins d'une lourde meule visqueuse. Il faut ce courage, cette endurance qui ne manquent jamais au pays de Léon.

Le mystère d'un chemin creux serpentant vers le nord m'attira hors de la grand'route. A un détour, la falaise s'arrêta brusquement, tranchée net au-dessus d'un polder qui aplatissait à perte de vue, sous le ciel gris, ses dunes basses, verdâtres, égratignées d'ornières blanches.

En bordure, l'immense grève du Vougot, plate et pâle, où la mer venait mourir en roulant des vagues lourdes. Tout au bout, un village de ruines et de chaumes roux, encerclé d'une zone plus verte : roseaux, tamaris, pauvres champs de pommes de terre et de choux-cavaliers.

Quelques fumées de fours à goémon se traînaient sur la lande, se soulevaient en lambeaux vite effilochés par le vent et se mêlaient à l'écume des vagues, aux écharpes de brume, aux nuages bas.

C'était le Curnik, et des hommes et des femmes vivaient là, au bout de ces trois kilomètres de polder que l'on imaginait, l'hiver, inondé d'eau salée, ravagé de tempêtes.

A l'approche, on voyait la dune bosselée de tertres où l'herbe poussait plus drue, fortifiée par la soude d'une ancienne meule. Par endroits, elle montrait des pièces rousses, brunes, jaunes ou

presque blanches, couvertes de goémon recroquevillé. Ailleurs, elle portait des traces d'incendie, là où le goémon avait été brûlé. D'anciens fours abandonnés, coffrés de dalles noircies, béaient, longs et étroits comme des sépultures violées.

Maintenant, entre deux récoltes, on faisait le brûlage. De maigres chevaux erraient, libres jusqu'au transport des pavés de soude vers les usines de l'Aber-Wrac'h et de Kerlouan.

Les hommes, eux, ne chômaient pas. De l'aube à la nuit, en haut des monticules, partout où le vent souffle plus dur sur les brasiers, ils dressaient sur les fours de longues meules de goémon sec qui brûlait sans flammes, en grésillant, sous d'âcres fumées blanches. Les vieux, les gosses, les femmes aussi apportaient le *tali*, à brassées, dans des sacs, des paniers, des brouettes, ou bien en tas sur des civières.

Le matin, avant de recharger le four d'une nouvelle meule, on en extrait les « pains » de soude, noirs comme charbon, unique ressource de ces pauvres gens, seul métier qui les retienne à ce rivage.

La vie qu'ils y mènent est pénible, primitive, dépouillée de ce qui nous semble les plus indispensables plaisirs. Ils ne se plaignent pas. Les crises industrielles nouées sur d'autres continents, sous des cieux et dans des sphères qu'ils ne soupçonnent même pas, peuvent propager leurs contre-coups jusqu'aux chaumières du Curnik, la concurrence étrangère peut les menacer, leur ôter leur gagne-pain; la faillite de quelque usine peut engloutir leur gain de toute une année; on peut bien les tromper sur les poids et les tarifs. Aucune loi, ni syndicat, ni coopérative, rien ne les aide ni ne les protège. Ils n'attendent rien que de leur

peine et de cet espèce de fatalisme qui les retient sur le sol avare où ont vécu leurs pères. Qui donc va se soucier des chétifs goémonniers perdus dans des îles et des villages au bout du Finistère ?

Un homme se redressa près de son four et tourna vers la mer un profil austère de vieux Léonard. Il croisa ses mains brûlées par le sel et la soude sur la pique avec laquelle il attisait son feu. Ses yeux étaient rougis par la fumée. Il me jeta le bonjour. Nous causâmes un moment du temps, de la saison, de la récolte. A une question, il eut un fier sourire pour répondre :

— Nous autres, ici, on n'est point trop à plaindre, on reste à la maison toute l'année. Ceux de Plouguerneau et de Landéda ont de la bonne terre, de grandes fermes, c'est vrai. Quand même, à mon sens, ils sont plus malheureux parce qu'ils sont obligés de partir « pigouyers » chaque printemps.

— Pigouyers ?

— Ben oui, c'est ceux qui s'en vont avec leur bateau, leur cheval et leurs outils miserer sur les îlots autour de Molène, de mars à l'automne. Moi, j'ai pas vu, mais on dit qu'c'est pis que des forçats. Seulement, y a l'maire de Molène qui s'occupe bien d'eux, et la fermière de l'île Quéménez, M<sup>me</sup> Floc'h, une brave personne qu'a bien du cœur et d'éducation ; elle est bonne au pauvre monde, qu'on dit, malgré qu'elle a assez de misère pour elle-même.

Ainsi, ces chaumières basses, à demi-ensablées, qui semblent s'enfoncer dans le sol pour se cacher du vent, représentent quand même des foyers que l'on se réjouit de ne pas quitter. Et, dédaigneux de l'aise et du plaisir, un bonheur peut encore s'y abriter.

## II

## MOLÈNE

Pendant des heures de nuit et d'aube, jusqu'au bout de la vue, il n'y avait eu que la mer autour du petit cotre langoustier qui m'amenait de l'Aber-Wrac'h, la mer avec ses houles toujours semblables et toujours nouvelles, traversées par les traîtres satins des grands courants — rien que la mer ronde sous le ciel rond.

A terre, le jour descend du ciel, révélant peu à peu les silhouettes sombres des arbres, les toits endormis, les champs déserts. En mer, il monte de l'eau déjà luisante sous le dôme encore obscur du firmament.

Tout à coup, vers le sud-ouest, dans la lumière blafarde du jour naissant, une brume étrange s'était levée, opaque, dense, se traînant bas sur l'horizon, pendant des milles. Une saute de vent la chassa vers nous, en lambeaux qui nous enveloppèrent d'une âcre et pénétrante odeur iodée.

Dans une éclaircie, soudain, Molène apparut, encore voilée mais toute proche déjà, sans que nous ayons pu la voir grandir à travers les fumées qui, sur chaque îlot de l'archipel, montent sans cesse autour d'elle, comme un encens marin.

Au VI<sup>e</sup> siècle, cette petite terre s'appelait *Mediona insula* ; ainsi la nomme Wurmonoc'h, l'historien de saint Pol-Aurélien. Mais nul ne s'occupe

encore des êtres accrochés à son archipel comme des naufragés à leurs radeaux, sauf les vieux saints bretons qui viennent les évangéliser : saint Pol, saint Ronan, saint Gildas.

En 1610, Michel Le Nobletz les prêche jusque dans leurs barques. C'est là aussi que le Père Mau noir vient les trouver, quelques années plus tard. Une barque, c'est une sorte d'ermitage où, plus qu'ailleurs, l'homme est nu, sans défense et dans la main de Dieu. Et l'incertitude qui pèse sur sa voile le rend plus docile à la voix d'un saint homme.

A cette époque, l'île devient un Prieuré dépendant de l'Abbaye de St-Mathieu.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, Molène exprime son existence par les plaintes de ses recteurs qui exposent la grand'pitié de leurs ouailles, ainsi que leur propre dénuement, au Roi, aux ministres, au Comte de Léon ou à l'évêque de Kemper.

Ils avaient un voile de gloire à jeter sur la nudité de leur détresse : ils pouvaient terminer leurs suppliques en priant humblement Sa Majesté, Leurs Excellences ou Son Eminence de ne pas oublier que les pauvres îliens avaient maintes fois affronté les plus grands périls pour secourir les navires royaux en perdition sur les écueils d'une région particulièrement dangereuse. Ainsi firent-ils de leurs archives paroissiales une tragique épopée de dévouement et de misère.

Toutes les souffrances ont passé sur Molène où, jadis, des enfants nus se nourrissaient de racines ; toutes les tempêtes, toutes les famines, toutes les abnégations. Tout, même le choléra que leur isolement devrait épargner aux îles.

En 1882, un pilote revient du Conquet sans savoir que la « Bête puante » a étendu ses ailes noires sur la barque, en sinistre figure de proue.

Grâciant son nautonier, elle s'acharne sur ses voisins. En trente-six heures, le père et la mère sont morts ; la sage-femme recueille leur nouveau-né qui meurt en lui léguant son mal. L'île est à l'abandon, avec sa misère et son ignorance, sans conseils ni soins médicaux. Bilan : dans un seul village, 18 décès sur 93 habitants.

Pensez-vous que le courage molénais fléchit sous le coup ? Cinquante ans plus tard, l'île a grandi ; un médecin du Conquet visite chaque semaine les cinq cent-quatre-vingt-cinq habitants ; des bonnes sœurs tiennent une petite pharmacie. Les bénéfiques de la soude et de la pêche commencent à améliorer le sort des îliens.

Le malheur ne désarme pas pour cela. Le 11 août 1893, deux goémonniers de l'île Triélen, revenant du Conquet où le choléra sévit de nouveau, font escale à Molène. Ils sont ivres, on les rembarque. Pas assez vite ! Voilà Molène ravagée de plus belle. En vingt-deux jours, cent-dix malades, quarante-quatre morts dont une sage-femme et les Sœurs qui soignaient les cholériques. Du continent, on apporte des remèdes qu'on dépose en hâte sur un rocher, et l'on s'enfuit. A Triélen, c'est pire encore. Dans l'unique ferme, isolée du monde, une femme dirige une exploitation de goémon. Du 15 au 21 août, elle voit mourir ses trois enfants, son frère, son gendre et neuf domestiques avant de disparaître elle-même. Le bois manque pour les cercueils : on enfouit les cadavres pêle-mêle dans le sable. Une dizaine de goémonniers sont épargnés, qui vivaient dans leurs cabanes, loin de la ferme maudite.

Maintenant, tout le noir semble passé. Molène est là, petite, ronde, robuste, paisiblement triom-

phante des forces acharnées contre elle. Quoiqu'il arrive, elle en a vu bien d'autres !

Il y a des maisons neuves dans son village gris et blanc, de solides bateaux mixtes dans son port naturel, des vaches, des troupeaux de chèvres sur sa lande; ses champs d'orge ne servent plus qu'aux bêtes; les moulins (d'où vient son nom), sans ailes ni toits, ne sont plus que des tours blanches qui s'effritent par le haut. Fini le temps des lourds pains noirs cuits dans l'âtre des chaumières ! Elle a maintenant deux boulangers, un hôtel, des boutiques. Les pêcheurs peuvent vendre leurs homards, leurs langoustes et leurs crabes aux mandataires des mareyeurs du continent. Les femmes, elles, ont assez de travail avec les maisons, les jardins, les champs, la récolte du goémon de dérive jeté à la côte par les tempêtes d'hiver.

Molène est assise au milieu de ses îlots: au nord-ouest, Bannec et Balanec, hérissées d'écueils comme leur puissante voisine Ouessant, et orgueilleusement dressées dans une enceinte de courants; au sud-est, Triélen, Quéménez, Beniguet, aux longues grèves plates.

Elle ne paie point d'impôts, mais elle touche les redevances de sa Lédénez étendue de l'autre côté du port et qu'elle tient au bout d'une chaussée de galets découverte à mer basse. De mars à septembre, elle loue aux goémonniers venus de Landéda et de Plouguerneau ce maigre sol usé par le travail des hommes, le brûlage du goémon, le pied et la dent des chevaux.

Elle est l'indomptable gardienne de cet Océan furieux, avec ses deux canots de sauvetage, le *Coleman* à moteur, l'*Amiral-Roussin* à rames, le vieux, le glorieux, celui qui est toujours prêt à sortir quels que soient le temps et la marée.

Molène aux marins intrépides, aux vieux canotiers plastronnés de médailles, aux petits mousses qui rêvent déjà de leur premier sauvetage en jouant dans les canots du port !

Ce qu'elle a est bien gagné, payé le prix fort, à coups de luttés tenaces.

Pourtant, ce n'est pas encore la sécurité ni la richesse, rien que l'honnête nécessaire. Les familles sont nombreuses, la terre ingrate, l'Océan hasardeux. Le recteur regarde avec mélancolie s'affaisser peu à peu le toit de son presbytère sans savoir comment il pourra le relever lorsqu'une tempête donnera le coup de grâce. Il n'y a encore ni docteur, ni vraie pharmacie.

Mais la grande horloge que la *Guild of all Souls* offrit à l'église, avec un ciboire d'or, pour remercier les îliens d'avoir secouru le *Drummond-Castle* éventré sur une roche, le 17 juin 1896, sonnera encore sur Molène les heures prospères auxquelles ont droit le courage têtue et l'inlassable dévouement.

## III

## PIGOUYERS

Le long de la côte, de Carantec à Lanildut, il y a des fermes comme toutes les fermes, entourées de jardins et de champs, bruyantes de troupeaux et de volailles. Mais chacune de ces fermes-là possède, parmi ses instruments de travail, aussi indispensable que sa charrue ou sa herse, un petit bateau noir, de quatre à cinq tonneaux, envoilé de brun. Tous ses champs ne sont pas sur terre et toutes ses meules ne sont pas de paille blonde.

Chaque mois de mars, les paysans rangent leurs chapeaux à guides dans les grandes armoires de chêne sculpté, confient la maison aux vieux, aux femmes et aux enfants, emmanchent les faucilles au bout des perches, et se refont inscrits maritimes. Deux par bateau, le père avec le fils ou la fille, ou bien par couples de frères, ils s'en vont moissonner le *talitrouc'h*. Beaucoup restent au village, mais ils sont trop: là-bas, tout le monde est géomnier.

Il y a aussi en compte l'instinct de migration qui pousse, chaque printemps, les Bretons hors de leur port d'attache: les langoustiers de Sein et de Molène à l'Aber-Wrac'h, ceux de Paimpol à Sein, les pêcheurs de Port-Sall à Ouessant, les Grésillons à Concarneau, les Bigoudens au Croisic et à Belle-Ile, et les gars de Douarnenez, partout.

Des centaines de *pigouyers* partent donc, de Landéda, Lilia, Plouguerneau, St-Pabu, dans tous les sens, vers l'Ile-Grande, l'île de Batz, l'archipel molénais, Ouessant, les Glénans. En deux voyages, ils transportent les provisions, les outils, le cheval qui, amarré au pied du mât, la croupe dans les brancards de sa charrette, a bien le temps de rêver aux vertes prairies qu'il ne broutera plus d'ici l'automne.

Ça fait gros cœur de tout quitter pour se déporter sur les petites îles arides où attendent un travail pénible et l'existence la plus précaire.

Les Bretons sont gens qui se plient à tout sans grogner. Ceux qui vont à Lédénez-de-Molène disent: « *Mad eo!* C'est bon! Y a l'maire là-bas qui s'occupe de nous; y a l'village pour se ravitailler! »

Ceux qui vont à Quemenez disent: « *Mad eo!* On va retrouver M<sup>me</sup> Floc'h qu'est une femme du Bon Dieu, toujours prête à nous venir au secours! »

Ceux qui vont ailleurs se consolent autrement: « La vie est dure, l'a toujours été, le sera toujours! *Mad eo*, et va d'avant! »

Ils débarquent à Lédénez-de-Molène, je suppose. Ils y retrouvent une cabane de l'été précédent qu'ils réparent tant bien que mal. Si elle est trop écroulée, ils s'en referont une neuve avec les cailloux de la côte, du bois d'épave, du papier goudronné et de la ferraille.

A l'abri d'un monticule ou d'un rocher, on empile les pierres, des grosses pour les murs, des galets pour marquer l'emplacement du foyer; on bouche les trous avec de la terre humide. La porte est trop basse: on entrera à quatre pattes! Y a pas de fenêtre: on laissera la porte ouverte!... Ça

va, ça va ! Faut faire vite !... Quelques traverses pour fixer le toit de papier goudronné (à moins qu'on utilise une vieille barque retournée !) C'est tout de guinguois. *Mad eo, mad eo* ! Vite, vite ! A côté de la maison, on édifie une écurie pour le cheval. Le soir, c'est fini, et, entre deux goulées de vin rouge, on admire la « villa ».

— *Mad eo* ! C'est 'core mieux que l'an passé !

Il n'y a plus qu'à arrimer les hamacs, les ustensiles de ménage, les provisions, les miches alignées sur des planches suspendues aux poutrelles, la table, les coffres qui, en fin de saison, seront blancs à force de briquage. La plupart de ces cagnas sont d'une propreté déconcertante et, si misérables soient-elles, on y retrouve l'accueil des fermes bretonnes, cette émouvante hospitalité des pauvres et leur simple façon de partager le peu qu'ils possèdent, le pain noir et le beurre qu'un bateau rapporte en fin de quinzaine, de Plouguerneau, de Landéda ou d'ailleurs, pour toute la colonie.

On comprend, néanmoins, comment le premier Congrès social maritime breton, réuni à Kemper en novembre 1932, avait pu qualifier ces « villas » de « bauges incompatibles avec la dignité humaine ».

Le plus dur reste encore à construire. Dans les îlots sablonneux comme Lédenez-de-Molène, le débarquement des batelées de goémon peut se faire directement dans les charrettes culées à la barque, les chevaux dans l'eau jusqu'au poitrail. Mais, sur les côtes rocheuses, chaque équipage doit se construire une longue empilée de cailloux sur laquelle on pourra courir pieds nus en portant les civières chargées de goémon. Cinquante mètres de jetée sur un mètre de haut, ça n'effraie pas deux pigouyers pour la tâche d'un jour. Seulement, j'ai

vu le sang gicler autour de leurs ongles bien avant que le dernier bloc soit posé.

Sitôt son installation terminée, la flotille pigouyère s'en va aux champs marins.

A chaque marée basse que le Bon Dieu fait entre les signaux de l'extinction et du rallumage des phares, on voit les petits bateaux noirs aux voiles brunes s'éparpiller entre les récifs. Ce n'est pas facile de couper le *tali* qui ondule sous les barques; encore moins de le hisser à bord du même coup de faucille, en charges ruisselantes, avant que le courant l'ait entraîné. Hâtivement, à grands gestes de faucheur, le pigouyer moissonne. La pigouyère aussi, car il y a dans les équipages des jeunes filles qui travaillent comme les hommes. Quand le bateau est plein à couler, chacun revient à son île. Il faut alors débarquer la récolte, l'éten dre sur la dune, dresser en meules énormes les laminaires séchées de la veille.

Après ? Eh bien, après, la mer a baissé de nouveau et il est temps de repartir faucher une autre charge, encore heureux si l'on a eu le loisir d'avaler un quignon de pain et de lard.

Vous voyez d'ici le métier que cela représente par gros temps, sous la pluie, dans les jours froids de mars et avril ! Mouillés toute la journée, mal logés, mal nourris, sans joies, ils endurent, les épaules hautes et les yeux clairs.

En juillet-août, les champs sont fauchés; c'est la saison du brûlage. Le goémon est bien sec. Les pigouyers l'entassent sur les fours qui ressemblent à des tombes creusées pour des géants, et jettent de nouvelles brassées à mesure qu'il brûle sous des volutes de fumée suffocante. Le matin, on dégage les blocs de soude noirs, on refait le nouveau feu.



Ainsi, jour après jour, jusqu'à ce que la dernière meule brune et jaune ait fondu dans le brasier et que toute la soude ait été transportée aux usines du Conquet.

Alors, les pigouyers abandonnent les îles noircies, désertiques, tailladées de tranchées, bosselées de cahutes écroulées, et retournent à la grande terre pour les labours d'automne.

Sur le quai de Molène, devant l'abri du canot de sauvetage *Amiral-Roussin*, les vieux canotiers aux boutonniers rouges fumaient leurs pipes en regardant les manœuvres de la flotille pigouyère qui se rangeait pour la nuit dans le chenal, entre Molène et Lédénez.

Aimable Delarue, les dents serrées sur sa chique, laissa tomber :

— Ces pigouyers, c'est des bœufs amarrés au travail. Ça tient jusqu'au bout, tout droit, sans virer ni reculer, sans regarder à droite ou à gauche. Ça pense pas même au danger !...

— Quatre, cette saison qui ont chaviré sous la charge.

— Sans compter la barque à Kermaédic, éventrée sur une pointe de roche, la veille de la Saint-Jean.

— Jamais peur devant le mauvais temps; craintifs comme des agneaux quand il faut dire oui ou non.

— Trop ignorants, grogna le vieux Gouachet. Savent pas s'défendre, quoi ! Regarde un peu leurs cahutes : c'est-y une vie d'chrétiens, ça ?

— Encore ceux d'ici, y sont près d'un bourg. C'est mieux que d'aller s'perdre à Triélen ou à Quéménez, sur des îles où qu'y a rien !

— Faut bien qu'chacun se contente où qu'le bon Dieu l'a mis. C'est comme ça !

Sur Lédénez, le jour achevait de verdir, reflétant ses dernières lueurs au marécage salé qui creuse le centre de l'îlot. Le campement des pigouyers se serrait tout autour, étables et demeures humaines, côte à côte. On aurait cru de simples tas de cailloux sans les brèches des portes ouvertes.

Près d'une charrette dont les brancards levés semblaient implorer le ciel indifférent, une vingtaine de pigouyers causaient à mi-voix, les yeux vers le large, vers l'évasion. Des chevaux squelettiques erraient, grattant le sol usé d'un sabot impatient, en mâchant des laminaires.

Tristesse des fins de jour trop lasses, des saisons décevantes, des bilans désastreux où le gain ne vaut pas la peine et ne donne même pas le droit d'espérer.

En face, sur l'autre rive de l'étroit chenal, des lumières disaient :

— Ici, il y a des maisons de pierre grise, pareilles à celles du continent, des chambres tièdes où la soupe mijote dans l'âtre, de grands lits de plume drapés de dentelle ou de cretonne à fleurs. Juste maintenant, la mère tricote devant le feu; les enfants, autour de la table, apprennent leurs leçons pour la classe de demain; le père répare ses casiers qui sentent bon le poisson et l'osier humide. Nous autres, nous éclairons la grande paix d'un village breton.

Que pouvaient répondre à cela les pauvres chandelles pigouyères fichées sur un coin de table et toutes tremblantes au vent de mer ?

Dans la cahute du haut de la dune, nous étions trois : Marie de Lilia-en-Plouguerneau, sa cousine Joséphine et moi. C'était la plus belle « villa » de Lédénez.

Pourtant, nous pouvions à peine nous tenir debout sous les planches du toit et l'herbe recom-

mençait à pousser dans les coins de la pièce. Mais la miche de pain cuite à la ferme de Lilia sentait bon sur la table. Marie avait déposé devant nous une motte de beurre, une bouteille de limonade, des verres; l'eau du café chantonnait au creux de l'âtre primitif. La lumière jetait des éclats dans les boules de chalut suspendues aux solives, faisait reluire les faïences grossières du vaisselier de bois blanc. Il y avait surtout, pour égayer l'humble logis, le charmant sourire des deux jeunes pigouyères.

Marie et Joséphine, dix-huit et vingt ans, avaient des visages de petites filles, ronds et colorés comme des pommes, des épaules larges, des bras musclés de paysannes de la mer. Il faut cela pour travailler comme les hommes, quels que soient le temps et la besogne, récolte, brûlage, transport de la soude, manœuvre des bateaux que l'on n'hésite pas à charger dangereusement pour faire moins de voyages. En plus, elles qui étaient venues seules avec leurs pères, elles devaient nettoyer la cambuse, faire la soupe, la lessive et le raccommodage. Elles avaient bien l'habitude, ayant commencé à quinze ans.

— Beaucoup de pigouyères, à Lédénez ?

— Non, quelques-unes. Celles qui viennent avec leurs maris, ou bien leurs frères. Nous, on vient parce qu'on n'a pas de frères aînés pour aidernos pères. Dans les familles de pigouyers, c'est comme ça : la mère garde la ferme et les petits, et ceux qui vont aux îles rentrent à la maison juste pour arracher les patates et travailler les champs avant l'hiver.

— Ça ne doit pas être drôle tous les jours ?

— Oh ! bien, en été, c'est pas si déplaisant. C'est plutôt quand on arrive, au mois de mars,

qu'on a de la misère; on n'est pas encore durci; il fait froid; souvent, la mer est grosse, et puis la nuit tombe de bonne heure. Mais nous sommes ici tous du même pays, copains ou parents.

Le père Kernéis entra, plié en deux, l'œil sombre sous la casquette, et vint s'accouder à la table.

— La peine, ça ne serait rien si, au moins, en s'en allant de retour à la maison, on avait assez de sous dans sa poche ! Jadis, le métier rapportait pourtant bien ! Le kilo d'iode s'est vendu jusqu'à 220 francs. Aujourd'hui le jour, on nous en offre 75 francs. Il faut 90 à 300 kilos de soude pour faire un kilo d'iode, selon la qualité du *tali*. Nous, on livre les pains de soude tels qu'ils sortent des fours. C'est l'usine qui pèse et qui analyse la soude. Nous n'avons pas le droit d'y mettre le nez; on nous raconte ce qu'on veut !

— Et encore qu'il faut « envoyer » nous-mêmes la soude au continent avec la barque, soupira Joséphine.

— Les usiniers sont syndiqués: rien à faire contre eux tant que nous ne le serons pas nous aussi. L'maire de Molène nous aide bien pour cela, mais y en a encore qui ne comprennent pas, qui s'méfient rapport à la cotisation. Ça finira bien par venir, et alors on aura un chimiste payé par le syndicat pour les analyses; on pèsera la soude dans les îles, devant celui qui a sué le sang pour l'avoir, et on s'entendra pour tenir des prix raisonnables. Si ça ne marche pas encore, on prendra les grands moyens: quand un pêcheur, à lui tout seul, trouve aux mutualités maritimes 100.000 francs pour faire construire un bateau, ce serait bien le diable si trois mille goémonniers mis ensemble ne trouvaient pas 500.000 francs pour avoir une usine à eux et un bateau pour le transport. Ça changera

bien des choses pour tout le monde, j'vous le garantis !

Bien des choses?... Ouais ! Que peuvent trois mille pigouyers, même avec une usine, un bateau, une immense bonne volonté et les conseils de M. le Maire, contre l'implacable cruauté des chiffres, la concurrence des nitrates chiliens et japonais, les mystères du contingentement et l'indifférence des tarifs douaniers ?

Le métier de pigouyer est un de ces petits métiers à outillage rudimentaire et à faible rendement irrémédiablement condamnés, à plus ou moins brève échéance, par l'industrie chimique internationale et les méthodes rationnelles et standardisées.

Le pigouyer n'est absolument pas rationnel ni standardisé. Il n'a aucune ambition au delà de son pain quotidien. C'est un primitif qui entend exercer son métier primitif avec le maximum de liberté, c'est-à-dire au jour, au lieu et avec les moyens qui lui plaisent. Il doit donc disparaître tôt ou tard, comme les bateaux à voile, les pétrisseurs de poteries, les tailleurs de sabots, les sculpteurs de granit et les brodeurs de gilets bretons.

Peu importe que son métier soit une école de courage, d'initiative, d'adresse et de solidarité, ni que les goémonniers bretons suffisent à fournir 88.000 kilos d'iode à leur pays qui n'en consomme que 70.000 kilos par an. Peu importent les sacrifices dont il paie le droit extravagant de vivre à sa guise plutôt que de s'embaucher aux usines de Brest.

« Bagnes d'innocents », comme on dit dans les îles. Bagnes du pigouyer qui lutte de toute la force de son corps vigoureux, de son âme ingénue, avec, droit devant lui, le fantôme de la ruine planant sur son effort.

## IV

## NAVIRE SANS ESPOIR

Sous le ciel gris d'où s'égouttait une pluie fine, un tintement de cloche, humble comme une prière.

Une chapelle sauvage, peut-être ? Ou bien l'appel de quart sur quelque vaisseau en panne ?

Non, aucun secours, aucune bénédiction n'ont été prévus pour ceux qui vivent ici, et l'île Quémenez, longue et plate comme un pont de navire, ne mène nulle part ceux qu'elle a embarqués, nulle part qu'au bout de leurs vies, à travers la misère.

Pourtant, sur les trente hectares de Quémenez, les orges et les avoines ondulaient en crissant, avec d'amples mouvements de vagues. Les choux arrondissaient sous la pluie leurs bouquets verts. Une jument, oreilles pointées vers le large, allaitait son poulain. Autour de la maison grise, tout le petit peuple habituel des fermes, cochons, poules et canards, cherchait sa vie dans la fange.

Et l'équipage?... Le voici, une quarantaine d'hommes, moins vieux qu'usés, un litre au poing, titubant sur chaque sentier vers une grosse femme qui secouait la corde d'une cloche.

Ce ne sont pas des goémonniers comme les autres, plutôt les serviteurs de cette étrange ferme.

— Hé ! M'âme Floc'h, toujours en retard, alors, c'te garce de cloche ?

— Si on peut seulement plus faire la fête le

dimanche, bonsoir ! On vous plante là avec vot' pourriture de goémon !

Indifférente, M<sup>me</sup> Floc'h commença à remplir les bouteilles à un tonneau, devant la maison.

C'est cela, leur fête : quatre fois dans la journée du samedi, toutes les deux heures le dimanche, au son de la cloche, acheter un litre de gros rouge, le vider d'un coup et attendre l'appel suivant. Le lundi, quatre verres en tout. Un dernier verre le mardi matin. La fête est terminée jusqu'au samedi.

Cette réglementation judicieusement nuancée de l'ivrognerie sauve trois jours de travail effectif aux champs ou au goémon.

Bien entendu, avec une pareille équipe, pas question de récolte au large. Il faut se contenter du goémon de dérive que les tempêtes roulent sur les grèves de l'île en amas hauts comme des maisons.

D'où viennent ces hommes ?

Ils se sont échoués là un jour que, décidément, personne ne voulait plus d'eux à la grande terre, chassés des fermes pour ivrognerie, maraude ou vagabondage, chassés de la marine après un mauvais coup. Et la marée du soir a amené, sur quelque barque de pigouyer, une épave humaine que, parfois, un gendarme est venu reprendre.

On m'avait raconté des histoires impressionnantes d'escrocs, de criminels, d'évadés, fuyant les tribunaux. La vie n'est pas si romanesque et ce qu'elle jette aux rivages des îles molénaïses, ce ne sont que déchets, bois pourris, humbles débris d'hommes ou de bateaux.

Vous imaginez peut-être un garde-chiourme les mâtant à coups de trique ? Ou, au moins, quelque grande gaillarde, virago des îles, le verbe haut et la main preste ? Non, c'est M<sup>me</sup> Floc'h, celle que,

de Plouguerneau à Molène et à Quémenez, on nomme une « femme du bon Dieu », qui les mène avec sa lassitude et ses larmes.

Lorsque je la vis pour la première fois, assise dans sa cuisine devant une longue table de réfectoire, elle épluchait une montagne de choux. Elle ne me connaissait pas, elle ne m'attendait pas, je venais de débarquer sans crier gare. Avec tranquillité, elle me regarda une minute en souriant et interrompit mes explications :

— Bonjour !... Vous resterez quelque temps ?

Or bien, où « rester quelque temps » à Quémenez sinon à la ferme, seule maison de l'île ?

La cuisine était pleine de monde. Deux jeunes pêcheurs de Triglonou venaient de manger la soupe et refusaient un coin de grange.

— Non, non, merci, Madame Floc'h ! Pas d'ça pour nous ! La paille, ça rend trop sensible ! On va dormir dans la barque.

Soizic, une jeune pigouyère, se séchait au coin de l'âtre. Et puis une bonne douzaine de vieux que le signal du drapeau déchiqueté qu'on hisse trois fois par jour avait amenés à la soupe.

Ils se tenaient affalés le long des bancs, la trogne rouge et les yeux luisants. Ce n'était que le commencement de la fête. Ils en étaient au stade des discours et des querelles. Tous parlaient à la fois avec de grands gestes gauches. Les deux du fond, qui se disputaient en brandissant leurs cuillers, se mirent brusquement d'accord pour menacer la servante qui emplissait leurs bols. Cocagne, qui aime les bêtes, expliquait pour la centième fois la manière de dresser les chevaux.

— Si tu les butes, mon 'ieux, c'est foutu !... Faut respecter les bêtes !... Et puis leur expliquer. Voilà ! Faut savoir !...

Et le vieux Yann Le Meur, blanchisseur de la ferme, racontait par bribes incohérentes son histoire, toujours la même :

— La mer de Chine... les mousmés tonkinoises... jonques... Amiral Courbet...

Et, pour finir, une médaille pour lui, Yann Le Meur, qui ne restera pas ici dans ces cochonneries d'îles, non, bien sûr ! mais va prochainement reprendre du service !

M<sup>me</sup> Floc'h haussa les épaules :

— Il est ici depuis vingt ans. Quand il touche sa pension, il va la liquider au Conquet. En trois jours de saouleries avec les vauriens du port, c'est fait. Tous pareils : dès qu'ils ont de l'argent, faut qu'ils s'en débarrassent. On dirait que ça leur pèse. Après, ils sont tranquilles et reviennent aux îles où, du moins, ils sont sûrs d'avoir à manger tous les jours.

Et M<sup>me</sup> Floc'h sortit pour aller sonner la cloche, tristement, comme on sonnerait son propre glas.

M<sup>me</sup> Floc'h est entrée dans la vie sous l'aile noire du malheur. Une tempête lui vola père et mère, entre le Conquet et Quéménéz, et son destin amer s'ouvrit d'un coup devant ses quinze ans. Elle reprit la ferme ; son frère cadet et sa jeune sœur quittèrent l'école pour venir l'aider. Trois enfants, face à quarante-cinq ivrognes, sur une île perdue !

Elle se maria jeune, et pour peu de temps. Successivement, elle tint aux îles trois fermes sur quatre : Quéménéz, Balanec où une poutre de fer, en tombant, lui tua une petite fille, Triélen que tient à présent son fils aîné, où elle a retrouvé un cimetière familial : une tante, ses enfants et ses domestiques emportés par le choléra de 1893.

Maintenant, veuve depuis longtemps, elle est revenue avec ses deux plus jeunes fils à la Quéménéz de son enfance.

Pourtant, au Conquet, elle pourrait avoir une existence plus douce, près d'une fille et d'un petit-fils, un repos bien gagné après quarante ans d'épreuves. Ici, il n'y a que travail sans fin, l'écœurement des saouleries hebdomadaires, la gêne des courriers et du ravitaillement livrés au hasard des bateaux, chance bien rare pendant les tempêtes d'hiver. Le seul secours, c'est elle qui le donne, au dénuement des pigouyers et des pêcheurs, aux loques humaines qu'elle retient de sombrer tout à fait, à tous ceux qui frappent à sa porte. C'est une femme du bon Dieu.

M<sup>me</sup> Floc'h ne quittera pas Quéménéz. Les îles ont cet étrange puissance de tuer chez leurs proies le désir d'évasion.

Toute l'île sentait le goémon frais. D'où qu'il soufflât, le vent en rejetait l'odeur sauvage vers la ferme. Ma chambre en était imprégnée, et les vieux meubles cirés, les draps qui avaient blanchi sur la lande, l'eau de la cruche sur la table de toilette, et mes cheveux humides de sel.

Un champ d'orge presque mûr s'étendait devant ma fenêtre. Cela faisait une immense nappe souple, or et vert pâle, coupée en deux par un sentier qui descendait à une grève invisible.

Au bout du champ, on apercevait deux hauts menhir côte à côte. A la nuit tombante, dressés contre le ciel mauve où flottait un quartier de lune, ils semblaient deux grands anges de pierre veillant la peine d'une femme et la folie des hommes.

## V

## SAUVETEURS

Ce soir de septembre, à Molène, il y a réception en mon honneur chez le vieil Etienne Gouachet qui, pendant vingt-trois ans, de 1887 à 1910, fut patron du canot de sauvetage à rames *Amiral-Roussin*.

Autour de nous, le décor habituel des maisons de marins: murs chaulés de frais, cernés de boiserie peintes au ripolin vert pomme, bleu ciel, comme les bateaux, crucifix sous sa branche de romarin séché, photos d'équipages de la flotte, et, sur la cheminée, de grands coquillages rose chair et une parure de mariée sous un globe de cristal. Au plafond, une goélette se balance dans sa bouteille, entre deux boules de chalut.

De chaque côté d'une table de sapin verni, fixée par le travers devant la fenêtre, nous sommes assis, coude à coude, les uns fumant, les autres chiquant, chacun à sa convenance.

Il y a là Gouachet et son camarade Aimable-Marie Delarue, deux rescapés des temps héroïques, le maire Eugène Masson, le fils Gouachet, celui qui est maître sémaphoriste (l'autre est sauveteur à l'île de Sein), et moi qui sais bien que, partout où il y a des marins, il y a de belles histoires à entendre, des histoires vivifiantes, exaltantes, qui vous font chaud au cœur quand on se sent découragé par la mesquinerie et la lâcheté du monde.

Une fille de Gouachet posa sur la table des rouleaux de diplômes jaunis et des écrins de médailles, de tous les pays, de toutes les tailles, de tous les métaux. Epinglées côte à côte sur le chandail du père Gouachet, elles lui feraient un bouclier.

— Aimable en aurait autant à montrer si nous étions chez lui. On a fait presque toutes nos sorties ensemble. Il était rameur du vieux canot *St-Renan* depuis 1883 quand il est venu avec moi sur l'*Amiral-Roussin*. Après, il m'a remplacé comme patron quand j'ai pris ma retraite en 1910. Il a aussi la Légion d'Honneur.

Aimable Delarue cligna de l'œil, l'air de dire une bonne blague:

— Ben oui, en quatorze ans de commandement et quatre-vingt deux sorties, j'ai sauvé trois cent trente et une personnes!

L'époque du *St-Renan* est ensevelie au fond obscur de leurs vieilles mémoires et, même pour mettre au jour de plus récentes aventures, il faut toute l'insistance de Masson et du fils Gouachet.

— Raconter quoi?... C'était toujours la même chose: le mauvais temps sur ces sales courants qui entourent les îles, les roches et la brume qui déroutent les bateaux. C'est surtout la brume qu'est fautive! Sitôt les signaux vus ou entendus, des bateaux en détresse, des phares ou des sémaphores, on se mettait en route. Ça n'allait pas si vite que maintenant; on marchait à l'huile de bras. On y marche encore bien souvent, à dire le vrai, parce que le *Roussin* est mieux placé que le *Coleman* pour ce qui est des marées et plus facile à mettre à l'eau par tous les temps. On ramait des heures, des jours!... Tu te rappelles, hein! Delarue, le coup du *Vénus*, un dundee allant d'Espagne en Angleterre qui, le 2 janvier 1902, voile arrachée,

gui brisé, avait été drossé sur les Pierres-Noires par une furie de tempête ? On l'a rejoint à temps et on l'a remorqué à Brest. Oui, parfaitement, remorqué à la rame, sur une mer démente !... Et en 1907, le 16 décembre (j'ai pas oublié, celui-là !) que je suis resté de six heures du matin à neuf heures du soir, à moitié dans l'eau, le canot à tosser le long du bord du *Milos*, un vapeur allemand qu'avait pris feu. Quand l'canot du Conquet est venu nous relever, ça n'a pas été fini, a fallu encore envoyer les blessés à l'aviron jusqu'à Brest.

Masson lui tendit un diplôme :

— Paraît que vous avez remis ça deux jours après pour le sloop *Regina Coeli* !

— Possible ! C'est en décembre et janvier qu'y a toujours le plus de naufrages. Regardez voir : 16 décembre 1904, l'*Idiya*, chargé de ciment pour le fort d'Ouessant, sombre sur les Trois-Pierres, trois hommes sauvés. Le 26 décembre 1905, sauvé l'équipage du vapeur anglais *Bedecrag*... Et puis, tout n'est pas sur les papiers, et moi, je ne me rappelle plus... Pourtant, une fois, on a fait une sortie exceptionnelle. C'était pas un sauvetage, si on veut, et quand même c'en était un, d'une manière. Voilà : c'était, je crois bien, en 1900, une nuit qu'il ventait comme si tous les démons étaient lâchés sur la mer ! On vient m'appeler su' l'coup de minuit. Bon, que j'me dis comme ça, encore un bateau en mauvaise passe ! « Ouôh ! Gouachet, c'est pour aller au Conquet tout de suite ! » Figurez-vous, c'était une pauvre femme en mal d'enfant, déjà mère de sept gosses. La sage-femme disait qu'il fallait l'opérer d'urgence, sans quoi elle allait mourir. On l'a étendue en travers du canot, solidement amarrée sur une table pour pas qu'elle gêne les rameurs ni qu'elle traîne dans l'eau qui

embarquait à chaque vague. J'la revois encore, avec sa pauvre tête qui pendait. A quatre heures du matin, on était rendus. L'enfant est mort, mais elle, le chirurgien l'a sauvée, même qu'elle est encore en vie à c't'heure.

Le jour a fini de mourir à la croisée, sur les dahlias et les géraniums du petit jardin, et la lampe qu'on apporte révèle soudain, massées à l'autre bout de la pièce, un groupe de jeunes femmes et d'enfants entrés sans bruit, tendant le cou vers les histoires du grand-père.

— Ce sont mes petits-enfants. J'en ai vingt ici, et quatre à l'île de Sein chez mon fils qu'est sauveteur. J'ai eu quatorze enfants.

— A Molène, m'explique fièrement le maire, ça a toujours été comme ça. On a le sauvetage dans le sang. Les gosses, à force d'entendre les récits des vieux, ne pensent qu'à sauver du monde à leur tour. C'est un instinct chez nous, comme chez les chiens terre-neuves qui se jettent à la suite de tout ce qu'ils voient tomber à l'eau. On peut être bon marin et pourtant ne pas être sauveteur. Les pigouyers, tenez, ils sont courageux, adroits ; ils tiennent le coup n'importe où ; mais qu'un des leurs soit en danger, ils n'auront pas idée d'y aller. Pas plus tard que le début de cette saison, un bateau goémonnier de Quéménez, trop chargé de *tali*, chavire tout contre une mauvaise roche. De la grève, Yves Floc'h l'aperçoit, saute dans son canot et arrive. Un autre pigouyer passe par là, essaie bien de secourir son copain mais, tout à coup, le voilà qui prend peur et fiche le camp. C'est Yves qui a repêché le bonhomme accroché à la corne du mât !... Autrefois, on était dressé de bonne heure. Moi, à dix ans, j'étais mousse ; à douze, je tenais la barre du sloop *Céline* dont le patron,

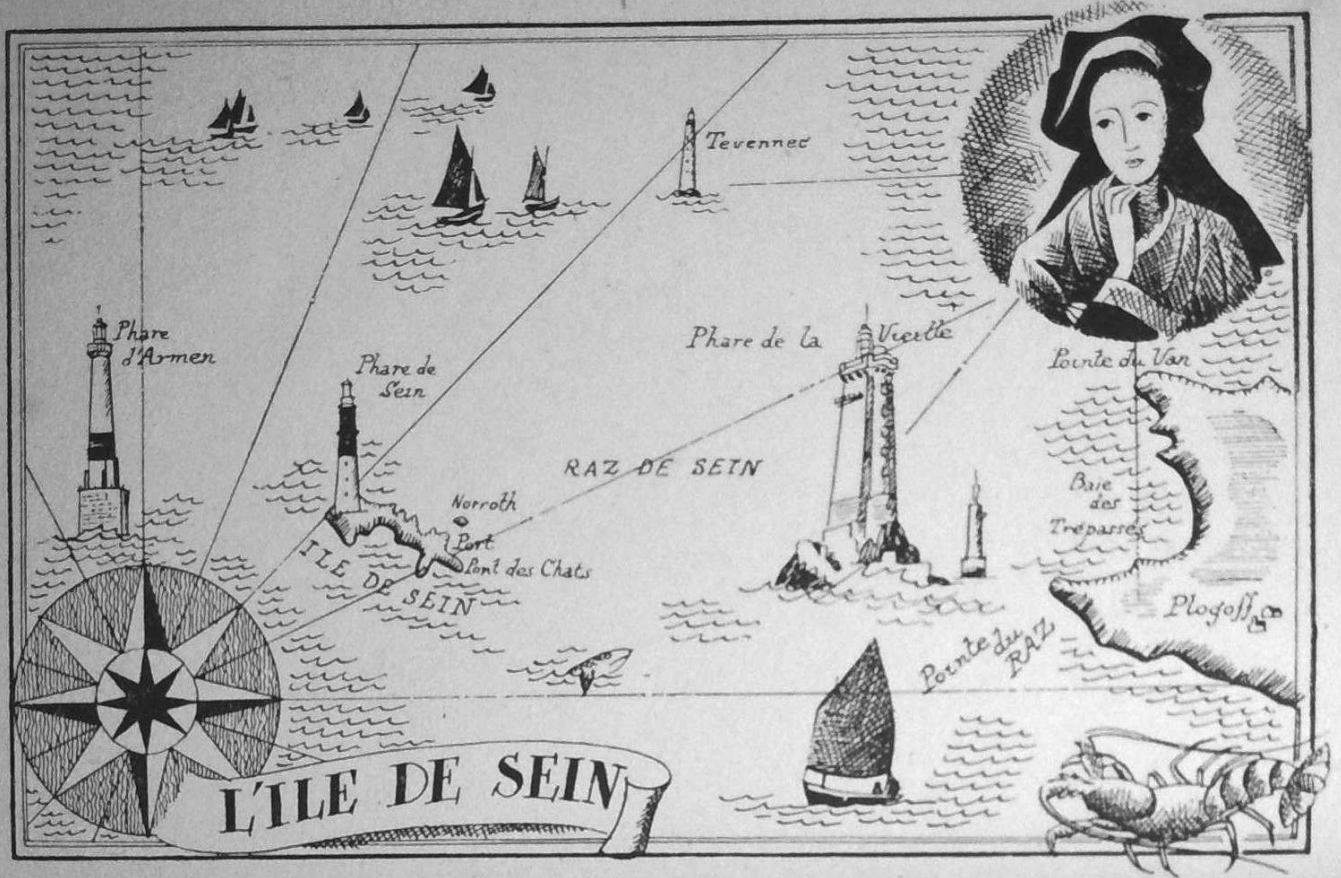
toujours saoul, dormait dans la cale quand il ne restait pas à l'île; je transportais la soude de Molène à l'usine de Plouescat. A quinze ans, j'avais mon canot à moi, l'*Eglantine*, et je faisais la langouste. Mon frère Louis, qui a surnom Piqueur et avec qui vous êtes sortie en mer à Ouessant, c'est la même chose: pêcheur et sauveteur, canotier à bord du *Coleman*...

Ils sont ainsi. Lorsque tant d'êtres s'accrochent misérablement à de médiocres égoïsmes, eux, offrent leur vie, simplement, sans phrases, sans orgueil, comme un don tout naturel. Si leurs diplômes n'étaient là pour assurer leur mémoire, ils ne s'en souviendraient même plus.

Dans la petite salle blanche, les vieux canotiers s'étaient tus, leurs mains abandonnées devant eux, ces mains rugueuses qui garderaient jusqu'à la tombe la forme des avirons.

Les yeux vagues, les lèvres serrées dans la barbe blanche, chacun regardait au-dedans de soi-même, comme des reflets dans un miroir terni, défilier sa vie héroïque — sa vie qui n'était qu'un chaînon de l'histoire de Molène, gardienne de bateaux, surveillante des courants et des roches, sentinelle qui sait voir à travers la brume, Molène, petite et plate, qui a mis sa grandeur, dans l'âme de ses marins.





ILE DE SEIN

## L'ILE AUX YEUX VERTS

LORSQUE je m'éveillai sur le tillac du sloop qui m'avait embarquée, en pleine nuit, au port de pêche de Brest, je vis un petit village breton tout tranquillement posé sur l'eau. Il semblait flotter comme si rien ne l'attachait par-dessous. Celui qui le regardait longtemps croyait le voir bouger, plonger, reparaitre, se bercer aux vagues comme une mouette grise.

C'était l'île de Sein, mince terre entourée d'un archipel d'écueils, qui nous saluait de sa tourelle blanche, le feu de Men-Brial, dressé face au Levant.

Nous doublâmes Nerroth, bloc de roche qui marque le port et en haut duquel deux cochons de granit se précipitent éternellement vers la passe. Nous doublâmes des jetées, évitant des barques qui viraient sur leurs corps-morts, des viviers flottants pleins de crabes, de langoustes et de homards, et quelques cotres trop petits pour affronter les courants redoutables de cette grande marée.

La plupart des hommes étaient en mer. Des marmots grouillaient comme des crabes autour des canots laissés à sec par le jusant.

Le sloop vint se ranger le long de la cale de la Poste, près du *Zénith*, le bateau-courrier qui, chaque semaine, quand il fait beau, relie Sein à Audierne.

C'est alors que je vis la première Ilienne. Elle était grande et souple, bien moulée dans le corsage ourlé de velours de sa longue robe, toute noire depuis ses sabots jusqu'à la capeline de drap aux ailes croisées sur le dessus de la tête. Un petit col blanc dégageait son cou mince. Elle s'était arrêtée en haut de la cale, curieuse, une main sur la hanche, l'autre soutenant une grande corbeille d'algues bien d'aplomb sur sa tête. Elle me regarda approcher : deux aigues-marines luisaient dans son visage étroit et grave. Lorsque je la questionnai, histoire de demander mon chemin, elle me répondit vite, d'un mot, d'un geste de sa longue main brune, et s'éloigna, soudain timide, ou farouche, sa charge sur la tête, noble comme une choéphore antique.

L'île m'épiait avec ses yeux verts.

Des femmes passaient, sérieuses, lentes silhouettes de nonnes dans leur béguinage ; elles me jetèrent des regards inquiets et les enfants s'arrêtèrent, candides, en levant vers moi des yeux ébahis. Sur un banc, trois vieux « tontons » rendus par la mer depuis bien des saisons, chauffaient leurs rhumatismes au soleil. Quelques pêcheurs, qui ramendaient leurs chaluts accrochés aux façades ou réparaient leurs casiers sur le muret du port, détournèrent la tête, un instant, vers l'inconnue.

Une sorte de malaise me venait de toutes ces prunelles étranges, vert clair, vert bleuté, vert sombre, couleur d'eau, de coquillages et d'algues, de ces yeux sertis de cils noirs où dormait on ne savait quel mystère marin sous des phosphorescences félines, des chatolements de pierres précieuses, des douceurs de jade, et qui avaient pris de l'Océan la profondeur glauque à force de s'y débattre, les transparences pures à force de s'y mirer.

Je m'inquiétai d'un gîte. L'hôtel, c'était bien pour les touristes. Parce que j'étais chaudement recommandée par le patron du sloop qui me connaissait depuis douze heures à peine, l'épicière consentit à me louer une maison de quatre pièces, qui sentait le savon et la peinture neuve.

Cette maison possédait une chose étonnante : un grand puits à margelle de granit, en alcôve au fond de la cuisine. Un tuyau amenait l'eau de pluie dans cette citerne ; on la puisait avec un seau dont la corde passait au plafond sur une poulie fixée à la maîtresse-poutre. Je n'avais pas besoin de m'inquiéter : aux tempêtes, ma propriétaire viendrait elle-même disjoindre la gouttière sur le toit afin que l'eau douce ne fut point gâtée par les embruns.

C'était une belle maison. Aussi, je la payais six francs par jour, compris, bien entendu, le linge, l'argenterie d'aluminium à filets Louis XVI, le pétrole pour la lampe et du bois d'épave à discrétion pour la cuisine.

Assurée d'un toit, je m'en fus aux vivres.

L'île de Sein compte, je crois, cinq cents habitants. Son unique village est construit le long du port à six mètres d'altitude, si bien qu'à chaque tempête, les vagues passent par-dessus.

Elle possède cinq vaches qui vont, d'instinct, chercher leur pâturage sur un îlot herbeux, inaccessible à marée haute. Elles partent à la queue-leu-leu avec le jusant et s'en reviennent au bourg avec le flot.

On rencontre aussi, çà et là, une poule.

A l'autre bout de l'île, se trouvent les « champs » entourés de murettes de pierres sèches qu'on enjambe pour entrer ou sortir ; ils sont plantés principalement de patates. Les plus vastes ne

mesurent pas dix mètres carrés. A chaque succession, on les subdivise ou on les ressoude, selon le nombre des héritiers, comme ça, sans notaire, avec le témoignage du maire et la bénédiction du curé.

Le poisson est rare. Il sert à appâter les casiers à homards, et les homards, on les vend aux mareyeurs de Brest. Quelquefois, il arrive qu'un pêcheur ait un congé de trop qu'il partage avec ses voisins. Les enfants ramassent des berniques sur les petits rochers plats de la côte. Il y a aussi des pousse-pieds sur le Nerroth, mais les hommes n'ont pas toujours le temps d'aller les cueillir.

Tout ce que ne produisent pas la mer, les cinq vaches, les vingt poules et les « champs » doit être importé du continent. Quand il fait beau, le *Zénith* apporte d'Audierne le courrier et le ravitaillement. En hiver, on l'attend deux ou trois mois; quand on ne peut plus tenir, le canot de sauvetage s'en va aux provisions.

Pour les îliens, les restrictions ne durent pas le temps d'une guerre, mais le temps de chaque vie, même lorsque l'abondance coule sur le monde.

Encore ignorante des ressources de l'île, je demandai naïvement à acheter du lait. La gardienne des cinq vaches fixa sur moi des yeux verts, limpides et pleins de réprobation.

— Le lait de vache, c'est tout pour les malades et les enfants. Pour les autres, il y a du « lait de boîte » à l'épicerie.

Je n'eus pas plus de chance avec les œufs. Quant à la viande, ce jour-là, c'était la mercièrè qui répartissait équitablement un demi-veau arrivé tout découpé du continent. Chacun recevait sa part en quantité et qualité; je me vis octroyer un bout d'escalope pour toute la semaine.

Je commençais à comprendre. Et, le soir, je ne fus pas étonnée de voir la buraliste s'assurer que tous ses habitués auraient leur dû avant de céder un paquet de gauloises à cette cliente supplémentaire.

Bientôt, je sus que le même régime fraternel s'appliquait à tout: vivres, pharmacie, vêtements, sabots et engins de pêche. On ne savait jamais si on ne manquerait pas avant d'être ravitaillé et l'on partageait au plus juste, comme des naufragés sur un radeau. Personne ne songeait à tricher ou à profiter. On était sur l'île entre honnêtes gens; c'était bien agréable. Même si la honte ne vous avait pas retenu, pour un billet de cent francs, vous n'auriez pu obtenir un bol de lait, un œuf du jour ou une côtelette de rabiote.

En été, Sein manque d'eau. En hiver, elle manque de pain, lorsque les courants se battent avec le vent dans le Raz, interrompant pour des semaines toute communication avec la « grande terre ». Alors, on vit de biscuit de mer et de conserves.

Elle est si exiguë qu'on doit y économiser la place: 1.800 mètres de long, 800 mètres de large aux deux bouts, le travers d'une route au milieu, un grand marécage salé derrière le village. Ses maisons, souvent à deux étages, se serrent face à face, côte à côte, le long des venelles enchevêtrées auxquelles on a donné juste assez de largeur pour y faire rouler une charrette à bras ou une barrique.

Sein est un défi jeté à l'Océan. Partout des digues la protègent. Des phares, des tourelles, des balises marquent chaque victoire. Le Guiveur, ancien village englouti, balayé par les vagues, dont on voit encore aux plus basses mers les fondations et les enclos, avoue les défaites.

Conquérante sans cesse menacée, son peuple s'accroche passionnément à son sol fait de sable et de pierres, à peine émergé. Il semble qu'il l'aime avec toute la force de la peine consentie.

Une année que la mer était montée à un mètre de haut dans les maisons du bourg, les Ponts et Chaussées avaient offert aux Iliens de les transporter à Audierne. Personne ne voulut quitter l'île en perdition.

— Si on ne peut plus tenir dans les maisons, répondirent les notables, on ira attendre dans les bateaux que la mer redescende !

Des hommes vous diront bien avec une fausse modestie :

— C'est pas grand'chose que Sein, toute petite, toute basse. Vous en faites le tour le temps de fumer une cigarette !

Mais les femmes ne cachent pas leur fierté :

— Si vous voyiez comme c'est joli chez nous quand les champs de patates sont tout roses de fleurs ! Bien sûr, c'est pas grand, mais comme ça, tout le monde se connaît, on vit tous ensemble, et, quand on va au continent, ça fait drôle... ! On est comme perdu !

Et ils bénissent cet isolement, cette pauvreté qui ont protégé la pureté de leurs mœurs, la simplicité de leurs âmes et la droiture de leur courage.

Le détour d'une ruelle me mit à la porte du cimetière, nu comme une plage semée de coquilles et de galets. La côte, si proche, fournit le granit pour les maisons des vivants et des morts.

Quelques tombes, vides, sont quand même tracées d'un rectangle de pierres rondes et leurs croix portent l'inscription : « Porzmoguer, Goaster, Cante ou Fouquet, disparu en mer ». (On ne porte guère

d'autres noms, sur l'île.) Cela veut dire que le pauvre gars est resté sur la Chaussée ou dans le Raz de Sein, piégé par la brume ou chaviré dans une tempête, et que sa veillée funèbres s'est faite devant une croix et une photographie posées sur un cercueil vide.

Le presbytère et le champ des morts se partagent les trois arbres de l'île.

La chaux éclatante, les volets peints en bleu-ciel, vert vif ou gris-perle, les fenêtres voilées de dentelle, les courettes naïvement fleuries donnent une charmante gaité aux maisons, bien que, sur le seuil, se tienne souvent une femme endeuillée tricotant un gros gilet de marin.

Pour sortir du village, point de choix : un seul chemin s'en va vers l'autre bout de l'île, entre la grève de Corréjou et celle du Sud, couverte de galets. Il laisse à gauche les roches de la Chaise-au-Curé et de Garrek-ar-Mensi, à droite, celle du Sphinx, longe le vieux cimetière des cholériques, se borde de *moguerou* de pierres sèches qui dessinent le damier des petits champs, et se termine au pied du phare blanc coiffé d'une capeline noire, comme les Iliennes.

Tout près de là, était un monastère, au XVI<sup>e</sup> siècle, au temps de « l'Île-des-Saints », dont la chapelle écroulée achève de disparaître dans un roncier.

Une allée cimentée, sous de souples arceaux de tamaris, conduit à la porte du phare.

De la galerie, je découvris toute l'île, incrustée dans la mer comme un joyau dans un écrin de soie. A l'ouest, s'égrenaient les récifs de la Chaussée maudite, mangeurs d'hommes et de bateaux, procession sauvage longue de 16 milles, jusqu'à l'horizon.

zon où se dresse la colonne blanche du phare d'Ar-Men. A l'est, une formidable muraille sombre : la Pointe du Raz, celle du Van ; entre elles, un golfe bleu, la Baie des Trépassés où Ys, la ville noyée, dort son légendaire sommeil, où des marins, un jour, pêchèrent une croix de granit.

Loin de la côte sinistre, Sein, Enez-Cap-Sizun, s'allongeait, sinueuse, creusée de baies, dentelées de minces promontoires, blanche, verte et or — galets, champs et plages. On aurait dit une de ces algues d'automne, marbrée de teintes vives et pâlies, flottant, demi-immérgée, au gré des courants.

## II

## ILINIENNES DE SEIN

Depuis longtemps, les yeux verts ne me font plus peur.

C'était bien vrai, ce que m'avait dit Mona, ma première amie ilienne :

— Ici, ce n'est pas la mode de faire des sourires aux inconnus, mais, quand on est « habitué », on est content si on peut faire plaisir !

Je sais à présent que, dans chaque demeure, reluisante comme un yacht, je trouverai le salut du bon accueil.

J'ai vu Gritik faire sa lessive à la mode ilienne, savonner le linge au cuveau, le rincer à l'eau de mer, puis à l'eau douce et le sécher au vent du large sur les galets de la grève.

Le goémon rejeté par la houle, dressé en meules énormes, j'ai aidé Biella à le brûler dans les fours à soude tapissés de galets. Mais je n'avais pas ses gestes lents et sûrs de prêtresse antique attisant le feu rituel.

J'ai vu Rozen et Tintin Chann construire leur maison neuve avec un ouvrier plogovite venu de la pointe du Raz entre deux courriers. Pendant des semaines auparavant, de la grève où Jop cassait les roches au retour de la pêche, elles avaient apporté les pierres une à une, sur leur tête, puis le sable pour le mortier dans de grandes corbeilles.

Les enfants, apprivoisés, m'ont conduite à l'épave de l'*Hélène*, gigantesque ferraille qui n'est plus, sur la côte sauvage, que le plus merveilleux jouet pour les petits îliens. En route, dans les flaques des rochers, les garçons cherchaient les plus grosses « brenniks », les plus « distinguett' », pour les offrir à la demoiselle, et les fillettes faisaient pour elle des bouquets d'armérias roses et de pavots des sables, jaunes, aux tristes feuillages argentés.

Le soir, des groupes de promeneurs m'accueillaient et nous faisions ensemble les cent pas sur les digues comme une bordée de quart sur un vaisseau de pierre.

J'ai partagé la soupe de congre et le *jarz* doré à plus d'une table et j'ai échangé avec mes hôtes, sur le seuil, la phrase traditionnelle qui commence et termine toutes les réunions :

— *Joa d'an anâoun* ! Joie aux Trépassés !

J'ai appris la douceur d'habiter un village qui n'est qu'une seule grande demeure divisée par les couloirs des ruelles et d'y partager la vie commune, d'accepter un poisson pour la soupe, un homard blessé au casier ou une assiettée de pieds-de-biche. Existence simplifiée, fraternelle, où l'on ne s'étonne plus, où l'on aurait honte de s'étonner si un grand garçon, arrêté par l'odeur de la cotriade devant la fenêtre ouverte, en accepte une écuellée, comme fit Lommik, le matelot du *St-Gildas*. Il entra, s'assit, le nez dans sa portion, en silence, et quand il eut fini, s'en alla, sans dire merci. Pourquoi faire ? J'avais de la soupe, il n'en avait pas ; un jour, si ça se trouve, ce sera le contraire et son offre à lui, Lommik, sera également sans phrases et sans attente.

Quelques-uns sont venus à l'île, ont jeté un

regard rapide sur cette petite terre dénudée, sur ces hommes rudes et leurs femmes en deuil, sans prendre le temps d'atteindre la Beauté en ses retraites profondes. Ils n'ont pas compris que là était, sans doute, la vraie civilisation, celle qui ne laisse pas le naufragé sans secours, la veuve sans appui, l'orphelin sans pain et l'étranger sans abri. Et ils se sont rembarqués pour aller écrire que ces gens étaient des sauvages, hommes et femmes, ivrognes abrutis, moniales aux visages jaunes, et se repasser indéfiniment les mêmes histoires : celle de l'« innocente », devenue symbole, que sa voisine avait maudite et qui croyait accoucher d'une chèvre, celle de l'Ilien qui, voyant un cheval pour la première fois, lui empoignait la queue, pensant que c'était un gouvernail !

— On sait bien que c'est des bêtises, me dit un jour Florence de sa douce voix chantante, avec une ombre triste au fond de ses beaux yeux, mais ça fait peine, malgré tout, d'être traités comme ça !

Car les livres et les journaux atteignent l'île de Sein, où ils sont même l'unique distraction des veillées, par le bateau d'Audierne et celui du mareyeur de Brest.

N'y a-t-il donc pas assez à dire du labeur des îliennes, reines de leurs foyers mais servantes de leur île, et sur l'angoisse qui les étreint lorsque retentit la sirène des naufrages, ou que la brume enveloppe la flotille langoustière éparpillée parmi les récifs de la Chaussée.

La grande maison de Florence et de Yann-Noël, tout au bout du quai, était devenue mon refuge, mon foyer adoptif. Elle était pleine de monde, d'enfants, de vieillards qu'on appelait « Tonton » par affectueux respect. Marie, la sœur de Florence,



et son mari qui était le fils du vieux Gouachet, le sauveteur molénaï, en habitaient une partie avec leurs gosses. Tonton Gwenolé, le père des deux jeunes femmes, vivait là aussi. Son nom avait prévalu parce que Gouachet n'était pas un nom du pays et que Yann-Noël était trop jeune; c'était la tribu Porzmoguer, la maison Porzmoguer.

Elle faisait partie de la défense de l'île. C'était une maison en granit, haute, dure comme un rocher, coincée entre une cale et la dernière digue. Le mur de l'est appuyait ses fondations au fond du port. Il n'avait pas d'ouvertures en-dessous des fenêtres du premier étage. Au flot, la mer y brisait et l'on entendait les vagues cogner à coups sourds derrière le buffet de la cuisine.

Chaque matin, je partais à la pêche avec Yann-Noël et son père, Tonton Fanch. Au retour, j'apportais mes vêtements pour que Marie les mette à sécher devant son feu. Et souvent, quand nous rentrions tard et transis, je mangeais la soupe avec les autres, à la longue table qui occupait le centre de la cuisine.

A cause de sa force, de son sourire tranquille, de son visage épanoui sous les ailes relevées en coques de sa capeline, et parce qu'elle avait quatre petits garçons, Marie était la mère de famille de la maisonnée. D'instinct, si on avait faim, ou froid, ou soif, si on avait besoin d'un chiffon pour panser un doigt blessé, on allait à elle.

Florence était très belle et de pur type îlien. Elle avait de grands yeux clairs, allongés et bordés de cils foncés, des traits réguliers, le teint mat et un ovale parfait. Sa capeline laissait voir des bandeaux de cheveux noirs et bouclés.

Toutes deux, étant d'une famille de pêcheurs aisés, avaient fait leurs classes chez les Sœurs,

à Brest. Mais ni l'une ni l'autre ne regrettait le continent et ne souhaitait y retourner. C'était là-bas, disaient-elles, qu'on sentait la solitude, dans ces grandes rues pleines de visages indifférents.

Elles parlaient, comme beaucoup d'îliennes, un français livresque, un peu raide, que l'usage n'avait ni déformé ni assoupli. Le breton est la langue habituelle de l'île.

J'étais plus liée avec Florence, peut-être simplement parce que, étant de santé délicate, elle avait plus de loisirs. Elle se montrait contente d'avoir une « amie française ». Mais, plutôt que de me questionner sur le continent, elle avait plaisir à me parler de son île; elle l'aimait d'un amour orgueilleux, exigeant, qui la portait à la critique. Ainsi, elle était vexée de me voir entrer chez Soize.

— Celle-là, ce n'est pas une vraie îlienne!... Une femme qui a deux maris!...

Il est juste de dire que le premier était mort depuis longtemps, mais les morts, à l'île de Sein, restent présents et gardent leurs privilèges. Une veuve ne se remarie pas. Pour comble, la pauvre Soize n'avait pas épousé en secondes noces un marin, mais un maçon de Plogoff, venu un été réparer sa maison. Un gars du continent! Triple déshonneur! Elle était allée se marier à Plogoff, redoutant le chahut dont les garçons de l'île n'auraient pas manqué d'accompagner sa nuit de noces, et qu'ils lui firent quand même, à son retour.

Florence se tenait toujours dans la grande salle du premier étage d'où l'on pouvait voir loin vers le Raz et guetter les entrées et les sorties du port. C'était là aussi que nous passions la veillée.

Souvent, le soir, lorsque nous étions tous réunis autour d'elle, Florence chantait de vieilles sônes où il était question de saints moines, de Morgân et de noyés.

Elle lisait beaucoup et connaissait bien les légendes et l'histoire de son île par la bibliothèque et les récits d'un ancien recteur. Cela faisait partie de sa fierté nationale, que Sein fut jadis une île enchantée.

Elle nous racontait qu'au plus lointain des temps, lorsque les Génies habitaient les îles, Sein elle-même se nommait Seiz-Hûn, l'île des Sept-Dormans, et que neuf vierges, belles et immortelles, y rendaient l'oracle de la déesse gauloise Nehalemie, qui était la Lune.

Les Gaulois les appelaient Sènes et les Bretons, Morgân, Filles de la Mer. Elles habitaient un palais sous-marin, d'or et de cristal.

Elles accomplissaient de merveilleux travaux, et Florence nous décrivait, comme si elle l'avait vu de ses propres yeux, le manteau du roi Erec'h, où elles avaient brodé, au milieu de fleurs et de signes magiques, des allégories représentant les Nombres, les Astres et la Musique.

Elles pouvaient prendre toutes les formes, et les chasseurs des forêts bretonnes poursuivaient parfois bien longtemps des biches, des lièvres ou des oiseaux étranges qui étaient des Morgân métamorphosées.

Elles savaient guérir toutes les maladies avec des mots et des philtres dont elles gardaient le secret. Des princes et des druides venaient vers elles. Merlin lui-même, moins savant qu'elles, leur amena le roi Arthur après le combat de Camblan, pour qu'elles pansent ses blessures en lui chantant des sônes. Et il guérit sur la petite île des Seiz-Hûn

parce que, disait la vieille chanson cambrienne de Florence, « la poésie est plus forte que les trois plus fortes choses: le mal, le feu et la tempête. »

Merlin, voilà pour Florence le Héros dont le prestige éclipsait tous les autres, la gloire de sa petite patrie, car, parmi toutes les légendes contradictoires qui entourent la naissance mystérieuse de l'Enchanteur, elle avait choisi celle qui le fait naître à Sein et bercer par les neuf prêtresses de la Lune. Elle connaissait toutes les aventures, les prodiges, les malheurs et les amours de Merlin, et comment il vécut tantôt dans l'opulence des cours royales, tantôt ermite dans les retraites de la forêt de Brocéliande.

Malheureusement, pas plus que les vieux historiens, Florence ne pouvait dire ce qu'étaient devenues les Vierges immortelles. Peut-être dormaient-elles dans le palais du fond de la mer. Peut-être, métamorphosées en nuages ou en mouettes, s'étaient-elles enfuies lorsque les moines vinrent s'établir dans l'île et la consacrer à saint Gwénolé ?

On ne savait pas.

Mais, en regardant Florence, avec les larges lumières vertes de ses yeux dans son pâle visage doré, son air mystérieux de noblesse toujours un peu distante, un peu farouche, et comme prête, à moindre choc, à se replier sous une autre forme ou dans une autre retraite, Florence, sombre et mince comme une algue dans tous les velours et les plis de sa robe noire déployée autour d'elle, on pouvait encore imaginer les Morgân rendant l'oracle de la Lune et conjurant avec leurs chansons la méchanceté, les faiblesses et les souffrances des hommes.

### III MARINE

Sein est un port de pêche. Là est son cœur, sa pensée, sa raison d'être.

Pas d'autre métier pour les hommes que la pêche des crustacés et, en février-mars, lorsque la langouste se cache, celle des congres, des raies et des chiens-de-mer, à la palangre sur les hauts-fonds, vers Ouessant.

Jadis, les Paimpolais venaient à Sein. Maintenant, les fonds se sont appauvris, ravagés par les pieuvres, et ce sont les îliens qui s'en vont à Aber-Wrac'h ou ailleurs, ceux du moins dont les bateaux sont assez forts.

Les petits se contentent de mouiller leurs casiers en forme de berceaux sur la Chaussée, de les relever le lendemain matin, occupant leur attente à guetter les vieilles et les pironneaux. Ceux-là couchent chaque soir dans leurs lits. Mais les autres vivent tout l'été à bord des côtres, mouillant et relevant sans cesse leurs casiers, poursuivant leurs marques entraînées par les courants, dans les coins rocheux qu'habitent les langoustes.

A Sein, les bateaux sont aussi hospitaliers que les maisons.

Chaque matin, à l'aube, le vieux Tonton Gwenolé, me voyant courir vers la cale, grommelait dans sa barbe de patriarche :

— Est-ce que c'est un métier, ça, pour une demoiselle?... D'abord, il y a longtemps qu'ils sont partis !

Mais je savais bien, moi, que Yann-Noël et son père m'attendaient dans le port ! Je faisais partie, maintenant, de l'équipage.

Nous allions danser sur la houle éternelle de la Chaussée. Nous guettions nos marques dérivées contre les bêtes de pierre qui paissent l'écume bouillonnant à leurs pieds. Nous évitions de justesse les écueils à fleur d'eau, aigus comme des faucilles et mes compagnons me les nommaient, le bras tendu, avec un rire silencieux de conquérants.

Pot-d'Aman... Bag-ar-Laër, le Bateau du Voleur... Bigoudou, Basc'hara... et, bien loin, alors que Sein avait déjà disparu derrière toute la horde, le « Magajin », la réserve abritée où l'on peut encore risquer ses engins lorsque la mer n'est plus tenable ailleurs.

Les casiers rapportaient avec les homards une faune étoilée : astéries bleues, oranges ou écarlates, comatules brunies, pieuvres jaspées. Celles-ci mettaient un éclair de meurtre aux yeux de Tonton Fanch ; il les arrachait des carapaces qu'elles suçaient encore, retournait la poche flasque de leur ventre, découvrant un bec noir et poli comme celui d'un ara qu'il tranchait d'un coup de dent, des tentacules crispés autour de ses bras nus.

Cap sur l'île, nous apercevions des silhouettes noires autour de Men-Brial, îliennes au guet, le visage vers les bateaux. L'inquiétude les habite tant qu'elles savent leurs hommes sur cet Océan aux imprévisibles caprices qui, d'une soudaine lame de fond, peut emporter le pilote gouvernant sans méfiance, une chanson aux lèvres.

Il y avait toujours de la houle, poussée du large.

Souvent aussi, nous ne sortions que pour sauver les casiers ; la mer était trop mauvaise pour lui en confier d'autres.

Le reste du jour, les hommes réparaient leurs engins de pêche. Ils remplaçaient les arceaux pourris de leurs casiers, les lestaient de cailloux solidement amarrés, y attachaient de gros orins de chanvre, noués de place en place afin qu'ils ne glissent pas entre les mains mouillées. Ils fabriquaient des marques neuves avec des carrés de liège qu'ils peignaient en rouge, noir ou blanc, et qu'ils enfilèrent par quatre ou cinq de différentes tailles sur des tringles de fer. Chacun avait sa façon de grouper ses lièges, avec des variations de couleur ou de taille que, seul, l'œil exercé d'un marin pouvait discerner.

Quand ils avaient fini, ils rangeaient leurs casiers soit devant leurs portes, soit sur le large parapet du quai. Chaque casier portait une bobinette de bois où le propriétaire avait sculpté au couteau son nom enjolivé d'arabesques, de fleurs et d'étoiles. En haut des piles de casiers, les marques fraîchement peintes se dressaient comme des marionnettes bariolées. Ces lièges et ces bobinettes suffisaient à protéger le bien de chacun. Il n'y avait pas de voleur sur l'île.

Les marins parlaient peu en travaillant, à cause du vent, des pipes et des chiques; aussi à cause de leur habitude de silence. Le samedi soir, dans les deux ou trois cabarets de l'île, ils criaient et chantaient et faisaient, à coups de poings et de sabots, du bruit pour toute la semaine.

Rythmée par la visite du mareyeur de Brest qui venait deux fois par mois acheter les homards et les langoustes, la relève du phare d'Ar-Men tous les dix jours, le bateau-courrier chaque semaine, la fête du samedi soir et la messe du dimanche, la vie îlienne était si lente et si grave qu'elle avait un goût d'éternité.

## IV

## LE MESSAGE DE LA « VELLÉDA »

La *Velléda*, pour ravitailler le phare d'Ar-Men, taillait durement sa route à travers les houles et les courants de la chaussée de Sein.

A perte de vue, sous le ciel gris, tout était blanc comme une laine, comme une neige folle, comme une ébullition laiteuse, et la blanche vedette se vautrait sur cette blancheur, piquant du nez, se redressant, roulant bord sur bord, malgré les quilles de roulis qui nervuraient sa coque.

Le pilote, c'était Hervis, Jean-François Hervis, patron du canot de sauvetage *Vice-Amiral-Touchard*, un de ces rudes gars de Sein, un de ces rois de mer aux prunelles limpides couleur d'Océan.

Le gouvernail, entre ses mains, était la roue de notre fortune. Nous nous tenions serrés autour de lui, aveuglés d'embruns et de vent, arc-boutés, dans nos cirés et nos bottes de mer, contre un appui quelconque que nous avions saisi.

La *Velléda* roulait dur, d'un bord sur l'autre, le dos rond, tranchant de sa proue effilée les masses d'eau verte qui lui retombaient dessus. Une effroyable horde de pierres nous entourait, s'égrenant jusqu'à l'horizon. La bave de la mer ruisselait entre leurs crocs; des épaves, des flotteurs de casiers perdus tassaient contre leurs ventres.

— Mauvais temps! grogna Hervis. Y aura la brume à ce soir... Mais, quoi! fallait bien tâcher

de gagner le phare: vingt jours hier qu'on n'a pas pu faire la relève.

La vedette sinuait avec précision entre les récifs. On les devinait en transparences violettes, ou bien une lame plus creuse dénudait leurs cimes aiguës.

— Un cimetière de bateaux que c'est, par ici!

Et, plein de rancune et d'un obscur amour, Hervis cracha par-dessus bord dans cette mer hostile qui était son héritage et lui donnait chaque jour la mesure de sa force.

Au bout de la chaussée, le phare d'Ar-Men parut. Une roche avancée lui faisait un socle barbare sur quoi le courage des hommes l'avait planté comme un cierge géant.

Un cierge qui, par une nuit de tempête, en 1923, fut une torche éclairant jusque là-bas, sur l'île, l'épouvante des femmes.

Trois hommes vivaient là, « renfermés comme la moelle dans l'écorce de l'arbre ». Un mois de phare, dix jours à l'île. En principe, l'équipage est relevé par tiers, trois fois par mois.

Ils étaient des sauveteurs eux aussi, à leur manière, non point par élans héroïques mais chaque nuit, par la longue patience de leur captivité. Et ils ne pouvaient même pas faire le compte de tous les navires que leurs amarres de lumière avaient sauvés.

La houle nous prenait à pleins bras pour nous rouler dans le gouffre qu'elle creusait, dénudant la roche au pied d'Ar-Men, ou bien elle nous rejetait au large, rageurs et impuissants.

Hervis et les matelots luttèrent près d'une heure pour établir le cartahu que ceux du phare avaient lancé.

— C'est rien, aujourd'hui, me dit Goaster dans un moment d'accalmie. Souventes fois, en hiver,

y a seulement pas moyen de ravitailler les gardiens. Le chef, Jean-Marie Fouquet, est resté là-haut cent jours. Vous comprenez ce que ça représente?...

Le cartahu traînait à la crête des vagues lorsque la force du courant jetait dangereusement la *Velléda* près du récif, puis, soudain, il se tendait dans le ciel gris, mince ligne noire où un homme s'accrochait. Sur ce câble en va-et-vient, on envoya les sacs de vivres, puis l'homme de relève. Enfin, celui qui avait droit à dix jours de terre descendit, plongea jusqu'à mi-corps dans une lame, rebondit sur le cartahu brusquement raidi, retomba. D'une main, il s'accrochait au câble; de l'autre, il serrait sur sa poitrine un petit bateau qu'il avait sculpté pendant ses heures de repos.

Le soir, à la veillée, Fanch tissait un filet; Yann-Noël finissait de bourrer de paille la dépouille d'un cormoran qui lui servirait à en attirer d'autres à bonne portée de fusil.

— Oui, le phare d'Ar-Men, c'est peut-être le pire de tous. La Vieille, à la pointe du Raz, on peut encore l'accoster par très beau temps; Ar-Men, jamais!

— Tu te rappelles le pauvre Plouzennec qu'a été enlevé de la plate-forme par une lame pendant qu'il observait un navire à la longue vue?

— Celui qui tombe à la baille dans ce quartier-là, il peut dire: « Au revoir, tout le monde! Au Paradis! »

— Moi, soupira Florence, je ne peux plus regarder le feu d'Ar-Men depuis le jour de l'incendie. Il y a pourtant quinze ans de cela! Une flamme à l'horizon, cent fois haute comme un grand feu de St-Jean. Trois hommes là-dedans! Leurs

femmes sur l'île à regarder cela ! Tout d'un coup, plus rien ! Le noir ! Avec ça, une mer folle. La vedette ne pouvait pas approcher. Ce n'est que le lendemain après-midi que le baliseur *Léon-Bourdelle*, venu exprès de Brest, put secourir les malheureux !... Ah ! oui, on peut le dire, des enfers, les phares au large !

— Et si on voulait raconter tous les naufrages dans le Raz, sur les roches isolées et à la Chaussée de Sein, nous y serions encore l'année prochaine !

— Ce n'est pas faute de signaux, pourtant ! Et on en met encore de nouveaux : un feu à la pointe des Chats, des canons de brume au Lavander-ar-Veas et au Naïonic, une sirène électrique au Guiveur.

— Y aura toujours des malheurs, les parages sont trop mauvais...

Le hululement d'une sirène interrompit les récits. Noël ouvrit la fenêtre : une brume opaque emplissait la nuit. Un cri lointain, aigu, prolongé, la déchirait ; deux autres, plus proches et cependant plus faibles : un coup pour Ar-Men... deux coups pour la Vieille... Ainsi, chaque minute.

La mer cognait sourdement au pied de la maison.

— De la brume sur la houle... Temps à naufrages !

Le brouillard glacé pénétrait dans la chambre tiède, à travers nos vêtements et jusqu'au fond de nos poitrines.

Sur la cheminée, le « corbeau de mer » empaillé semblait nous fixer d'un œil maléfique.

Nous échangeâmes le bonsoir îlien : « Joie aux Trépassés », puis chacun s'en fut, le cœur serré, tâtonnant son chemin, vers sa maison.

Le lendemain matin, la brume était dissipée mais la mer grondait toujours. Sur le quai encombré de coffres, de planches, d'agrès et de bagages, de grands hommes roux regardaient les barques îliennes qui partaient vides de casiers et revenaient pleines d'épaves. Quatre jeunes femmes, pâles et défaites, se tenaient devant l'hôtel, en groupe apeuré.

La *Johanna*, vapeur de Rotterdam, revenant d'Espagne chargée de minerai de cuivre qui affole les compas, déroutée de cent milles, perdue dans la brume, s'était crevée cette nuit sur la Chaussée de Sein.

Vingt-sept naufragés de plus au tableau d'honneur du *Vice-Amiral-Touchard* et de son équipage.

Ainsi, sur une île de légende, petite et déshéritée, perdue au bout du monde, le hasard d'une campagne de pêche m'a permis de voir, le même jour, toutes les abnégations qui naissent de la mer : celle des gardiens de phares et des ravitailleurs, celle des « canotiers », celle des pêcheurs et des mousses qui s'en furent aider au sauvetage eux-aussi, avec leurs humbles barques, et celle des femmes qui regardaient les appareillages sans trembler, sans une plainte.

Jamais mieux que ce jour-là, je n'ai senti plus profondément pourquoi le nom de marin éveille en chacun de nous tant d'affection et de respect.

## V

## DIMANCHE

Sous le ciel pommelé de galets gris comme la lande rampante, les bateaux bercent au port leur paix dominicale.

Une maigre cloche sans timbre presse le long du quai et des venelles les pêcheurs endimanchés et les îliennes noires. Dans l'ombre des capelines aux ailes retombantes, leurs visages semblent plus mats, plus lumineuse la transparence océane de leurs yeux. Elles ont mis leurs châles de drap satiné, leurs tabliers de soie et elles sont belles dans leur monacale et fière simplicité.

Tout ce monde silencieux, d'avance recueilli, se hâte vers l'église, insectes noirs au dédale d'une fourmilière.

Ce n'est que le deuxième carillon. En attendant le dernier appel, les femmes se tiennent à l'arrière de l'église. Leurs hommes causent à mi-voix, par groupes proches de la grève : leurs pères usés par le flot comme de vieux rocs, leurs maris, leurs petits gars, et les mains durcies par le gouvernail et les casiers serrent les menottes des bébés blonds.

Devant le porche, deux menhirs jumeaux, les « Causeurs », écoutent leurs songes. Les ancêtres les ont dressés là et la religion nouvelle les a respectés, comme on respecte au cimetière les pierres tombales sans nom.

Leur granit s'est doré au feu de Bel-Héol, le dieu terrible des premiers âges. Puis, la mer, un jour de démente, a voulu passer. Elle a rongé la face du continent et, dans le gouffre nouveau, le Raz, en cataractes galopantes, a exilé la mince terre devenue l'Île des Saints. Gardiens du patrimoine mystique, ils ont vu naître, resplendir et crouler tant d'espoirs et de croyances qu'ils savent que seule importe la grande passion humaine luttant par les Credos contre le désespoir et l'effroi.

Maintenant, les Causeurs sont les aïeux mêlés à toute la vie îlienne. Devant eux passent les baptêmes, les noces et les cortèges funèbres. Ils peuvent, chaque dimanche, faire le compte de leur peuple et le bénir avant qu'il disparaisse dans le jeune sanctuaire.

Et parfois, leurs vieux cœurs druidiques tressaillent au toucher d'une tendre chair d'enfant qui s'appuie en jouant.

L'église est neuve, simple, sans style ni art. Cependant, elle est plus émouvante qu'une cathédrale. C'est qu'elle a pesé, pierre à pierre, sur la tête de chaque îlienne agenouillée sous ses voûtes. Même les fillettes, après l'école, portaient les moins lourdes charges. Rentrés de la pêche, les hommes taillaient les blocs ou bien, en grande marée, allaient quérir au continent les pierres sculptées pour les ogives et les piliers.

Les imaginez-vous, toutes ces femmes aux cornettes noires, lentes silhouettes balancées, poings aux hanches, à travers la dune, longue fresque de suppliantes, apportant fièrement en offrande des morceaux de leur île ?

Les hommes ont pris place dans le haut de l'église ; les femmes sont à genoux, derrière eux.

Un jeune vicaire au maigre visage d'apôtre tout illuminé par-dedans officie, raide, hiératique sous une chasuble verte.

Soudain, monte comme une marée d'équinoxe, un chant jailli de deux cents poitrines gonflées de tempêtes et de foi séculaire.

*Kyrie eleison!* La mer est entrée d'un coup sous la nef frémissante. Elle brise en lames de fond aux piliers de granit qu'elle a mordus, tant de siècles, là-bas, à la côte. Elle déferle au pied de l'autel, s'élançe et retombe en ruissellement léger aux gorges des répondantes.

Christ, écoute-nous! Nous sommes les pêcheurs de l'île de Sein, ceux qui ignorent la peur, acceptent la douleur et refusent la tristesse; ceux qui se battent toute leur vie, corps à corps, avec Ton eau et Ton vent déchainés.

*Kyrie eleison!* Ecoute-nous! Nous sommes les gens du fin bout d'Armorique, sains, robustes — joyeux, malgré tout! — ceux qui peuvent dire:

*Ni zo bepred  
Bretoned  
Bretoned tud kaled!...<sup>1</sup>*

Les mêmes que Tes évêques venaient évangéliser dans leurs bateaux de pierre.

Ecoute-nous! Compte les vides dans les équipages du port. *Requiescant in pace!*...

On se saoule, des fois, aux grandes marées, quand Tes courants sont trop forts pour leur confier nos casiers. Oui, c'est vrai. Mais est-ce notre faute si la tâche est si rude, Ton Océan si terrible et ses

<sup>1</sup> Nous sommes toujours Bretons.

Les Bretons, race forte!  
BRI EUX

embruns trop salés? Est-ce notre faute si, après avoir grelotté, brûlé, peiné, gueulé dans l'ouragan, entendu le vent et les lames hurler à la mort autour des récifs, on est fou en rentrant au port, et si Tu a mis tant de feu et de passion dans nos veines?  
*Kyrie eleison!*

Le jeune vicaire ascétique est monté en chaire. Il parle breton. Son prêche est coupé de noms, en listes interminables et, comme un leit-motiv, revient toujours: *De Profundis... Requiescant...*

Il nous dit aussi quels équipages ont promis des cierges et des offrandes à la Vierge.

Quatre marins se sont levés pour quêter entre les rangées de fidèles. Celui qui marche devant, sanglé dans sa vareuse et la tête très haute, a un collier de barbe blanche et des yeux bleus candides comme on en voit dans les anciennes images. A chaque aumône, les quêteurs murmurent: *Jod d'an anâoun!* Joie aux trépassés! Mais de ce rappel constant des morts ne monte nulle tristesse, ni amertume, rien qu'un grave sentiment d'unité, de continuation profonde.

Le portail est ouvert. Les maisons du village ne sont jamais fermées; pourquoi celle de Dieu serait-elle moins accueillante? On entend crier les mouettes autour de Men-Brial. Un rayon clair traverse la nef comme une réponse, accroche des reflets aux cornettes de drap noir et trace un contour d'or au profil d'une jeune femme qui berce un bébé endormi.

*Pax!*... Paix à ce peuple marin car il est plein de bonne volonté. Sur leurs têtes, les hommes ont porté la tempête, et les femmes, leur église.



RETOUR DES ILES

## RETOUR DES ILES

La nuit, lorsque vous veniez à travers les bois, attiré peut-être par les lumières qui, sur l'autre rive du fleuve où naviguaient leurs reflets, se poursuivaient entre les troncs d'arbres à la vitesse même de votre pas, le vieux navire hollandais, triste esclave enchaîné, semblait méditer son exil, sa propre déchéance et l'ingratitude des hommes.

Trente ans, il les avait portés parmi les îles du Nord, au long des côtes, des fleuves et des canaux, sous l'œil curieux des moulins et des tours, et leur confiance en sa force tranquille, jamais, n'avait été déçue.

Alors, pourquoi l'avoir mutilé, lui avoir pris son mât, ses dérives traînantes semblables à des ailes lasses d'oiseau migrateur, ses belles voiles, ses agrès chantants qui étaient sa voix, à lui ?

On avait construit sur son échine un roof avec des sabords larges comme des fenêtres ; on avait fait de lui une maison luisante de cuivres et de pitchpin verni ; et ses anciens compagnons, les hardis marinières aux visages de vikings qui chantaient la tempête et les amours naïves, l'avaient quitté pour toujours.

Il se sentait encore puissant, solidement étalé sur son ventre plat comme celui des canards sauvages.

— Tout cœur de chêne, pareil à ceux de chez nous, disaient les matelots bretons des yachts voisins.

Mais les saisons le retrouvaient toujours à la même place. Aux équinoxes, les oiseaux de passage venaient se musser près de lui, à lourds battements d'ailes. Le gel suspendait des colliers de cristal le long des amarres et de la carène. Été comme hiver, les péniches glissaient lentement sur la route moirée du fleuve, portant leurs petits logis chauds et secrets comme des cœurs.

Ce soir-là, le vent d'ouest haletait par rafales inégales, essouffé d'être venu si loin.

Tout le long de sa course, il avait poussé à travers le ciel son troupeau de nuages, les éparpillant brusquement pour les rassembler de nouveau en hordes serrées, les reperdre et en retrouver d'autres. Pour ceux dont l'âme est toujours amarrée par quelques secrètes aussière, plus ou moins largue, à la côte de Bretagne, le vent d'ouest est chargé de senteurs marines, d'appels et de nostalgie.

— Grandé marée... Ça doit briser, là-bas, murmura Perrine.

Le bateau aussi sentait le vent. Il semblait en avoir gonflé sa large proue, bombée comme une poitrine, et son étrave était prête, tout autant que jadis, à tailler hardiment les eaux libres. Tels ces vieux retraités qui, sur le môle ou devant le Bureau de la Marine, jurent à tout venant qu'ils tiendraient le coup mieux que les jeunes, ces propre-à-rien !

Peut-être ce bon vent allait-il l'aider enfin ? Mais quand ses efforts avaient un peu molli l'amarre arrière, celle de l'avant raidissait à son tour, ou bien la garde-montante. Surtout, il y avait cette chienne d'ancre, inflexible, qui ne voulait pas lâcher un pouce du fond où elle avait

mordu. C'était son métier à elle, de rester en place, le nez dans la vase !

D'une secousse brutale, la barre muselée se libéra, et le gouvernail battit l'eau, d'un va-et-vient rageur. Le palan usé s'était rompu. Perrine fit un amarrage de fortune au cul de poulie, repassa le garant dans les réas, serra, et le gouvernail revint dans son axe, avec un grincement plaintif.

— Oui, mon pauvre vieux, c'est comme ça !

Alors le bateau, sa fièvre apaisée, eut un soupir d'impuissance. On ne l'avait pourtant pas construit avec tant de soins, là-bas, au nord, dans la bonne odeur du goudron et des pins de Norvège, pour dormir à l'ombre des grands arbres, mais pour courir librement sa propre aventure, noble et incertaine, entre le ciel et l'eau.

Le vent calmit un peu, et Perrine s'assit à l'inutile banc de quart.

Immobile, là, dans le noir, il lui semblait que tout son univers l'entourait de grands cercles concentriques.

D'abord, la ville dont le grondement lui parvenait par-dessus les bois et l'eau, la ville brutale et dure qui gava certains de ses enfants et dévore les autres; la ville injuste, avec son luxe dressé comme un flambeau dont l'ombre est la misère, ses froides rues creuses, sans échappées, où la jouissance facile coudoie le désespoir muet; avec son peuple courbé à la chaîne des usines, cerveau vidé, dépouillé de sa dignité humaine, réduit à n'être qu'un rouage de machine; et toute cette énorme ignorance, cette incroyable indifférence de chacun pour l'inconnu qui est pourtant son frère.

Plus loin, les cercles s'élargissaient en s'adoucissant. C'étaient de vastes étendues, des champs, des

plaines, baignés de lune et balayés de grand vent pur. La vie y bat d'un rythme plus calme, plus profond et plus amical. Les saisons, le soleil, la pluie ou le gel y gouvernent sagement les travaux des hommes. Leurs peines communes les rapprochent, et même leurs querelles sont moins séparatrices que l'indifférence.

Le dernier cercle était immense, liseré d'argent par le ressac des vagues le long des plages et des récifs. Perrine voyait la Ville-Close endormie à Concarneau; les grandes rades calmées; la Baie où rôdent les légendes dès que le soleil s'éteint; les barques, les cotres, les dundees et les sloops dormant côte à côte sous leur voiles repliées. A l'ouest, s'étend leur domaine magnifique et redoutable, semé d'îles où chaque famille s'élargit des familles voisines, où toute peine, toute joie sont versées au fonds commun, où le rêve et le rire se mêlent à l'effort quotidien et où les portes demeurent ouvertes.

Cette solidarité étincelle aux phares rouges, verts et blancs. Ar-Men et Créac'h, éternels vainqueurs d'une inlassable furie, s'avancent parmi les écueils comme le dernier secours de la terre vers les navires inquiets.

Autour de Perrine, le courant de crue précipitait d'innombrables vaguelettes, sombres et brillantes, qui dansaient sans trêve, entremêlées, tissées, indissociables. Elles couraient sans répit; d'autres les remplaçaient, si rapides et semblables qu'on croyait voir toujours les mêmes.

— C'est comme la vie, songea Perrine. Pourtant, si l'on pouvait voir à la fois tous les univers, toutes les existences, toute cette masse de vie qui tourne indéfiniment à travers l'infini, on découvrirait peut-être un sens, une harmonie insoup-

çonnés où rien n'est à supprimer, ni à mépriser. Peut-être que tout à sa raison d'être... Peut-être aussi que rien n'a d'importance... Mais il faudrait beaucoup de paix, d'amour et de pitié pour comprendre. C'est difficile!... Et, en profondeur, tant de courants contradictoires, entrelacés, que nous ne voyons pas avec nos faibles moyens humains!

Des rires éclatèrent sur le quai. La porte, ouverte brusquement, d'un yacht voisin lança sur le pont un rayon aveuglant où une silhouette se découpait en noir. La voix sans grâce d'un phonographe troubla inconsidérément la belle histoire de voyage que le vent contait aux arbres incrédules et le murmure coulant de l'eau où flottait la rêverie de Perrine.

Puis la porte claqua sur le silence renoué des choses.

Les réverbères et les phares de l'écluse voisine traçaient en travers du fleuve de grandes rayures lumineuses où les vaguelettes semblaient plus nettes et dont les bords se mêlaient en reflets mouvants avec les zones d'ombre.

— Il y a des espaces noirs, durs à traverser, surtout si on est seul... Voilà, il faut avoir des lumières pour s'aider: une foi, un enthousiasme, une amitié, un espoir, et toutes les petites vagues se mettent à luire au passage.

Certaines venaient clapoter contre la carène, si près que Perrine aurait pu les toucher de la main.

— On finit toujours par retourner à ce qu'on aime. Comme elle s'en va vite, cette eau qui semble danser sur place! Bientôt, elle arrivera au Havre, à la mer, et elle écumerait autour des beaux navires...

Perrine se leva, s'assura que le palan tenait bon, et refit un nœud plus serré.

— Et puis, il y a partout quelque chose à faire pour aider...

Elle allait rester. Elle tâcherait de ne plus penser aux gens de la côte, mais d'être amicale à ceux d'ici puisque c'était sur ce rivage sans horizon qu'elle devrait vivre.

(Pouvait-on appeler horizon, le cercle de maisons et d'arbres, l'écluse, le pont de fer, toutes ces choses trop proches où se cognait le regard habitué à glisser jusqu'aux confins du ciel et de la mer ?)

Ou bien tout laisser, partir sans regarder derrière soi, ni écouter remords et reproches. Etait-ce possible ?

Alors, il fallait se plier.

Oui, elle tâcherait de les aimer. Il y avait sûrement en chacun d'eux quelque chose que l'on puisse aimer.

Comme tout était facile à Groix, à Sein, dans chaque île...

En tout cas, elle ferait de son mieux.

Elle descendit lentement la passerelle. La vie du fleuve, du vent et du bateau venait aboutir en sourdes vibrations aux minces planches sous ses pas et aux fibres humides de la main-courante. Tout se tenait ensemble dans la nuit.

Elle regardait la masse sombre du vieux bateau qui luttait avec le courant de crue, et se berçait, se soulevait d'avant en arrière et retombait au souffle du vent. L'eau filait le long de la coque avec des chuchotements légers.

Là-haut, le vent d'ouest brassait la houle des feuillages, et les arbres gémissaient sous le poids

de ce vent de mer plein d'odeurs étrangères et de menaces inconnues. Il avait réussi à rassembler tous ses nuages, à les entasser dans cette nuit obscure où les choses de la terre avaient disparu. Il ne restait que du vent sur de l'eau et un navire enchaîné.

Un grand filet de souvenirs enveloppa lentement Perrine. Un grand filet comme ces longs chaluts que les pêcheurs liés marquent de leur nom sur une bobinette de buis sculptée de fleurs naïves, qui surnagent un instant, se déploient, s'enfoncent avec de lourds ondoiements voluptueux et, brusquement, se tendent en laissant flotter, tel un collier dénoué, un demi-cercle de grosses boules blanches, vert d'aigue-marine ou jaune d'ambre.

La figure dans ce vent accouru de là-bas, Perrine écoutait un appel secret venu de la Chaussée de Sein, et regardait au fond de son cœur une petite voile brune, gonflée comme une coquille, cherchant une marque égarée dans l'écume, entre Liou-Noc'h menaçant et le Trusk perfide.

A bord du *Karet*,

Port-Longchamps.

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS . . . . .	9
QUESSANT . . . . .	15
I. Arrivée . . . . .	17
II. Ouessantines. . . . .	22
III. Brumes . . . . .	31
IV. Stiff . . . . .	46
V. Epaves . . . . .	55
VI. Tempête . . . . .	60
GROIX. . . . .	71
I. Pêche d'été . . . . .	73
II. Grésillones. . . . .	103
III. Automne . . . . .	109
IV. La fille courageuse . . . . .	117
ARCHIPEL DE MOLÈNE. . . . .	123
I. Paysans de la mer . . . . .	125
II. Molène . . . . .	129
III. Pigouyers . . . . .	134
IV. Navire sans espoir . . . . .	143
V. Sauveteurs . . . . .	148
ÎLE DE SEIN. . . . .	155
I. L'île aux yeux verts . . . . .	157
II. Iliennes de Sein . . . . .	165
III. Marine . . . . .	173
IV. Le message de la <i>Velléda</i> . . . . .	175
V. Dimanche . . . . .	180
RETOUR DES ÎLES. . . . .	184

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR  
LES PRESSES DE L'IMPRI-  
MERIE ATAR S.A., GENÈVE,  
POUR RENÉ JULLIARD,  
ÉDITEUR À PARIS, LE  
15 SEPTEMBRE 1945



**Aegerter et Labracherie**  
Autour de Guillaume Apollinaire.

**Albert Croquez**  
Fouquier-Tinville.

**Banine**  
Jours caucasiens.

**Pierre Daninos**  
Méridiens, *roman*.

**Raymond Dumay**  
Les Chaleurs d'août.

**Jean Effel**  
Turelune, *conte illustré*.

**Ph. d'Estailleur-Chantereine**  
Ciels d'Afrique.

**Ad. de Falgairolle**  
Le Juge de soi-même, *roman*

**Joseph Kessel**  
Les Maudru.  
L'Armée des Ombres.

**René Laporte**  
Histoires du mauvais temps.

**Pierre Lyautey**  
Carnets d'un gommier.  
*Campagne d'Allemagne 1945.*

**Dominique Arban**  
La Cité d'injustice, *roman*.

**Sonia Bouissou**  
Plain-Chant, *roman*.

**Gil Buhet**  
Une femme rousse dans une île  
Les Pierres d'Evêque  
La Cache du golo, *romans*.

**Maurice Desselle**  
J'avais fait alliance avec mes yeux,  
*roman*.

**Jean-Louis Curtis**  
Les jeunes hommes, *roman*.

**Jacques Favier**  
Le Beau-Père, *roman*.

**Roger Flouriot**  
Sanda, *roman*.

**Jane Loisy**  
Un fragment de la vie  
de Catherine Baron.  
Eva et l'ombre  
Triple visage.  
Bastien, *romans*.

**Claire Mars**  
Dans l'ombre fraîche, *roman*.

**Jean Massin - Baudelaire.**

**Lucien Maulvault**  
Nausicaa, *roman*.  
Les Saintes Colères, *roman*.  
Précis de la guerre mondiale  
1939-1945.

**Thyde Monnier**  
Le Pain des Pauvres  
Grand-Cap.  
Nans le berger.  
La Demoiselle.  
Travaux, *romans*.

**Robert Morel**  
L'Evangile de Judas.  
Saga, *romans*.

**O. du Puigauveau**  
Grandeur des îles.

**Michel Robida - Botemry, roman.**

**René Sudre - La Radio et la vie.**

### la première œuvre...

**Jean-Jacques Gautier**  
L'Oreille, *roman*.

**Paul Gûth**  
Autour des Dames du Bois  
de Boulogne.

**Renée Jullien**  
Timour, *roman*.

**Robert Kanters**  
Essai sur l'avenir de la religion.

**Henri Laville**  
Petite Frontière, *roman*.

**Pierre Magnan**  
L'Aube insolite, *roman*.

**Marthe Meyer**  
Le Royaume des Cieux, *roman*.

**JULLIARD**  
*sequana*